Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

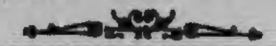
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : p. [3]-[317]

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

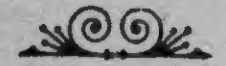
10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

VICTOR MANY
de la Compagnie de Saint-Sulpice

Etudes
évangéliques



PRÉFACE
DE
S. G. Mgr GAUTHIER
évêque auxiliaire de Montréal



MONTRÉAL
IMPRIMERIE ARBOUR & DUPONT
249 est, rue Lagauchetière
1918

Nihil obstat :

XVI Kalendas Maias 1918

CAROLUS LECOQ, p. s. s.

Censor deputatus.

Imprimatur :

die 17 Aprilis 1918

✠ PAULUS, ARCH. MARIANOPOLITANUS.

Immaculatae

Virgini Deiparae

Préface de Mgr Gauthier

évêque auxiliaire de Montréal

Voici un livre que je suis bien heureux de recommander, et je m'aperçois, qu'en le recommandant, je ne veux pas seulement exprimer le plaisir que je ressens de l'avoir lu, mais qu'aussi bien je voudrais voir ce plaisir partagé par un grand nombre de lecteurs. L'auteur y a réuni un certain nombre d'études qu'il a données autrefois à diverses Revues, mais qu'il a revisées avec un très grand soin, et qui font autant d'honneur à son intelligence qu'à son coeur de prêtre. Le lecteur pourrait craindre que cette oeuvre ne se ressentît un peu d'être ainsi composée de travaux publiés à des intervalles éloignés, et qu'elle ne laissât pas suffisamment apercevoir le lien logique qui rattache ces travaux l'un à l'autre. Qu'il se rassure; il

aura vite fait de constater qu'il se trouve en face d'un même dessein qui s'affirme et se poursuit dans une unité parfaite.

Cette " Vie de Jésus " se présente d'ailleurs avec tous les titres qui s'imposent à la confiance. Le premier, c'est évidemment que les questions qui y sont traitées sont de celles qu'un chrétien doit étudier toujours. La vie du Sauveur semble, sans doute, tenir en quelques mots: Bethléem, l'Egypte, Nazareth, le Temple, la Cène, et ces mots sont très connus. Tout ce qui touche cependant à la Personne adorable du Verbe incarné possède un intérêt qui ne vieillit pas. Il n'y a par un détail qui ne soit attachant, depuis ses actions, ses moindres paroles, jusqu'au cadre extérieur où sa vie s'est écoulée, et il ne faut pas se lasser d'y ramener l'attention, parce qu'il est essentiel que la foi et la piété se nourrissent de tout ce que les Evangiles nous ont gardé de Lui.

Je ne voudrais pas toutefois que l'on se méprît sur le caractère de ces pages, et que l'on pensât y trouver une paraphrase

simplement pieuse du texte évangélique, si touchante soit-elle. L'auteur a voulu nous y donner des " études " ; le lecteur pourra se convaincre qu'il y a là, en effet, beaucoup de lecture, des renseignements puisés aux meilleures sources traditionnelles, des développements d'ordre doctrinal d'une rigoureuse exactitude, et que tout cela forme un ensemble qui satisfait l'esprit et le laisse dans une sécurité, à laquelle certaine exégèse ne nous a pas toujours accoutumés.

J'aurai marqué l'un des caractères saillants de ces études en ajoutant qu'elles sont remplies d'une onction et d'une poésie qui éveillent de bien douces émotions. Je consens que le sujet s'y prête ; encore est-il qu'il faut savoir y mettre de la discrétion, de la mesure et du goût, et c'est ce que l'on trouvera dans ces pages. Elles ont un accent qui ne vient pas seulement d'une aptitude naturelle à voir et à sentir les choses par leurs côtés pittoresques, mais qui jaillit, cela se voit, d'une méditation prolongée, d'un sentiment intérieur

qui colore la pensée et l'expression d'une piété singulière. Mon amitié ne s'abuse pas : ce livre fera du bien. L'auteur, je le sais, ne veut pas d'autre succès que celui-là ; je le lui souhaite de tout coeur.

MGR GAUTHIER,

évêque auxiliaire de Montréal.



Nativité de Jésus-Christ

Ipse (Deus) homo factus est ut nos dii efficeremur.

Dieu s'est fait homme, afin que nous devinssions dieux.

S. Athanase, *de l'Incarnation du Verbe*, 54 (P. G., t. XXV, col. 192).



N ces jours-là, " dit le texte sacré, [1] " on publia un édit de César Auguste qui ordonnait le recensement de toute la terre. " [2]

Rome avait achevé ses conquêtes ; l'humanité reposait en paix sous le sceptre de César ; le temple de Janus venait d'être fermé pour la première fois depuis 206 ans ; le monde semblait se recueillir à l'approche du Roi pacifique.

---

[1] Luc, II, 1.

[2] C'est ainsi qu'était désigné l'empire romain. Les peuples non soumis aux Romains étaient considérés comme des sauvages relégués en-dehors du monde.

Auguste profita du silence des armes et de la tranquillité universelle pour procéder au recensement de tout le monde romain, de ses sujets et alliés. L'empereur servait ainsi, sans y penser, les vues de la divine Providence, qui voulait amener Marie et Joseph, de Nazareth, où ils habitaient, à Bethléem, où ils devaient se faire inscrire, et qui avait été désigné par les prophètes comme le lieu de la naissance du Messie. Il entrait aussi dans les desseins de Dieu que l'empire romain rendît témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et que l'origine du Fils de David fût attestée par les registres publics.

Dans la Syrie, de laquelle relevait la Judée, vassale de l'Empire, le dénombrement fut opéré par Quirinus, gouverneur de cette province. Ce fut le premier dénombrement auquel il présida, remarque l'évangéliste. [2] Quirinus dirigea encore, en effet, le recensement qui suivit la dépo-

[2] Luc, II, 2. Cf. Fillion, h. l. (Bible Lethielleux).

sition d'Archélaüs, et auquel S. Luc fait allusion au livre des Actes.[4] Aussi bien, par de savants calculs, un critique allemand, A.-W. Zumpt, a montré presque jusqu'à l'évidence que Quirinus a été deux fois gouverneur de Syrie, une fois vers l'époque de la naissance du Sauveur, et une autre fois, 10 ou 12 ans plus tard, lorsque le fils d'Hérode fut déposé, et que la Judée fut réduite en province romaine.[5]

Conformément à l'usage des Juifs comme au droit romain,[6] l'inscription des citoyens devait avoir lieu, non pas au lieu de leur résidence, mais au lieu de leur

[4] V, 37. Le premier de ces deux recensements n'était que le compte des citoyens de l'Empire : il ne donna lieu à aucun désordre. Le second, qui se rapportait aux biens des citoyens et entraînait la capitation, provoqua en Judée l'agitation que rappelle S. Luc : Act. V, 37. Cf. Schleussner : *Lexicon Nov. Tes.*

[5] A. W. Zumpt, Das Geburtsjahr Christi : Hist. Chronol. Untersuchüngen.

[6] Wieseler : Synopsis of the four Gospels. " The Roman census (as Husckle himself has learnedly proved) was not taken according to the place of residence, but according to the forum originis. "

origine; ils étaient censés faire partie de la ville ou de la bourgade habitée primitivement par leurs ancêtres.

Aussi docile à la voix d'Auguste que " sous le doigt de l'artiste peuvent l'être les cordes de la lyre " [1], tout le monde s'ébranle pour aller se faire inscrire, chacun dans sa ville d'origine. Les hommes s'agitent par millions dans l'immense étendue du monde romain : c'est comme le travail de la terre prête à donner son fruit divin et à enfanter le Désiré des collines éternelles.

Dès qu'ils eurent connaissance de l'édit de l'Empereur, Marie et Joseph, qui appartenaient à la race royale de David, n'hésitèrent pas à faire leurs préparatifs de départ pour Bethléem, la ville de leurs

---

Cf. H. Wallon: De la croyance due à l'Evangile. " Les Romains, dit-il, recensaient les personnes au lieu de leur origine. Le recensement, à Rome, se faisait par tribu, c'est-à-dire, dans le lieu originaire, sans égard au lieu de la résidence. "

[1] Aristides rhetor, de Urbe Româ; ap. Champagny, les Césars: II, 359.

aïeux. Rien ne les arrête, ni la difficulté d'un voyage dans un pays montagneux et par une saison rigoureuse,[1] ni l'état de la Vierge sainte, arrivée à son neuvième mois. Dans l'édit d'un empereur idolâtre, ils ont vu l'expression de la volonté divine. Marie, l'Arche du Seigneur, se lève donc et s'avance avec la Manne divine qu'elle renferme; Joseph l'environne de toute sa tendresse; la terre semble tressaillir sous le poids de son Créateur. Les deux saints voyageurs, porteurs du Salut de l'humanité, traversent lentement les lieux autrefois soumis à leurs ancêtres, maintenant asservis par les Gentils, et qui évoquent tant de souvenirs au fond de leurs coeurs. A leurs côtés passe une multitude d'hommes qui vont dans toutes les directions pour se faire inscrire, et ne soupçonnent guère qu'ils ont si près d'eux le Grand Prophète, et que leur Créateur est porté dans le sein de cette jeune juive inconnue;

[1] Selon la tradition commune, on était alors en hiver.

à peine remarquent-ils la dignité et l'incomparable modestie de la Mère de Dieu, que l'humilité de sa condition leur fait bientôt oublier. Après un voyage pénible de 80 milles environ, Marie et Joseph se trouvent en face de Bethléem de Juda. [9]

Cette ville, devenue si célèbre et si chère au coeur chrétien, est bâtie sur une colline couverte de vignes et d'oliviers, à deux heures au sud de Jérusalem. C'est sur le sommet de cette colline que s'élevait l'hôtellerie que mentionne saint Luc [10] et dont nous voyons encore l'image dans les khans de la Palestine moderne. Un khan ou caravansérail consiste en une sorte de galerie, qui est divisée en petites chambres ouvertes, à l'usage des voyageurs, et à laquelle est attachée une cour réservée aux animaux ; comme les galeries sont dénuées de

[9] C'est l'Ephrata de la Gen. 48, 7. (Cf. Mich., V, 2). Une autre Bethléem se trouve dans la tribu de Zabulon.

[10] II, 7. Dans le grec, le mot qui signifie hôtellerie est précédé de l'article, ce qui suppose qu'il n'y avait pas d'autre hôtellerie à Bethléem.

tout ameublement et des objets les plus indispensables, c'est à chacun de pourvoir à ses besoins, d'apporter avec soi sa nourriture, d'aller puiser de l'eau au puits voisin, et de se munir, s'il le veut, d'un tapis ou d'une natte, pour s'y asseoir, les jambes croisées, pendant ses repas, et y prendre le repos de la nuit. Le voyageur qui arrive trop tard et lorsque toutes les places sont occupées, n'a d'autre ressource que d'aller demander l'hospitalité aux animaux, chevaux, mulets ou chameaux, parqués dans la cour, et de tâcher de se ménager une place aussi propre que possible dans quelque coin de l'étable. Il arrive assez fréquemment en Palestine que le khan tout entier,ou du moins l'étable attachée au khan, soit une de ces excavations nombreuses que la nature y a creusées au flanc des collines ; et telle semble avoir été, selon la tradition, [11] l'étable du caravan-

[11] S. Justin, martyr, né en Palestine au commencement du second siècle, dépose en faveur de cette tradition dans les termes suivants, dont l'importance n'échappera à personne : *Cum Joseph in*

vansérail de la petite ville de Bethléem Ephrata, à l'époque qui nous occupe.

La journée du 24 décembre touche à sa fin. [12]

Le soleil couchant dore de ses pâles rayons d'hiver le sommet de la colline de Bethléem. Les étoiles sortent une à une de leurs retraites. La nuit commence son cours. Marie et Joseph, fatigués de leur longue course, se présentent à l'hôtellerie : toutes les chambres étaient prises par la foule que le recensement avait ame-

---

hoc vico (Bethleem) non haberet quo deverteret, in specum quemdam vico proximum concessit. Cumque ibi essent, peperit Christum Maria, ac eum in praesepi posuit : " Comme Joseph ne connaissait à Bethléem personne, chez qui il pût descendre, il se retira dans une grotte voisine de ce bourg. Pendant qu'ils étaient là, Marie enfanta le Christ et le déposa dans une crèche. " (*Dialog. cum Tryph.* 78). Cette grotte dont parle saint Justin était située, suivant une autre tradition, dans les ruines d'un palais que David avait fait élever à Bethléem. (Cf. Sepp: *Vie de J.-C.*, c. VI).

[12] Quoiqu'il ne soit pas possible de préciser sûrement le jour de la naissance du Christ, on a cru pouvoir s'accommoder dans ce récit à l'opinion populaire, qui s'appuie sur une tradition imposante.

née à Bethléem. D'autres, avec de l'or ou en étalant leurs titres, auraient pu obtenir une place; mais les deux saints voyageurs étaient pauvres, et toute leur gloire était à l'intérieur ; pour eux, pour des gens de cette sorte, semble dire l'évangéliste, il n'y avait point de place dans l'hôtellerie ; et les deux descendants de David, dans la ville même qui l'avait vu naître, furent réduits à chercher un abri dans la grotte qui servait d'étable au caravansérail. Cependant la nuit s'avançait ; les étoiles montaient silencieusement au-dessus de Bethléem. L'heure de minuit arrive. Autour de l'étable régnait un grand calme ; Marie était dans l'extase de l'attente. Paraissez, divin Enfant, les temps sont accomplis. « Et Marie », dit l'évangéliste avec tant de simplicité et de charme, « enfanta son Fils premier-né. » Franchissant sans aucune altération matérielle les barrières du tabernacle immaculé où il résidait, comme les rayons du soleil pénètrent, sans la briser, une glace de cristal, l'Homme-Dieu apparut aux regards de sa

Mère. Elle lui offrit avec son époux, au nom de l'humanité tout entière, les premiers et les plus purs hommages que la terre lui ait jamais rendus. A son exemple, toute la cour céleste, sur l'ordre de Dieu, se prosterna et adora son Roi. Exempte des suites douloureuses qui sont l'apanage des autres enfantements, la Vierge Mère enveloppa elle-même son Fils, avec un mélange inénarrable de respect et de tendresse, des humbles langes qu'elle lui avait préparés et le coucha dans la crèche de l'étable, qui devint ainsi le berceau du Roi des rois. [12]

---

[12] Au-dessus de la grotte de la Nativité, sainte Hélène fit bâtir la basilique qui subsiste encore ; ce sont les fils de saint François, le héros de la pauvreté, qui desservent cette église. L'endroit où le Sauveur est né est marqué par une étoile d'argent, enchâssée dans le marbre, et éclairée de 16 lampes ; autour de l'étoile, est gravée en lettres d'or cette inscription : *Hic de V. Maria J.-C. natus est.* " Ici J.-C. est né de la Vierge Marie. ". La crèche qui reçut l'Enfant divin, ou plutôt, une relique de cette crèche, a été transportée à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, appelée aussi, à cette occasion, *Sainte-Marie ad praesepe.*

A un mille de Bethléem, du côté de l'Orient, s'étend une plaine verdoyante, où s'élevait jadis la " Tour du Troupeau " (Migdal Eder). Dans ces mêmes lieux où David enfant avait autrefois fait paître les brebis de son père, des bergers, dit saint Luc, veillaient tour à tour pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux. Après les pluies de décembre, c'est-à-dire, vers la fin du mois, on a souvent, en Palestine, une température douce et agréable ; la terre s'y couvre de verdure, et, la nuit même, on rencontre beaucoup de troupeaux dans les champs.

Il n'est pas douteux que les bergers dont parle l'évangéliste n'aient compté parmi ces âmes simples et droites qui attendaient avec une sainte impatience "la consolation d'Israël. " Peut-être s'entretenaient-ils entre eux du Libérateur promis à leurs ancêtres et du grand Pasteur de la maison d'Israël, lorsque tout à coup " un ange [14] du Seigneur se présenta à eux, et

[14] En grec, *angelos*, sans article. Cet ange est probablement saint Gabriel, qu'on trouve constamment mêlé au mystère de l'Incarnation.

ils se trouvèrent environnés d'une lumière céleste. "[15] On s'imagine facilement la crainte dont ils furent saisis. "Tout ce qui est divin," dit Bossuet, "étonne d'abord la nature humaine pécheresse et bannie du ciel." [16] L'ange se hâta de rassurer ces hommes simples, choisis pour être les premiers adorateurs de l'Homme-Dieu, [17] et leur fit part de son message céleste: c'était pour la première fois que la bonne nouvelle ou l'Evangile retentissait sur la terre, dont elle devait bientôt faire le tour et qu'elle devait régénérer. "Voici", leur dit l'ange, "qu'il vous est né un Sauveur dans la cité de David: c'est le Christ Dieu." [18] Quelle nouvelle! Le

[15] Cette lumière céleste (*gloria Domini*) est le "Kebôd Iahveh" de l'hébreu, c'est-à-dire, cet éclat, cette splendeur qui accompagne les théophanies.

[16] Elévat.; XVIe sem., 9e Elév.

[17] Le *nolite timere* (ne craignez point) ne semble-t-il pas annoncer la fin de la loi de crainte, et l'aurore de la loi d'amour?

[18] En grec "Christos kurios". "I see no way of understanding this "kurios", but as corresponding to the Hebrew Jehovah. Je ne vois d'autre moyen

Libérateur, attendu depuis si longtemps, est né enfin, et ce Libérateur, c'est le Seigneur lui-même, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui a daigné prendre la nature humaine ! Et c'est pour eux, pauvres bergers, que sont les prémices de cette grande nouvelle, qui intéresse à un si haut point le monde entier ! Leur simplicité se montra digne d'un tel privilège, dont ils ne songent pas à se glorifier. Tout leur d[illegible]ir est d'aller offrir leurs coeurs à leur divin Roi. Mais à quelle marque pourront-ils le reconnaitre, et où est le palais du Messie ? " Voici le signe auquel vous le reconnaitrez ", leur dit l'ange, " vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. " Ce contraste sublime entre l'humiliation extérieure du Sauveur et sa digni-

---

de traduire [illegible] mot : kurios, que par le mot hébreu correspondant : Jéhovah." Alford, *The Greek Testament*. Aussi bien, les Septante, partout où ils ont rencontré, dans l'ancien Testament, le nom propre de Dieu : Jahveh (Jehovah), l'ont toujours traduit par Kurios.

té incomparable, quelque étonnement qu'il ait pu jeter dans l'âme des bergers, n'ébranla point leur foi. Elle fut encore confirmée par le divin cantique, qui retentit alors à leurs oreilles avec une si suave mélodie, et fit tressaillir les voûtes de la création. Emue à la vue de si grandes choses, une troupe de l'armée céleste, s'était jointe à Gabriel pour saluer l'arrivée des temps nouveaux. Les anges avaient chanté autrefois, à la pensée de la création prochaine des hommes, lorsque le Créateur posait les fondements de la terre [19]; il était juste qu'ils fissent éclater leur joie, à la nouvelle création, et ils le firent avec un désintéressement digne du Dieu qu'ils servaient. S'oubliant complètement eux-mêmes, ils n'avaient à la bouche que Dieu et les hommes, et se tenaient,

[19] *Ubi eras, quando ponebam fundamenta terrae?... Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei?* " Où étais-tu, quand je posais les fondements de la terre, quand les astres du matin chantaient en choeurs et que tous les fils de Dieu poussaient des cris d'allégresse ?" (JOB, XXXVIII, 4, 7).

pour ainsi dire, à l'écart, avec une grâce infinie, pour faire place à leurs frères plus jeunes, dont la nature se trouvait dans le Christ si élevée au-dessus de la leur. " Gloire à Dieu au plus haut des cieux ", chantaient-ils, " et paix sur la terre aux hommes chéris du ciel. " [30]

Leur concert une fois achevé, les esprits angéliques se retirèrent au ciel, et les bergers, aux regards desquels le ciel s'était ouvert un moment, et qui venaient de se voir comme transportés dans un autre monde, n'aperçurent plus autour d'eux que les collines, dont la vue leur était familière, et la vallée, où leurs troupeaux paissaient avec leur placidité habituelle. Ils ne furent pas infidèles à la lumière qui avait brillé à leurs yeux et au fond de leurs coeurs. " Allons ", se dirent-ils les

[30] Le mot grec, que la *Vulgate* a rendu par : *bonae voluntatis*, " signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu. " Bossuet, Elévat. XVIe semaine, 9e élévat. C'est ce que remarque aussi Maldonat. (h. l.)

uns aux autres, “ passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, [21] ce que le Seigneur nous a fait connaître. ” Et ils gravissent en toute hâte la colline, que domine la ville. La lueur d'une lampe, suspendue à l'entrée de l'hôtellerie, guide leurs pas jusqu'à la crèche de l'étable, [22] que l'ange leur avait indiquée. Tout ce qui leur avait été annoncé apparaît à leurs yeux. Ils regardent avec simplesse et amour l'Enfant qu'ils ont devant eux, et sous ces dehors d'une pauvreté plus grande encore que la leur, ils le reconnaissent et l'adorent comme leur Sauveur et le Christ Dieu. Ce furent les premiers chrétiens ; l'Eglise commençait en eux ; ils sont nos pères dans la foi : le divin Soleil, qui se levait sur notre terre, avait réservé ses premiers rayons pour de pau-

---

[21] Luc, II, 15. Cette expression de la *Vulgate* : *hoc verbum quod factum est*, est un hébraisme qui signifie : cette chose qui est arrivée.

[22] L'article placé, dans le grec, devant le nom qui signifie crèche, montre qu'il s'agissait bien de la crèche de l'étable.

vres bergers, ignorants et inconnus, le rebut du monde et le néant même, à les regarder par les yeux humains. Dieu inaugurait ainsi cette merveilleuse économie de la Religion, où les premiers devaient être les derniers, et les derniers les premiers, [23] et que saint Paul décrit en ces termes : " Considérez, mes frères, ceux que Dieu a appelés parmi vous. Il y a peu de sages que le monde admire, il y a peu de puissants et de nobles : mais Dieu a choisi ce qui était fou selon le monde pour confondre les sages; il a choisi ce qui était faible, pour confondre les puissants; il a choisi ce qu'il y avait de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'était pas, pour détruire ce qui était. " [24]

Obligés enfin de quitter l'étable, où ils avaient trouvé le paradis, nos heureux bergers ne se plaisent plus qu'à exalter les grandeurs et les bontés du Dieu

[23] Matth., XX, 16.

[24] I Cor., I, 26-29.

d'Israël ; ils repassent dans leurs discours tout ce qu'ils viennent de voir et d'entendre, et en admirent la conformité parfaite avec le message de l'ange, et comme ils se consolent de leur misère qui leur donne un trait de ressemblance avec le Messie, et qui leur a valu la première audience à la cour du Roi des rois !

De retour dans leurs foyers, ils n'eurent rien de plus pressé que de faire part de leur bonheur à tous ceux qui les entouraient, et de raconter les merveilles qu'ils avaient vues. " Il fallait ", dit Bossuet, " de tels témoins à Celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. " [25] On ne songea pas à contredire le récit naïf et sincère de simples bergers ; il y eut un mouvement général d'admiration en ceux qui l'entendirent. Il est à craindre malheureusement que beaucoup de ceux-là ne s'en soient tenus à une admiration stérile, et aux conjectures que cha-

[25] Elévat., XVIe semaine, 11e Elév.

cun d'eux fit dans le moment selon la disposition de son coeur. Grossiers et charnels,ils ne voulurent pas reconnaître dans l'humble Enfant de l'étable le glorieux Roi promis à leurs pères.

Autour de la crèche, les choses du monde allaient leur cours ; rien d'extraordinaire n'apparaissait sur la surface de la société ; les hommes, à qui un Sauveur venait de naître, étaient tout entiers à leurs petits projets, et ne se souciaient que d'intérêt et de plaisirs. Cependant, Marie était attentive aux grands événements qui se passaient autour d'elle, et auxquels les Juifs et le monde prenaient si peu de part ; recueillie en Dieu, elle ne laissait rien perdre qui eût rapport à son Fils ; tout ce qu'elle voyait ou entendait à son sujet était soigneusement recueilli ; réunissant et combinant tous ces traits divins, elle en composait une sorte de bouquet, d'où s'échappait un parfum céleste, qui nourrissait sa foi et son amour. Absorbée dans ses sereines contemplations et tout entière à la pensée du Verbe incarné,

elle ne laissait rien paraître au dehors des grandes choses que Dieu avait faites en elle ; elle gardait le silence sur tant de merveilles, et tenait sous le sceau le secret de Dieu. " Les grandes choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures ", dit Bossuet, [38] " opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression. " Mais si Marie ne disait rien aux créatures, quels doux et mystérieux colloques elle entretenait avec l'Enfant Dieu ! Le moyen de peindre l'attitude de la Mère à l'égard du Fils dans ces premiers jours qui suivirent la Nativité ? Quels hommages elle lui offrait, en son nom et en celui de la création tout entière ! Comme elle cherchait à relever par ses louanges tant de grandeur abaissée ! Quels regards elle arrêtait sur lui ! et avec quel amour elle baisait ce divin visage, qui fait les délices des anges ! Mais comment dire les suaves et pures émotions qui s'agitèrent au coeur

[38] Bossuet, Elévations, XVIe semaine, XIIe Elév.

de la jeune Vierge, quand elle comprit que le divin Enfant lui demandait le lait virginal, dont quelques gouttes seront désormais sa nourriture, à lui, sans qui nulle créature ne pourrait subsister un jour? [27] A coup sûr, à la vue du Créateur de tous les mondes puisant sa vie au sein de la Vierge Mère, les anges qui l'adoraient se regardèrent attendris. Et nous aussi, en face de si divines beautés, nous sentons le besoin de nous agenouiller et de nous taire.

---

[27] *Parvoque lacte pastus est*
Per quem nec ales esurit.
" Il s'est nourri d'un peu de lait,
Lui, qui rassasie jusqu'au petit oiseau. "

SEDULIUS. P. L., t. XIX, col. 767.



Circoncision de Notre-Seigneur

Voluit circumcidi ut formam haberet non solum hominis, sed et peccatoris.

Il a voulu être circoncis, afin d'être réduit à la condition non seulement d'homme, mais de pécheur.

(SAINT BERN.).

D'APRÈS le commandement que Dieu avait donné, d'abord à Abraham, puis à Moïse, les fils des Hébreux devaient être circoncis le huitième jour après leur naissance.[1] La circoncision était pour les Juifs ce qu'est, chez les chrétiens, le Sacrement de baptême, dont elle fut la figure. Sceau de l'ancienne alliance,[2] comme le Baptême l'est de la nouvelle, ce rite

[1] Gen., XVII, 12, et Lev. XII, 3.

[2] Gen., XVII, 11.

mystérieux, tout en remettant le péché, [3] incorporait les circoncis au peuple de Dieu. Certes, l'Enfant de Marie, dont la divine conception avait été exempte de toute souillure, et qui était lui-même l'auteur et la fin de la circoncision, ne pouvait être tenu de se soumettre à ce rite aussi humiliant que douloureux. Il ne voulût pas se prévaloir de ses droits. Son dessein, en paraissant parmi nous, était non de détruire la loi ancienne, mais, au

[3] Les théologiens font observer que, si la circoncision effaçait le péché soit originel soit actuel, ce n'était pas par sa propre vertu (*ex opere operato*), mais par la vertu de la foi de celui qui la recevait ou de son représentant (*ex opere operantis*). Voici comment saint Thomas s'exprime à ce sujet : " Dans la circoncision, la grâce était conférée, mais d'une autre manière que dans le baptême. Dans le baptême, la grâce est conférée par la vertu même que possède le baptême, en tant qu'instrument de la passion du Christ déjà accomplie. Dans la circoncision, la grâce n'était pas conférée par la vertu de la circoncision, mais par la vertu de la foi en la passion du Christ, dont la circoncision était le signe. Il fallait alors que celui qui recevait la circoncision fît profession d'avoir cette foi ; l'adulte en témoignait pour lui-même, un autre en témoignait pour les petits enfants. " (III, q. LXX, a. IV).

contraire de la consacrer [4] en accomplissant lui-même toutes ses prescriptions, et de rattacher ainsi à l'ancienne Eglise, qui remonte jusqu'aux premiers âges du monde, l'Eglise nouvelle qu'il venait fonder, qui n'est, en quelque sorte, que le complément et le couronnement de l'ancienne, et qui trouvera elle-même son plein épanouissement dans la société céleste des élus. [5] Fidèle jusqu'au dernier jour de sa vie à accomplir tous les points de la loi, il ne pouvait manquer, à son entrée dans le monde, de commencer par se soumettre à ce rite capital de la circoncision, sur lequel reposait la religion

Quant aux femmes des Hébreux, et à toutes les personnes étrangères à la nation juive,elles étaient purifiées de la tache originelle, à l'occasion d'un rite religieux quelconque qui signifiait la croyance au Rédempteur à venir, selon ce qui se pratiquait sous la loi de nature, avant l'institution de la circoncision. (Cf. S. Thom., *ibid.*, et Franzelin).

[4] Matt., V, 17.

[5] C'est le sens de cette grande parole de l'Apôtre: *Jesus Christus heri, et hodie: ipse et in saecula.* Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui; il le sera éternellement. (Héb., XIII, 8).

mosaïque tout entière. Il lui plaisait, d'ailleurs, après s'être fait homme, de descendre plus bas encore, de s'abaisser jusqu'au rang des pécheurs, et de devenir ainsi en tout semblable à nous, à l'exception du péché. [6] Que dis-je? en laissant imprimer sur sa chair innocente la marque du péché, il entendait prendre sur lui l'iniquité de tous, [7] se constituer pécheur universel, et se faire lui-même, pour ainsi dire, péché et malédiction, selon les termes énergiques de l'apôtre [8]; il se vouait par là même à toutes les peines méritées par nos fautes et se livrait à toutes les rigueurs de la divine justice. Oui, c'était sous ce fardeau redoutable qu'il se pliait en s'assujettissant à la loi de la circoncision; il faisait le premier pas dans cette carrière de douleur et d'ignominie qui ne

[6] Héb., II, 17; IV, 15.

[7] Is., LIII, 6.

[8] "Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions en lui justice de Dieu." (II Cor., V, 21).
"Il s'est fait malédiction pour nous." (Gal., III, 13).

devait se terminer que sur le Calvaire ; les quelques gouttes de sang qu'il répandit alors obligeaient à Dieu tout le reste, selon l'expression de Bossuet ; c'était le gage du désir de son Coeur de répandre pour nous un jour ce sang divin " à gros bouillons ", [9] c'était, dès la première enfance, le prélude de la Passion. Et ainsi, comme au coucher du soleil, l'Orient se colore des vives teintes de l'Occident, la crèche sembla s'empourprer d'un reflet anticipé de la Croix du Golgotha. [10]

Quoique aujourd'hui les enfants des Juifs soient circoncis dans les synagogues, il n'en était pas ainsi sous la Loi, et différents exemples tirés de l'Ancien Testament supposent assez clairement que cette cérémonie, qui, d'ailleurs n'avait aucun caractère sacerdotal ou lévitique, [11]

---

[9] Boss., Elév., XVIIe sem., 1re élév.

[10] Cf. Faber, Bethleem: c. VII; Calvary before its time (le Calvaire avant le temps).

[11] Cf. Benedict. XIV, *de Festis; de Festo Circumcisionis.*

avait lieu dans les maisons privées. [12] Saint Epiphane dit expressément que l'Enfant Dieu fut circoncis dans la grotte. [13] Il est à croire que ce grand événement n'eut pas plus d'éclat que celui de la Nativité, qu'il complétait, et que tout se passa en cette rencontre avec une simplicité extrême. [14] Ce fut vraisemblablement saint Joseph qui fut le ministre de la Circoncision, à moins qu'il n'ait eu recours aux services de quelqu'un de ces opérateurs spéciaux qui, dans les derniers temps de l'ancienne alliance, étaient appe-

---

[12] Cf. Gen., XVII, 23, 24; Ex., IV, 24, 25.

[13] *Bethlecmi in lycem editus, atque in specu circumcisus.* " Il vint au monde à Bethléem, et fut circoncis dans la grotte. " (*Haeres*, 20). Les artistes qui ont placé la Circoncision du Christ dans le Temple ont donc sacrifié la vérité historique au pittoresque.

[14] On a pu remarquer le contraste qui existe entre la courte mention de la Circoncision du Sauveur, de laquelle S. Luc ne parle même qu'indirectement, et le récit si détaillé et si pompeux que le même évangéliste consacre à la circoncision de S. Jean-Baptiste. C'est qu' " en S. Jean, le rite de la circoncision célébrait sa dernière gloire." (Lange).

lés à circoncire, et qu'on trouvait au moins dans chaque centre important. [15] Il est impossible de dire à qui échut l'honneur d'être le parrain de l'Enfant divin et de le présenter au ministre du Sacrement. Selon les coutumes juives, [16] il dut y avoir à la cérémonie plusieurs témoins, qui pussent attester l'enrôlement du Nouveau-né dans le peuple fidèle et sa descendance d'Abraham. D'après une croyance populaire parmi les Juifs, Elie, en sa qualité de précurseur du Messie, présidait toujours [17] d'une manière invisible à l'administration du Sacrement qui donnait accès dans les rangs de la race privilégiée d'où devait sortir le Roi d'Israël. S'il en est ainsi, en voyant le Fils de la promesse sous le couteau de la circoncision,le grand prophète dut comprendre que son rôle était fini, que le but de son ministère était atteint, que le peuple ancien allait faire

---

[15] Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible* ; Circoncision.

[16] Buxtorf, *Synagoga judaica*, c. 11.

[17] Un siège était préparé pour lui à cet effet.

place à un peuple nouveau, et qu'un nouveau signe, le signe, non plus de la circoncision charnelle, mais de la circoncision spirituelle, allait désormais marquer le peuple de Dieu. [18]

C'était l'usage chez les Hébreux de ne donner un nom aux enfants qu'à leur circoncision, comme si, remarque saint Thomas avant d'avoir été soumis à ce rite sanctificateur, ils n'avaient pas encore " un être parfait ", et n'étaient pas encore des hommes complets. [19] Ce fut aussi à

[18] " Vous avez été circoncis ", nous dit l'Apôtre, à nous, chrétiens, " vous avez été circoncis d'une circoncision non faite de main d'homme, mais de la circoncision du Christ, par le dépouillement de ce corps de chair. " (Col., II, 11, selon le texte grec). Ainsi, d'après S. Paul, tandis que la circoncision matérielle n'est que l'ablation d'une petite pellicule du corps, la circoncision spirituelle, c'est le dépouillement de tout le corps de chair, c'est-à-dire, de tout le vieil homme, ou, en d'autres termes, le retranchement de tout ce qui déplaît à Dieu en nous.

[19] III, q. 37, a. 2 ad 3. Cette coutume d'imposer leurs noms aux enfants des Hébreux le jour de leur circoncision doit son origine à ce fait que, le jour même où le Père des croyants fut circoncis,

l'occasion de sa Circoncision que l'Enfant de Marie reçut son Nom. Venu du ciel comme lui, ce nom fut apporté par un ange à la terre, dont il devait faire les délices et l'espérance.

C'était Jésus, c'est-à-dire Sauveur. [20] Ce Nom de bon augure avait déjà été porté par le fils de Nun, l'illustre capitaine qui introduisit les Israélites dans la

---

Dieu lui donna le nom nouveau d'Abraham, à la place de celui d'Abram, qu'il portait auparavant. (Gen., XVII, 5, 2).

Chez les Romains, c'était aussi la coutume de donner un nom aux enfants le 8e, ou le 9e jour après leur naissance. *Lustrici dies infantium appellantur puellarum octavus, puerorum nonus, quia his lustrantur atque eis nomina imponuntur.* "Le jour lustral des enfants, c'est, pour les filles, le huitième, et pour les garçons, le neuvième après leur naissance, parce que c'est en ces jours qu'ils sont purifiés et qu'on leur impose leurs noms." (Festus : *De verborum significatione, Verbo : lustrici.* (édit. Valpy, l. X, pp. 364-365.)

Un usage analogue existait en Grèce et dans l'Inde. (Cf. Fustel de Coulanges, *La cité antique*, l. II, c. 3).

Tout le monde sait que, chez les chrétiens, les enfants reçoivent leurs noms au baptême.

[20] En syro-chaldaïque ou araméen, c'est-à-dire dans sa langue maternelle, Jésus était appelé Jés-

terre promise ; par le grand-prêtre, fils de Josédech, qui ramena les Juifs de Babylone à Jérusalem et inaugura le second Temple ; par l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, qui remit sous les yeux des Juifs revenus de la captivité, les leçons de sagesse renfermées dans les anciens livres sacrés, et réunit comme en un faisceau toutes les clartés de la révélation mosaïque.

Chacun de ces grands personnages avait son titre propre à porter le nom de Jésus; le Fils de Marie réunit tous ces titres en sa Personne à un degré éminent : Roi, Pontife et Maître de tous, il devait sauver le monde entier par la vertu de sa doctrine et de son sacrifice, et introduire

houah; c'est une contraction de l'hébreu: Iehoshouah, (Sauveur), que les Grecs, les Septante, Philon, Joseph, traduisent par Iésous et les Latins par Josue. Cette abréviation a été faite à la suite de la captivité de Babylone. C'est ainsi que Josue, fils de Nun, et Jésus, fils de Josedech, appelés auparavant Iehoshouah (Cf. Jos., Agg., Zach.) sont nommés Iéshouah dans les livres écrits après la captivité. (Cf. Nehem., 8, 17; Esd., 2, 2; Nehem, 7, 7).

triomphalement ses élus dans la véritable terre promise. Il apportait à la terre le salut parfait et universel, le salut de l'âme et du corps, le salut du temps et de l'éternité. [21] Il était donc le Sauveur par excellence, et lui seul a pu soutenir toute la force du " Nom nouveau que la bouche du Seigneur a nommé. " [22]

Dès l'origine de l'Eglise, l'usage a uni au Nom de Jésus celui de Christ, qui ne fait qu'un avec le premier. Le nom de Jésus est le nom propre du Sauveur ; celui de Christ,abréviation du grec : Christos, qui lui-même a la signification de l'hébreu : Mashiach (Messias), oint, marque la fonction officielle de Jésus ; il témoigne que Jésus est véritablement le Messie, le Désiré des Nations, le Saint des Saints annoncé par Daniel, [23] le Oint par excellence, qui a été consacré non avec une huile quelconque, comme les prêtres,

[21] Cf. S. Thom., III, q. 37, a. 2.
[22] Is., 62, 2.
[23] Dan., IX, 24.

les prophètes, les rois qui l'avaient précédé, mais par l'onction même de la divinité unie hypostatiquement en lui à la nature humaine ; il nous révèle tous les attraits et les charmes de la personne du Sauveur, dont " le Nom est comme une huile épandue ", [24] une huile de joie, [25] qui calme toute douleur, guérit toute blessure, rend le joug de l'Evangile léger et suave, et nous donne la souplesse, l'agilité et la force nécessaires dans les combats de la vertu. Ce nom de Christ, aussi bien que tous les autres noms donnés au Sauveur par les saintes Ecritures, se trouve renfermé dans celui de Jésus, qui est le symbole de notre salut, terme de la mission du Messie. [26] Et ainsi, résumé de toutes les grandeurs du ciel et de la terre, l'admirable Nom de Jésus est encore le synonyme de toutes les suavités, de toutes

[24] *Oleum effusum nomen tuum.* (Cant., 1, 2).

[25] *Unxit te, Deus, Deus tuus oleo laetitiae.* "Dieu ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse. " (Ps., XLIV, 8).

[26] *Cf.* S. Thomas, III, q. 37, a. 2.

les douceurs, de toutes les joies, dont le nom de Christ est le signe. Si ce Nom béni du plus beau des enfants des hommes est pour tous ceux qui l'aiment, comme le dit saint Bernard, un miel exquis à leur bouche, une mélodie ravissante à leurs oreilles et une source de jubilation dans leurs coeurs, [27] avec quelle émotion et quelles délices Marie a dû le donner à son Fils le jour de la Circoncision ! Avec quels sentiments et quel accent la Vierge dut redire ensuite, pendant tout le cours de sa vie, ce Nom du fruit béni de ses entrailles ! Imagine-t-on rien de plus doux, de plus tendre, de plus pur, de plus suave, que le nom de Jésus sur les lèvres de Marie ?

Ce fut probablement le 1er janvier que le Sauveur reçut son Nom, et tous les ans, à la même époque, l'Eglise unit la glorieuse mémoire de ce Nom divin à celle du mystère de la Circoncision. Et ainsi, le Nom de Jésus est marqué en lettres de sang au

---

[27] *Mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* (Saint Bern.).

front de chaque année qui s'ouvre sur le monde, comme pour nous faire entendre que les années appartiennent au Fils de Marie, et qu'elles doivent toutes être consacrées à la gloire de Celui qui a versé son sang pour nous. [38].

---

[38] Cf. Faber, *The Precious Blood*, c. V.



Présentation de Jésus au Temple
Purification de Marie

(Luc, II, 22-39)

Adorna thalamum tuum, Sion, et suscipe Regem Christum: amplectere Mariam, quae est coelestis porta; ipsa enim portat Regem gloriae.

Décore ta chambre nuptiale, ô Sion, et reçois le Christ Roi; accueille avec amour Marie, qui est la porte du ciel, car elle tient dans ses bras le Roi de gloire.

(De l'*Office de la Purification*).

QUARANTE jours s'étaient écoulés depuis que les anges avaient chanté la naissance du Sauveur. Or, d'après la loi de Moïse, la femme qui avait mis au monde un enfant mâle était obligée, le quarantième jour après l'enfantement, de présenter au Temple

un agneau d'un an, qui devait être offert en holocauste comme hostie d'action de grâces; elle devait offrir, de plus, le petit d'une colombe ou d'une tourterelle, pour se faire relever de la souillure légale qu'elle avait contractée. Si elle ne pouvait faire la dépense d'un agneau, elle devait prendre deux tourterelles ou deux jeunes colombes, l'une pour l'holocauste et l'autre pour le sacrifice expiatoire. [1] La loi ordonnait également de présenter et de consacrer à Dieu tous les premiers-nés, ou, selon l'expression du texte sacré, les enfants mâles qui ouvraient le sein de leur mère. [2] C'était un hommage rendu à la protection dont Jéhovah avait couvert les premiers-nés des Hébreux en cette fameuse nuit où furent exterminés les premiers-nés des Egyptiens. [3] Les parents des enfants ainsi offerts au Seigneur ne pouvaient en recouvrer la disposition

[1] *Cf.* Levit., XII, 8.

[2] *Omne masculinum adaperiens vulvam.* (Luc, II, 23).

[3] *Exod.*, XIII.

qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu. Dans le plan de la religion mosaïque, c'étaient les aînés des familles juives qui devaient être les ministres du culte; il fut réglé plus tard que la seule tribu de Lévi remplirait en leur nom les fonctions sacerdotales, [4] à la condition que les premiers-nés seraient offerts dans le temple et rachetés [5] pour 5 sicles, au profit des lévites. Ces 5 sicles correspondaient à 15 francs ou 3 dollars environ de notre monnaie.

Est-il besoin de remarquer que ces prescriptions de la loi ne pouvaient regarder

[4] Ce privilège était la récompense du zèle que les enfants de Lévi avaient montré pour l'honneur et les intérêts de Dieu, dans une circonstance mémorable, rappelée au livre de l'*Exode.* (XXXII, 26 et suiv.) Voir aussi Racine, Athalie : acte IV, scène III, v. 1362 et suiv.).

[5] Ce rachat devait se faire au plus tôt un mois après l'enfantement selon le texte des Nombres (XVIII, 16) : *Cujus redemptio erit post unum mensem.* "Communément, les mères attendaient le temps de leur purification pour présenter et racheter leurs fils premiers-nés. (Cf. Corn. à Lap., h. l.)

Jésus et Marie ? L'Enfant de Marie était le Dieu d'Israël, et Celui à qui étaient offerts les premiers-nés : évidemment, il ne pouvait être tenu à se présenter lui-même. Quant à Marie, vierge avant et pendant le glorieux enfantement, qui, loin de ternir l'éclat de sa pureté, y avait ajouté un nouveau lustre, comment aurait-elle été soumise à une prescription dont les termes mêmes supposaient que les mères avaient conçu et enfanté selon les lois ordinaires de la nature ? La Vierge sage et humble, docile aux inspirations de son Fils, ne voulut point se prévaloir de ses droits ; elle garda le secret du grand Roi ; et mettant généreusement sous ses pieds toutes les considérations de la sagesse humaine, le 2 février, [*] elle quitta, avec son Fils et Joseph, la demeure sous l'humble toit de laquelle ces quarante jours avaient fui avec la rapidité d'une vision céleste.

Sur la route de Bethléem à Jérusalem,

[*] On suppose que la Nativité eut bien lieu le 25 décembre.

élevaient les pierres massives qui surmontaient le tombeau de Rachel. Selon l'usage des Hébreux, Marie et Joseph durent s'arrêter pour prier sur la poussière vénérée d'une des saintes de leur peuple ; ils ne songeaient guère que les gémissements prêtés par l'Ecriture à la mère de Joseph et de Benjamin, allaient trouver leur application dans les cris des mères dont les enfants devaient, quelques jours plus tard, être massacrés à la place de Jésus.[1] Bientôt le faîte du Temple resplendit aux regards des saints voyageurs. Bâti par Zorobabel, au retour de la captivité, ce superbe édifice avait été agrandi et embelli avec une magnificence royale par Hérode-le-Grand. Sa splendeur n'atteignait pas encore sans doute celle du fameux Temple que Salomon avait élevé ; mais jamais, selon la parole du prophète,[2] le premier Temple n'avait connu de gloire égale à celle qui allait consacrer le Tem-

[1] Mat., II, 18.

[2] V. Agg., II, 8, sqq.

ple d'Hérode : " Le Seigneur du Temple allait faire son entrée dans le Temple du Seigneur. " [9] Ayant franchi le mur d'enceinte, la sainte Famille se trouva dans la cour des Gentils, où se tenaient les marchés du Temple. La Vierge Mère, plus pure que la neige immaculée du Liban, monta jusqu'à la cour des femmes pour s'y faire purifier. Le prêtre qui était de semaine vint recevoir " les deux tourterelles ou les deux petits de colombes ", que Joseph avait achetés dans le premier parvis : c'était l'offrande du pauvre : la Mère de Dieu ne pouvait donner davantage. Après avoir prié quelque temps sur elle, le prêtre la fit entrer dans le second parvis, à l'endroit destiné aux femmes *pures*. Marie, si jalouse de sa virginité, venait d'en sacrifier la gloire aux yeux des hommes : que lui importaient les jugements du monde, pourvu qu'elle plût à Dieu ? Elle allait maintenant immoler au Père céleste

---

[9] *Adducunt ergo Dominum templi ad templum Domini.* (Bonav., *Medit. vitae Christi*, c. XI).

Celui qu'elle aimait mille fois plus que son âme, son Fils et son Dieu. Le moment était venu où Jésus devait ratifier publiquement l'oblation qu'il avait faite de lui-même à Dieu, dans le secret, dès son entrée dans le monde. [10] Ce fut alors que pour la première fois Dieu reçut dans son Temple une offrande digne de Sa Majesté : c'était son Fils lui-même qui s'offrait à lui, en qualité de victime du genre humain, à la place de toutes les victimes de la loi ancienne qui l'avaient figuré. Quel spectacle pour le ciel, et quel moment dans l'histoire du monde ! Les ombres commençaient à s'effacer dans le Temple aux premiers rayons du Soleil de vérité; un nouvel Autel allait être élevé sur les ruines de l'ancien ; le Sacerdoce lévitique, qui n'offrait à Dieu que des sacrifices impuissants et trop souvent souillés, allait être supprimé, et remplacé par un sacerdoce plus auguste ; et le temps approchait où une offrande toujours pure et agréable

---

[10] Cf. Psalm., XXXIX, 7-9; et Hebr., X, 5-7.

serait présentée au Seigneur, non pas seulement dans le Temple de Jérusalem, mais dans tous les lieux du monde " depuis les régions où le soleil se lève jusqu'à celles où il se couche. " [11] Le prêtre qui reçut Jésus des bras de ses parents pour le présenter à Dieu n'avait pas l'oeil de l'âme assez éclairé pour reconnaître dans l'enfant d'une famille pauvre le Pontife-Roi promis à ses ancêtres : le moment solennel où il portait l'Ange de l'alliance, [12] que les anges du Temple adoraient en tremblant, passa inaperçu à ses regards. Les rites accomplis, il rendit Jésus à sa Mère, en retour de la modique somme prescrite par la loi, sans se douter que l'Enfant qu'il prétendait ainsi libérer du service du Temple, était le seul Prêtre, l'unique Victime qui pût racheter le monde.

" Il y avait alors à Jérusalem ", dit l'évangéliste, " un homme nommé Si-

[11] Cf. Mal., I, 11.

[12] Cf. Mal., III, 1.

méon. »[13] La manière dont saint Luc s'exprime sur un personnage qui joua un si beau rôle à la Présentation du Sauveur, paraît supposer que Siméon n'était pas revêtu de la dignité sacerdotale, et qu'à plus forte raison il ne peut être identifié avec Rabban Siméon, fils du fameux Hillel et père de Gamaliel, en qui certains exégètes ont voulu le reconnaître. S. Luc n'aurait pas manqué, semble-t-il, de relever tous les titres propres à fortifier le témoignage de Siméon à l'honneur de Jésus.[14] Obscur aux yeux du monde, il était grand devant Dieu. Il avait vieilli dans la justice et la piété. Témoin des humiliations de son peuple, qu'il ressentait vivement, il n'avait pas oublié les promesses faites à ses pères. L'attente du Rédempteur était devenue toute sa vie, et il soupirait sans cesse après le moment qui devait faire le bonheur et la consola-

---

[13] Luc, II, 27.

[14] Cf. Maldonat, h. l., ainsi que Migne : *Summa aurea B. M. V.*, t. I, p. 1148 et suiv.

tion du peuple d'Israël. Dans ses intimes communications avec l'Esprit de Dieu, qui remplissait son âme, il s'était plus d'une fois plaint amoureusement des retards du Seigneur ; l'Hôte divin avait daigné lui répondre qu'il ne verrait pas la mort sans avoir vu le Christ du Seigneur. Et le vieillard attendait; et chaque jour, comme une sentinelle vigilante, il était sur sa haute tour, pour voir s'il ne pourrait rien découvrir dans le lointain. Le moment de Dieu allait enfin venir et couronner tant d'espérance et une attente si héroïque. Un jour, je ne sais quel mouvement de l'Esprit-Saint le poussa vers le Temple; la Sainte Famille venait d'y arriver. Eclairé par une lumière d'en haut, l'amour de Siméon eut bientôt reconnu, sous les pauvres langes de l'Enfant de Marie, l'objet de tous ses désirs. En croyant à peine ses yeux, et sans même remarquer l'indifférence qui régnait dans le lieu saint autour du divin Roi, il s'abandonna à tous les transports de son allégresse et de sa dévotion; elles

ne connurent plus de bornes, lorsque la Vierge bénie déposa l'Enfant Dieu sur ses bras tremblants. A coup sûr, ô vieillard, il vous a fallu le soutien du Tout-puissant que vous pressiez sur votre coeur pour ne pas succomber sous le torrent de bonheur qui inonda alors tout votre être. Oui, c'est bien lui que vous portez; c'est le " Christ du Seigneur "; c'est le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'est Celui que les patriarches et les rois et les prophètes ont brûlé de voir! C'est le Sauveur du monde! Heureux vieillard, regardez-le encore: regardez ces yeux si doux, dont les lumières vont dissiper les ténèbres qui couvrent la terre; regardez cette bouche enfantine, d'où s'échapperont les paroles de la vie éternelle ; regardez ces petites mains, qui doivent relever le sceptre d'Israël, tombé en des mains étrangères. Heureux vieillard, rassasiez-vous, enivrez-vous de tant de douceurs et de charmes ! Cependant, le vieillard, sous le doux fardeau de l'Enfant, sentait, en quelque sorte, sa vie

refleurir et tout son être se renouveler [13]; il éprouvait je ne sais quels tressaillements, comme ceux d'un être qui s'ouvre à une nouvelle existence et à toutes les délices d'une jeunesse immortelle. Cédant à la force de son amour, on ne peut guère en douter, il présenta aux lèvres du Dieu Enfant ses lèvres toutes tremblantes de respect et de tendresse; et de sa bouche, consacrée par le divin contact, s'échappa alors le sublime cantique dont l'écho devait retentir jusqu'à la fin des siècles: c'était le chant du cygne; il avait vu le Christ, qu'avait-il encore à faire ici-bas? " C'est donc maintenant, Seigneur," s'écria-t-il, " que, selon votre parole, vous laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez établi devant le monde entier pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël, votre peuple. "

---

[13] *Factus est in puero puer; innovatus in aetate, qui plenus erat pietate.* (S. Aug.).

Le saint vieillard nous livre, à la fin de son cantique, le secret de la joie qui le transportait; rien de moins égoïste et de plus noble. S'il était si heureux de mourir, c'est qu'il savait maintenant, c'est qu'il avait constaté de ses propres yeux, que la pauvre humanité avait un Sauveur et que des jours meilleurs allaient enfin luire sur elle. Echappant aux préjugés étroits de la plupart de ses concitoyens, qui restreignaient à la nation théocratique les bienfaits du Messie, il annonce et salue les premiers rayons du divin Soleil qui, s'élevant du sein de la glorieuse terre de Juda, allait inonder de sa lumière la terre entière, alors toute recouverte des ombres de la mort.

Au témoignage rendu par Siméon à Jésus Enfant, vint se joindre celui d'une sainte veuve, la fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Dieu l'avait préparée depuis longtemps à cette grâce. Anne avait atteint l'âge de 84 ans. Elle avait fourni avec honneur sa triple carrière de jeune fille, d'épouse et de veuve, laissant par-

tout après elle les chastes parfums de ses vertus. Privée de son mari, à la fleur de la jeunesse, après sept ans seulement de mariage, elle n'avait jamais voulu prendre de nouveaux engagements; elle savait, dit saint Augustin, que le temps était venu où l'hommage de la continence serait plus agréable au Christ que celui de la maternité. [16] Elle passait la plus grande partie de son temps dans le Temple, qui était ainsi devenu sa demeure habituelle; nuit et jour, elle faisait monter vers le ciel des supplications ardentes, appuyées par un jeûne continuel, et appelait la miséricorde divine sur son peuple. Dieu avait récompensé la fidélité de sa servante par des dons extraordinaires, et plus d'une fois son esprit avait été éclairé de lumières surnaturelles. [17] Attirée au Temple,

---

[16] *Noverat jam tempus esse, quo Christo non officio pariendi, sed studio continendi... melius serviretur.* (Aug., *de bono viduitatis*, cap. 7, § 10.).

[17] L'évangéliste s'étend avec une sorte de complaisance sur l'origine et les qualités d'Anne, pour relever l'autorité du témoignage qu'elle mérita de rendre à Jésus.

comme Siméon, par un mouvement du divin Esprit, elle eut aussi l'ineffable consolation de reconnaître et de contempler Celui dont elle avait si souvent et avec tant d'ardeur imploré la venue; elle éclata en actions de grâces, appuya le témoignage et les louanges du vieillard, et se livra à tous ses transports, et dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, sa plus douce joie fut de parler du divin Fils de Marie " à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. "

" Cependant les parents de Jésus ", remarque l'évangéliste, " écoutaient avec ravissement les grandes choses que les deux saints vieillards disaient de lui. " Sans doute, ils n'apprenaient rien de nouveau; mais qui ne sait que le souvenir des choses merveilleuses, surtout quand elles regardent un être cher, ne peut jamais être rappelé à l'esprit sans y éveiller un profond sentiment d'admiration? [13] Marie

[13] *Transcendentium rerum notitia, quoties in memoriam venerit, toties renovat in mente miraculum.* (*Graecus A., ap. S. Th., Caten. aur.*).

et Joseph ne se croyaient jamais assez instruits des grandeurs de Jésus; ils se plaisaient à en entendre le récit, où ils découvraient sans cesse de nouvelles beautés; les choses qui intéressaient l'Enfant divin étaient toujours assez nouvelles, à leurs yeux, pour ne jamais cesser d'être admirables.[13] N'avaient-ils pas lieu d'ailleurs d'admirer la conduite étonnante de la Providence à l'égard de Jésus et son attention à relever, pour ainsi dire, l'obscurité de chacun de ses mystères par quelque circonstance extraordinaire? Et comme ils bénissaient du fond de leur coeur ces deux âmes simples et humbles, sur lesquelles s'étaient fixées les préférences du Seigneur!

Siméon avait remis l'Enfant à ses parents; il les félicitait de leur gloire et de leur bonheur. Mais voici qu'à la lumière d'en haut, l'avenir de l'Enfant et de la Mère s'ouvre à ses yeux. Mû par l'Esprit de Dieu, il se tourna vers Marie, dont il

---

[13] Cf. Duquesne, Evang. médité: h. l.

sembla alors entrevoir la maternité virginale, et il eut le courage de dire à une telle mère: " Cet enfant est au monde pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël,et pour être en butte à la contradiction; vous-même vous aurez l'âme transpercée d'un glaive; et ainsi seront révélées les pensées cachées dans le coeur d'un grand nombre ". Marie, si heureuse tout à l'heure des louanges données à l'Enfant, courba la tête sous ces paroles " effroyables pour une mère, " [30] comme sous un vent d'orage, et adora la volonté de Dieu. Elle embrassa avec joie, pour l'amour de son Fils et de ceux qu'il était venu sauver, toute la douleur que donne la prévoyance d'un mal extrême, avec les inquiétudes importunes et toutes les angoisses causées par l'ignorance de la nature de ce mal. [31]

Siméon venait de faire en peu de mots

[30] Boss., 1er sermon sur la Purific.

[31] Boss., *ibid.*

l'histoire de la vie du Sauveur par rapport à l'humanité. Principe de résurrection pour les uns, il devait être une occasion de ruine pour les autres; il se rencontrerait des hommes assez esclaves de leurs passions pour refuser le salut offert par le Fils de Dieu, des hommes qui s'élèveraient contre la Vérité, qui chercheraient à l'obscurcir sous le blasphème et la calomnie, qui ne seraient contents que lorsqu'ils l'auraient vue clouée à un gibet. Et ainsi, toutes ces contradictions auxquelles Jésus devait être exposé, mettraient au grand jour les dispositions secrètes d'un grand nombre, leur arracheraient le voile de piété qui égarait l'opinion, et révéleraient la profondeur de l'orgueil et de la corruption cachés au fond de tant de cœurs.

Commencée pendant la vie mortelle du Sauveur, la lutte contre lui s'est poursuivie dans le cours des siècles, et elle se prolongera jusqu'à la fin des temps. Cette campagne aussi habile que perfide qui est menée de nos jours contre l'Eglise,

n'est qu'un épisode de cette étrange et longue guerre, où la violence essaie d'opprimer la Vérité, selon le mot de Pascal. Le Christ a toujours été et sera toujours en butte à la contradiction. Il partage l'humanité en deux camps: le camp de Dieu et le camp de Satan.

Dans la personne des deux saints vieillards Siméon et Anne, le monde ancien, avant de disparaître, était venu rendre témoignage au Christ, qu'il avait figuré, annoncé, préparé, attendu et appelé avec tant d'ardeur: il avait salué en ce petit Enfant le consommateur de la religion ancienne, et s'était plu à célébrer ses gloires ; puis, obligé de se retirer, il lui avait donné le baiser d'adieu, baiser plein de consolation et d'amour, et lui avait enfin remis les clefs de l'avenir, en marquant la part que Marie aurait au sacrifice de son Fils et en la désignant ainsi à l'admiration, à la reconnaissance et à l'imitation du genre humain. La tâche du vieux monde était désormais accomplie; sa mission était terminée: et voici « que s'ou-

vrait la grande ère des siècles nouveaux... et que les grands mois commençaient leur cours. " [22]

Et Marie et Joseph, prenant congé des deux vénérables vieillards, quittèrent les sacrés parvis. En retournant à Bethléem, [23] la Vierge, sans doute, serrait plus

---

[22] *Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo,*
...et incipient magni procedere menses.

Virg., Eglog. IV. Cf. Mgr Gay, Elévations sur la vie de N.-S. Jésus-Christ, 20e Elévat.

[23] Saint Luc dit qu'après avoir tout accompli selon la loi du Seigneur, Marie et Joseph retournèrent à Nazareth (II, 39). Il ne veut pas dire, sans doute, qu'ils le firent immédiatement. C'est la manière des évangélistes, comme le remarque saint Augustin, de raconter de suite et de joindre les choses éloignées les unes des autres, lorsqu'ils croient devoir omettre les faits intermédiaires qui n'entrent pas dans leur plan. Il est vraisemblable qu'après la Purification, Joseph et Marie retournèrent à Bethléem, et qu'ils voulurent s'y fixer. Aussi à leur retour d'Egypte, n'est-ce pas à Nazareth qu'ils se proposaient de se rendre, mais à Bethléem (" en Judée ") ; et ce n'est que la crainte d'Archélaüs qui les détermina, sur un avertissement céleste, à revenir à Nazareth. (Mat., II, 22) : incident que l'évangéliste relève comme providentiellement ménagé et en dehors des probabilités

fort sur son coeur le Fils qu'elle venait de sacrifier à Dieu pour le salut du genre humain. Elle savait que Jésus ne lui appartenait plus, qu'il était devenu la propriété des hommes, et qu'ils ne le lui avaient remis par les bras de Siméon, qu'afin qu'elle l'élevât pour eux. Allez, auguste Vierge, emportez cet Enfant, nourrissez-le et faites croître cette divine Victime; et puissent les grandes et si longues douleurs que vous avez acceptées avec tant d'amour et de joie pour notre salut trouver un écho dans tous les coeurs

humaines: " Il fallait ", dit-il, " que s'accomplit la parole des prophètes: Il sera appelé Nazaréen " (II, 23). Peut-être les saints époux pensaient-ils qu'il était plus conforme à la volonté de Dieu d'élever le divin Enfant sur les lieux qui l'avaient vu naître, afin qu'il fût plus facilement reconnu pour le Messie. D'après quelques commentateurs, la Sainte Famille, après la Présentation, serait bien, en effet, retournée immédiatement à Nazareth, mais seulement en vue des mesures à prendre pour un établissement définitif à Bethléem. Dans cette hypothèse assez plausible, les paroles de saint Luc rappelées plus haut ne donneraient plus lieu à aucune difficulté.

et vous assurer le respect et l'amour du genre humain ! [24]

---

[24] On trouve une figure frappante de ces longues angoisses de la Mère de Jésus dans l'histoire de Jochabed, mère de Moïse, chargée par la fille de Pharaon d'élever en qualité de nourrice son propre enfant pour cette royale princesse. " Reçois cet enfant, lui avait dit celle-ci, et nourris-le moi ; je te donnerai ton salaire. " *Accipe puerum istum, et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.* (Ex., II, 9.) Cf. P. Ventura, La mère de Dieu, mère des hommes : II, 4.



Les Mages

(Matt., ii, 1-12)

Circumspice, Jerusalem, ad Orientem, et vide jucunditatem a Deo tibi venientem.

Regarde, Jérusalem, du côté de l'Orient, et vois la joie que Dieu t'envoie.

(Baruch, iv, 36).

Lorsque le saint vieillard Siméon saluait la divine Lumière qui devait briller sur toutes les nations, l'étoile s'était déjà levée, qui allait amener de l'Orient, aux pieds de l'Enfant Dieu, les prémices de la gentilité.

Ce n'étaient pas seulement les Juifs qui attendaient alors le Libérateur. Répandus dans toutes les villes de l'univers, où ils s'étaient fait beaucoup de prosélytes, ils avaient réveillé partout, avec les

antiques traditions dont leurs livres sacrés étaient les dépositaires, les souvenirs à demi effacés du Rédempteur promis dès l'origine du monde: " L'Orient tout entier " dit Suétone,[1] " avait les yeux fixés sur une antique et constante opinion d'après laquelle les destins promettaient le sceptre de l'univers à des hommes sortis en ce temps de la Judée. " " Un grand nombre ", rapporte Tacite,[2] " était persuadé, d'après d'antiques traditions sacerdotales, que le temps était venu où l'Orient devait saisir la suprématie, et où des hommes partis de la Judée deviendraient les maîtres du monde. " M. Gaston Boissier remarque, lui aussi,[3] que " c'était une opinion accréditée alors que le monde épuisé touchait à une grande

---

[1] *Percrebuerat oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judaea profecti rerum potirentur.* (Suet., Vespasian. No 4).

[2] *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judaeâ rerum potirentur.* (Tac., Histor., l. [illegible] n. 13).

[3] *La religion romaine*, t. I, p. 260 sq., 4e éd.

crise, et qu'une révolution se préparait qui lui rendrait la jeunesse. " " De quelque côté qu'on prêtât l'oreille, " ajoute-t-il, " on n'entendait alors que la voix des devins ou des sages qui annonçaient l'approche des temps nouveaux. " Virgile semble s'être fait l'écho de toutes ces aspirations dans sa quatrième églogue, où il montre la nature entière tressaillant d'allégresse dans l'attente d'un enfant qui allait renouveler le monde, clore le siècle de fer et ramener l'âge d'or, effacer tous les vestiges de nos crimes et affranchir la terre de toute crainte, abattre le serpent et régner sur l'univers pacifié. [1] Ainsi,

[1] *Ultima Cumaei venit jam carminis aetas;*
Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;
Jam nova progenies caelo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina...
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.
Ille Deum vitam accipiet...
Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet; assyrium vulgo nascetur amomum.

vers l'époque de la naissance du Christ, l'attente était partout. Mûs par je ne sais quel souffle divin, les peuples, courbés sous le joug de l'erreur et du vice, se tournaient tous comme instinctivement, dans leur détresse, vers Celui qui est la lumière et le salut de l'univers, et le pays où il devait naître était devenu en quelque sorte le pôle de l'espérance universelle. Un calme profond, précurseur du grand événement, s'était répandu sur toute la surface de la terre. Recueillie dans un mystérieux silence, l'humanité semblait suspendre sa marche et interrogeait tous

---

" Il est venu ce dernier âge prédit par la Sibylle de Cumes ; le grand ordre des siècles recommence. Déjà revient la Vierge (la justice), et avec elle le règne de Saturne ; déjà du haut des cieux descend une race nouvelle. Cet enfant dont la naissance doit mettre fin au siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier, daigne, chaste Lucine, le protéger... Sous tes lois (ô Pollion), les dernières traces de nos crimes seront effacées, et la terre sera affranchie de la perpétuelle frayeur qui pèse sur elle. Cet enfant vivra de la vie des dieux... Désormais, plus de serpents, plus de plantes aux perfides venins ; en tous lieux croîtra l'amome d'Assyrie. " (Virg., Egl. 4, passim.).

les points du ciel, à la recherche du signe du grand Roi. C'est qu'en effet d'anciennes traditions lui avaient appris que l'avènement du nouveau Roi qui allait naitre serait marqué par l'apparition d'une étoile extraordinaire. Aussi bien, qu'elles soient fondées ou non sur la fameuse prophétie de Balaam : " Une étoile sortira de Jacob, " [1] on ne peut guère douter que ces traditions ne fussent alors d'une notoriété vulgaire. Les Mages, annonçant aux Juifs qu'ils ont vu l'étoile du Messie, en parlent comme d'une chose qui ne dût étonner personne, et avec la conviction que tout le monde savait qu'une étoile devait être la marque propre de l'avènement du Christ. Ils ne disent pas : "Nous avons vu *une* étoile en Orient "; mais " nous avons vu *son* étoile. " Il est aussi à remarquer qu'Hérode ne sembla pas douter que cette étoile ne fût bien l'annonce du Messie, comme le prouve toute sa conduite en cette conjoncture.

---

[1] *Orietur stella ex Jacob.* (Nomb., XXIV, 17).

On ne sait pas à quel moment précis cette étoile parut. Il semble plus probable qu'elle commença de rayonner lorsque le divin Soleil perça le nuage derrière lequel il s'était renfermé pendant neuf mois et qu'elle resplendit aux yeux des Mages en même temps que la lumière d'en haut brilla sur les bergers de Bethléem.[6] Aussi bien les Mages semblent-ils associer dans leurs paroles l'idée de la naissance du Roi des Juifs à l'apparition de son étoile.

On s'est beaucoup occupé de la nature de ce phénomène, et il serait long de rapporter tous les sentiments qui se sont produits à ce sujet. Ils peuvent se ramener à deux. D'après un certain nombre d'interprètes, l'astre des Mages ne serait qu'un phénomène astronomique normal. On connaît, entre autres, la célèbre hypothèse de plusieurs savants modernes, selon lesquels cette étoile serait, pour ainsi dire, résultée de la réunion extraordinaire de

[6] Cf. Bened., XIV, *De festis*, p. 1a, LXVI.

trois planètes, Jupiter, Saturne et Mars, formant par leur rapprochement comme un seul corps lumineux d'une très vive clarté. Que ces trois planètes soient en effet entrées en conjonction vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, la chose ne semble pas douteuse: les savants calculs de Képler,[1] acceptés par les astronomes modernes, la mettent hors de doute. Mais il est difficile de voir que ce phénomène sidéral réponde aux données de l'Evangile sur l'étoile des Mages. Comment ces sages auraient-ils attaché une signification mystérieuse à un phénomène purement naturel? Mais surtout comment concevoir qu'un de ces globes immenses qui

---

[1] Cf. Kepler, *De J. C. vero anno natalitio*. Képler suppose qu'à ces trois planètes dont la rencontre si remarquable dut frapper les Mages, vint se joindre une nouvelle étoile pareille à celle qu'il observa en 1603 au milieu de ces mêmes planètes, dont la réunion s'était reproduite. Or, dit-il, "cette étoile fut l'objet d'un miracle particulier, qui la fit mouvoir dans la partie inférieure de l'air. Tant qu'elle parut se lever et se coucher comme les autres, elle attira l'attention des astronomes chaldéens par sa nouveauté, sans leur donner aucune

gravitent dans les profondeurs du firmament marche devant des voyageurs, selon l'expression de l'évangéliste, et leur indique le lieu précis où repose un enfant ? Il est plus vraisemblable et plus simple de croire, avec la plupart des interprètes, que l'étoile des Mages n'était qu'un météore resplendissant formé pour la circonstance sous la figure d'un astre dans la région de l'atmosphère. [2]

Plusieurs ont émis l'idée que cette étoile merveilleuse n'avait été visible que pour les Mages. L'opinion contraire paraît plus conforme à la lettre du texte sacré : les Mages, selon la remarque de dom Calmet, semblent s'exprimer à Jérusalem comme

indication particulière. Mais quand ils la virent descendre, s'avancer peu à peu vers l'occident et enfin y disparaître, les Mages se décidèrent à la suivre, et, en se rappelant le chemin de l'étoile, ils vinrent en Judée. " *Opera omnia*, Francfort, 1898, t. IV, p. 346. Cette hypothèse paraît un peu bien compliquée et multiplie les miracles sans raison. Cf. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible* : Etoile des Mages.

[2] Cf. S. Thom., III, q. 36 a. 7 ; et Fillion, *Comment. sur saint Matth.*, h. l.

si tout le monde avait pu voir l'étoile du Messie.

Quelle émotion n'excita pas un phénomène si extraordinaire au sein de ces peuples de l'Orient tout pleins de l'idée d'un Libérateur et de celle du signe qui devait l'annoncer! Certes il n'est pas étonnant que plusieurs des principaux personnages de ce pays se soient levés pour aller porter leurs hommages aux pieds du nouveau Roi. Il n'est pas même invraisemblable de croire qu'ils entreprirent ce long voyage, non seulement en leur propre nom, mais comme représentants d'un grand nombre qui partageaient leurs sentiments. Qu'étaient-ils cependant, ces nobles pèlerins dont le nom devait être célébré avec tant d'éclat dans toutes les générations à venir? Quel était leur rang dans la société? Quel était leur nombre? Quelle région de l'Orient habitaient-ils? Ni l'Evangile ni la Tradition n'offrent aucune réponse certaine à la plupart de ces questions. Si ce silence témoigne qu'elles ne sont pour nous que d'une importance secondaire, on

ne peut nier cependant qu'elles ne présentent un vif intérêt et ne soient tout à fait dignes d'arrêter l'attention d'un chrétien.

Saint Matthieu donne à nos héros le nom de mages. Ils appartenaient par conséquent à cette caste sacerdotale célèbre qui florissait autrefois chez les Mèdes et les Perses. Ministres d'une religion qui était alors, comme dit M. de Broglie, [9] " l'une des plus semblables au judaïsme et au christianisme qui aient jamais existé", ils adoraient sous le nom d'Ahuramasda (Ormuz : *le sage éternel*) un Dieu unique, parfait, personnel, créateur du monde, même d'Ahriman (l'esprit de perdition).[10] A l'étude de la religion ils joignaient celle de toutes les sciences et spécialement de l'astronomie, qui était fort en honneur parmi eux. Leur influence était grande au milieu de leurs concitoyens et à la cour des rois persans. Si l'on en croit Cicé-

[9] De Broglie, *Cours de l'histoire des cultes non chrétiens*, p. 36.

[10] Cf. Dollinger, *Paganisme et Judaïsme*, trad. J. de P., l. VI, 21-23.

ron,[11] personne, en Perse, ne pouvait monter sur le trône sans passer par leur école.[12] S'ils jouissaient dans leur pays d'une si haute situation, il ne serait cependant pas exact de dire qu'ils fussent des rois. La légende populaire qui attribue aux Mages de l'Evangile le privilège de la royauté semble fondée sur une fausse interprétation de ce passage du Psaume LXXI, 10,[13] qu'on peut traduire ainsi,

[11] *Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui non ante magorum disciplinam scientiamque perceperit.* (*de Divinat.*, l. I, c. XLI) *Magos*... (*quod genus sapientum et doctorum habebatur in Persis*) *Ibid.*, c. XXIII.

[12] Avec le temps, le nom de mage, peut-être à cause de certaines pratiques singulières ou superstitieuses de quelques mages, finit par être pris en mauvaise part et servit à désigner les magiciens, les sorciers. (Cf. Act., VIII, 9; XIII, 8, *etc.*). C'est ainsi que plusieurs autres noms d'abord honorables, comme: sophiste, astrologue, tyran, sont maintenant employés dans un sens défavorable. Evidemment, c'est dans son acception originale que S. Matthieu a pris le nom de mage, comme le montre l'ensemble du récit.

[13] *Reges Tharsis et insulae munera offerent; reges Arabum et Saba dona adducent.* (Ps., LXXI, 10).

d'après le texte original: " Les rois de Tharsis et des îles paieront des tributs ; les rois de Saba et de Séba offriront des présents ". Les îles mentionnées dans ce texte ainsi que Tharsis (c'est-à-dire Tartessus, port célèbre de la côte méridionale de l'Espagne) représentent l'Europe ; Saba (capitale de l'Arabie heureuse), figure l'Asie, et Séba (île située, d'après l'historien Josèphe, entre deux affluents du Nil, et qu'on appela plus tard Meroé) désigne l'Afrique. Evidemment, on ne peut voir dans ce verset qu'une prédiction de la conversion des Gentils et de la catholicité de l'Eglise; il n'y est question des Mages qu'autant qu'ils sont les prémices de la Gentilité convertie au Christ. Il est à remarquer aussi que sur les anciens monuments de l'art chrétien les Mages ne sont pas représentés avec la tiare, qui est le diadème des rois de Perse, mais avec le bonnet phrygien et le costume des riches Persans. Aussi bien la mention de la royauté des Mages ne paraît dans aucun des anciens Pères. Cependant Tertullien,

faisant sans doute allusion à leur haute autorité, dit qu'elle était presque royale.[14]

Parmi ces grands personnages qui composaient la classe des mages, combien y en eut-il qui eurent l'honneur d'aller saluer le Libérateur dans son berceau ? Quelques-uns portent leur nombre jusqu'à douze; la plupart des auteurs le réduisent à trois, et ce dernier chiffre paraît définitivement adopté par l'opinion traditionnelle à partir de saint Léon le Grand. Le nombre des présents offerts par les Mages semble favoriser ce sentiment. Quant aux noms qu'on leur donne aujourd'hui vulgairement, Melchior, Gaspar, Balthasar, ils ont été inconnus jusqu'au commencement du IXe siècle. Dans les *Collectanea*, ouvrage faussement attribué au vénérable Bède, et dans lequel, dit Bellarmin, on ne peut presque rien trouver qui soit digne du génie de Bède, Melchior est représenté comme un vieillard à cheveux blancs et

---

[14] *Nam Magos reges fere habuit Oriens.* (Tert., *Adv. Jud.*, 9).

barbe longue; Gaspar, comme un jeune imberbe ; Balthasar, avec le teint brun et la barbe épaisse.

Bien des opinions ont été émises sur le lieu d'où sont partis nos illustres voyageurs. Les deux hypothèses qui ont réuni le plus de suffrages sont celles qui leur donnent pour patrie l'Arabie et la Perse. La première de ces hypothèses s'appuie principalement sur le texte du psaume 71, que nous rappelions tout à l'heure, sur le voisinage de l'Arabie à l'égard de la Judée et sur la nature des présents des Mages, qui font penser à l'Arabie, terre par excellence de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Un simple coup d'oeil suffit pour constater combien cette triple raison est loin d'être convaincante. Comme il semble qu'il n'y ait jamais eu de mages en Arabie et que la Perse est leur patrie ordinaire, il est à croire que c'est de ce dernier pays que vinrent nos trois pèlerins d'Orient. Qui sait si,en appelant des Persans,comme prémices de la Gentilité aux pieds du divin Roi des Juifs, Dieu n'aurait pas

voulu récompenser leur nation de la protection et de la délivrance qu'elle avait autrefois accordées à son peuple? [15] Au sein de ces populations, les traditions primitives s'étaient conservées plus fidèlement et étaient demeurées plus vivaces que chez les autres nations, grâce à l'influence religieuse que les Juifs captifs exerçaient autour d'eux, grâce surtout au crédit extraordinaire dont jouit si longtemps parmi elles le grand prophète Daniel, qui était le conseiller le plus écouté à la cour de Darius le Mède et de Cyrus, et que sa sagesse avait fait nommer chef des mages. Ses célèbres prédictions messianiques, toujours si respectueusement accueillies, avaient fixé jusqu'à l'époque même où devait paraître le Libérateur. Ne s'explique-t-on pas aisément que, lorsque les temps furent accomplis, il se soit trouvé dans cet ordre des Mages que Daniel avait présidé autrefois, quelques personnages tout disposés à reconnaître le signe

[15] Cf. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible:* Mage.

du " Fils de l'homme " dans l'étoile miraculeuse qui brilla alors sur leurs têtes, et qu'ils aient été à même d'entendre ce magnifique langage du ciel, selon l'expression de saint Augustin. [16] Il est à croire d'ailleurs,et c'est l'enseignement de la plupart des Pères,qu'à cette lumière extérieure répondit dans leur âme une lumière divine qui leur montrait le rapport de l'astre nouveau avec le Messie et les invitait à aller rendre leurs hommages au Libérateur. D'après quelques interprètes, l'étoile des Mages aurait offert à leurs yeux les traits d'un visage d'enfant tout resplendissant de lumière; et il est curieux de voir que Pline semble s'être fait l'écho de cette croyance, d'ailleurs peu fondée,dans ces paroles de son Histoire naturelle : " Il y eut aussi une comète, dont la chevelure était si éblouissante de blancheur, qu'il était à peine possible de la contem-

---

[16] *Stella quid erat, nisi magnifica lingua caeli?* (S. Aug.).

pler; elle représentait un Dieu sous les traits de l'homme. "[17]

Les Mages furent fidèles à " la lumière du Christ. "[18] Longtemps auparavant, le père des croyants avait quitté sa ville de la Chaldée, à la voix du Seigneur; devenus héritiers de la foi d'Abraham, ces vrais Sages n'hésitent pas non plus à quitter leur pays, leur famille, leurs biens, pour répondre à l'appel d'en haut, quelque étrange et romantique que leur conduite puisse paraître. C'étaient les princes de Saba qui allaient contempler le nouveau Salomon; c'étaient toutes les nations qui s'ébranlaient pour aller se jeter aux pieds du Sauveur universel, du Désiré des nations.

On suppose assez généralement que l'étoile guida les Mages pendant tout leur

---

[17] " *Fit* (ou *fuit*, selon quelques-uns), *et candidus cometes, argenteo crine ita refulgens, ut vix contueri liceat, speciesque humanâ Dei effigiem in se ostendens.* (II, 29). "

[18] " *Lumen ad revelationem gentium.* " (Luc, 11, 32).

voyage, à peu près comme la colonne de feu guidait les Israélites dans le désert, et qu'elle disparut seulement à leur entrée à Jérusalem, pour reparaître à leur sortie de cette ville. L'étude attentive du texte évangélique porterait plutôt à croire que l'étoile ne les accompagna que de Jérusalem à Bethléem : " Et voilà " dit l'évangéliste, après avoir rapporté leur entrevue avec Hérode, " et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marchait devant eux. " C'est donc, semble-t-il, qu'ils étaient venus sans elle : si elle leur eût déjà servi de guide depuis leur pays jusqu'à Jérusalem, l'expression de l'évangéliste paraîtrait peu naturelle ; et, de plus, dans cette même hypothèse, les Mages, à leur entrée dans la capitale de la Judée, se seraient-ils exprimés en ces termes : " Où est le Roi des Juifs ? nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus... ? " Il semble qu'ils eussent dû ajouter : " et c'est elle qui nous a conduits jusqu'ici. " D'ailleurs, les Mages n'avaient point besoin de guide pour se rendre par

la voie des caravanes dans une ville aussi célèbre et aussi connue que Jérusalem.

Quoique montés sur des chameaux, ces "navires du désert", qui peuvent fournir par jour une course de 40 à 50 kilomètres, les Mages durent mettre un certain nombre de semaines, du moins s'ils vinrent de la Perse, pour franchir l'immense distance qui les séparait de la capitale des Juifs.[19] C'était là, pensaient-ils, qu'ils trouveraient Celui

---

[19] Selon une tradition, ils seraient arrivés au terme de leur voyage 13 jours après la Nativité, c'est-à-dire, probablement le 6 janvier, jour auquel l'Eglise célèbre l'Epiphanie du Seigneur. Le plus grand nombre des exégètes modernes placent cependant l'adoration des Mages après la Purification, et ce sentiment paraît préférable pour deux raisons principales : 1. parce que le texte sacré (V. Matth., II, 13, 14), semble supposer que la fuite en Egypte suivit immédiatement le départ des Mages et que par conséquent la Purification a dû avoir lieu auparavant ; 2. parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'Hérode, jaloux de son autorité, ait laissé passer presque un mois sans s'informer de l'issue du voyage des Mages, qu'il avait lui-même envoyés dans une bourgade voisine à la recherche du Roi des Juifs, en leur commandant de revenir lui dire s'ils l'avaient trouvé.

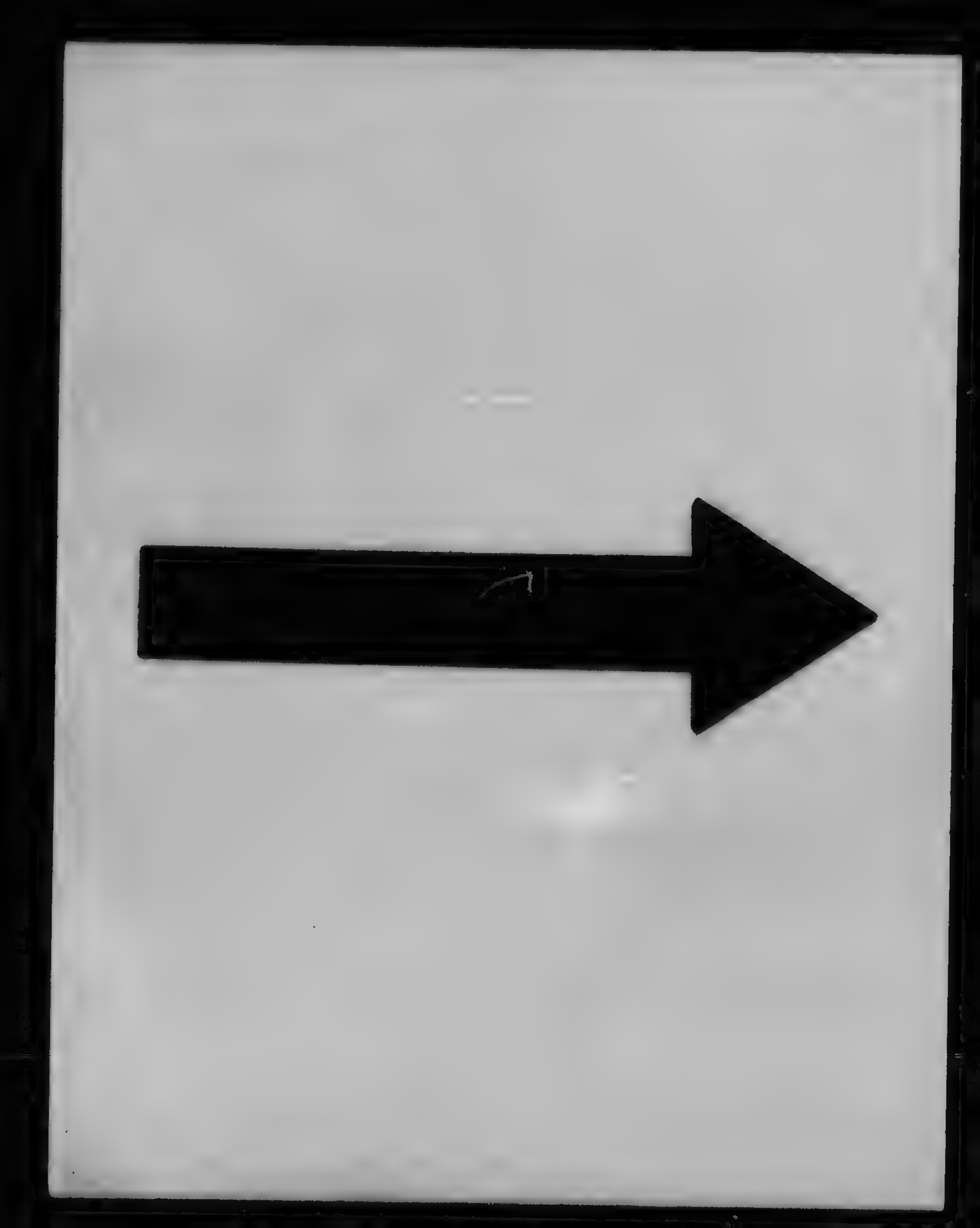
qu'ils cherchaient. Sans doute, leur imagination leur représentait les rues de Jérusalem jonchées de rameaux verts et ornées de riches tentures, et ils croyaient déjà entendre le son des harpes d'Israël et les chants d'allégresse des enfants des Hébreux autour du berceau de leur Roi. On imagine leur surprise et leur désappointement lorsque la froide vérité frappa leurs regards et qu'à leur entrée dans la ville ils ne purent rien y découvrir qui trahît quelque grand événement. " Où est le Roi des Juifs qui vient de naître?" demandèrent-ils à quelques-uns des nombreux spectateurs qui se pressaient sur leur passage : " Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. " " Le Roi des Juifs, le Messie ! " répétèrent les Juifs de Jérusalem en se regardant avec surprise, et sans savoir que répondre. La parole des Mages était tombée au milieu des groupes curieux comme l'étincelle sur le chaume : une sourde rumeur circule bientôt dans les rues, sur les places publiques, dans les maisons, et

porte partout une émotion facile à concevoir. Est-il possible que le Roi-Messie soit né, et qu'on doive bientôt voir le drapeau de Juda flotter sur le monde vaincu? Comment l'odieux tyran d'Israël, l'usurpateur jaloux du sceptre de David, va-t-il accueillir une telle nouvelle ? La rumeur publique eut bientôt franchi le seuil du palais d'Hérode et vint faire trembler le vieux roi sur son trône. Descendant d'Ismaël par sa mère, et d'Esaü par son père, Hérode n'était ni l'oint du Seigneur ni l'élu du peuple ; à force d'intrigues, il s'était fait imposer aux Juifs par les Romains tout-puissants. En proie aux frayeurs de l'ambition et aux tortures de la jalousie qui se disputaient son coeur, il n'avait reculé devant aucun crime pour affermir son trône. Il avait obtenu de Marc Antoine, son protecteur, la mort du dernier roi Asmonéen, Antigone, prince aimé du peuple; presque tous les membres du grand Conseil des Juifs avaient été immolés à sa vengeance, avec tout ce qui restait des partisans d'Antigone ; ni la jeunesse et

les grâces d'Aristobule, son beau-frère, ni les cheveux blancs du vieil Hircan II, ne les avaient mis à couvert de sa cruauté ; Marianne, son épouse, et nièce d'Antigone, Alexandra, mère de cette belle et infortunée princesse, et tous les Machabées survivants, avaient eu le même sort ; il avait fait étrangler encore Alexandre et Aristobule, les deux fils qu'il avait eus de Marianne, et qui étaient chers au peuple, malgré leur père, à cause des héros asmonéens leurs ancêtres. Et combien d'autres avaient été victimes de ses terreurs jalouses ! Détesté de toute la nation, sur laquelle il faisait peser un joug de fer, ce monstre couronné n'avait pour lui que ses courtisans, ses sicaires, ses artistes et le parti opulent mais peu nombreux des hérodiens, flatteurs séduits par la magnificence de ses travaux gigantesques et qui n'avaient pas honte d'appliquer à la royauté de leur maître les caractères prophétiques de l'empire du Christ. Au courant des prédictions relatives à l'avènement du Fils de David, il suivait d'un

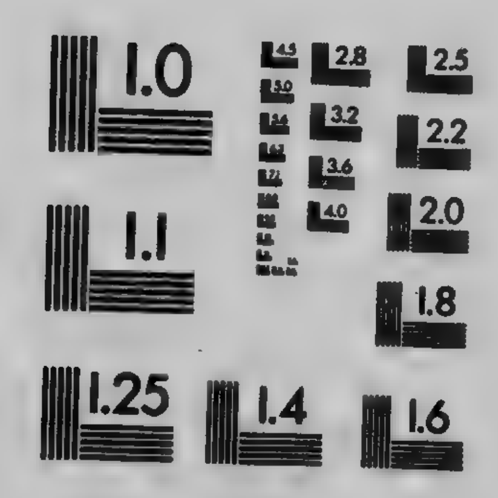
regard inquiet les manifestations de l'espérance populaire, prêt à noyer dans des flots de sang tout semblant d'insurrection. Et voilà que d'illustres personnages de l'Orient viennent, sans mystère et sans détour, porter jusque dans sa capitale la nouvelle de la naissance du Roi des Juifs! Les habitants de Jérusalem qui connaissaient Hérode durent trembler pour la vie de leurs nobles hôtes. Aussi habile que cruel, le prince iduméen dissimula son indignation et les craintes secrètes qui l'agitaient. Sa conduite à l'égard des Mages est un type de politique insidieuse et d'hypocrite fourberie. Déjà il ne restait plus aucun débris de la race des Machabées: sa résolution est vite prise d'étouffer à sa naissance ce rejeton de David qui semble menacer son trône. Feignant d'entrer dans les préoccupations des Mages et de la ville de Jérusalem, il convoque le grand Conseil des Juifs, [30]

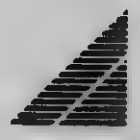
[30] Etabli à Jérusalem, après l'exil de Babylone, ce conseil ou Sanhédrin était le tribunal suprême des Juifs: c'était à lui qu'étaient déférées les dif-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





et lui pose nettement la question : " Où le Christ doit-il naître ? " La réponse ne se fit pas attendre : " A Bethléem de Juda, " disent les Sanhédrites, " car il est écrit par le prophète : " Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira le chef qui doit régir Israël, mon peuple. " [81] C'est le dernier témoignage solennel et infaillible rendu à la vérité par la Synagogue ; au moment de disparaître, elle montrait du doigt aux Gentils le berceau du Sauveur du monde, sans

ficultés majeures en matière de justice, de doctrine ou d'administration. Il se composait de 71 membres qui formaient trois classes distinctes : 1. la classe des *prêtres*, qui comprenait les chefs des familles sacerdotales ; 2. la classe des *scribes*, ou docteurs, qui renfermait les lévites ou les laïques les plus versés dans la connaissance de la loi ; 3. la classe des *anciens*, qui était constituée par les personnages les plus notables de la nation. La présidence du Sanhédrin n'appartenait pas de droit au grand prêtre actuellement en fonction, ou prince des prêtres par excellence : elle était dévolue au plus digne. (Cf. *Valeur de l'Assemblée qui prononce la peine de mort contre Jésus-Christ*, par les abbés Lémann.) Si S. Matthieu dans son

songer elle-même à aller lui rendre hommage.

Grâce à ce témoignage authentique, Hérode connaissait déjà le lieu de la naissance du Roi-Messie; pour mener à bonne fin ses desseins sanguinaires, il lui restait à savoir l'époque de cette naissance, et c'est aux Mages eux-mêmes qu'il va demander ce second renseignement. Il les fait venir dans son palais le plus secrètement possible ; il s'enquiert avec soin du temps où l'étoile leur est apparue, supposant, non sans fondement, une connexion

---

récit ne mentionne pas les *anciens*, c'est sans doute uniquement parce que la question d'Hérode regardait surtout les deux autres classes de l'assemblée.

[a] Le texte du prophète Michée n'est pas cité *ad litteram* par l'évangéliste. Le voici, d'après la traduction bien exacte de la *Vulgate*: " *Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel.*" " Et toi, Bethléem Ephrata, trop petite pour être du nombre des *chiliades* ou milliers de Juda (chefs-lieux comptant au moins mille familles) : c'est de toi que sortira pour moi Celui qui doit être Dominateur en Israël. " (Michée, V, 2). Evidemment, il n'y a de différence que dans la forme entre ce texte et celui de S. Matthieu : l'idée est la même.

étroite entre l'apparition de l'étoile et l'époque de la naissance de Celui qu'elle révélait au monde. Après avoir tiré des Mages tout ce qu'il put en obtenir, frappé de leur simplicité et de leur bonne foi, il prétendit en faire, à leur insu, les instruments de sa politique infâme, et les transformer en espions. « Allez maintenant à Bethléem », leur dit-il d'un ton qu'il cherchait à rendre dévot, « informez-vous avec soin de l'Enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi j'aille l'adorer. » L'hypocrite et le cruel ne songeait qu'à l'immoler à sa jalousie; mais Dieu se riait du plus haut des cieux de ce projet perfide: d'un souffle, il le renversa. [22] Non content de soustraire son Christ à la fureur d'Hérode, il fit encore servir la politique impie de ce prince à la manifestation de Celui qui devait en être la victime : le meurtre des Innocents allait donner un nouvel éclat à sa renommée.

---

[22] Cf. Bossuet, *Elévations*, XVIIe sem., IXe élév.

La nuit était venue. Les Mages, sur la parole du prince iduméen, quittent Jérusalem et prennent la direction de Bethléem. Leur foi avait été mise à une rude épreuve : elle n'avait pas failli ; elle devait remporter encore un plus glorieux triomphe. Cependant ils pressent leur marche et s'éloignent sans regret de cette glorieuse capitale de la Judée vide de Celui qu'ils cherchaient et qui seul remplissait leur pensée. Ils n'avaient pas fait encore la moitié du chemin [22] qui les séparait de la cité de David, lorsque soudain l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut à leurs regards et sembla s'offrir à eux pour leur servir de guide dans le reste du voyage. A ce témoignage sensible de la vigilante protection du ciel, ils éprouvèrent une de ces joies intimes, inef-

[22] A trois kilomètres et demi de Jérusalem, on montre, au milieu de la route, un puits ou plutôt une citerne antique ; c'est le puits des Trois Rois ou des Mages, autrement dit encore de l'Etoile, ainsi appelé parce que c'est là, d'après la tradition, que l'étoile brilla de nouveau aux yeux des Mages. (*La Terre Sainte*, Victor Guérin, p. 155).

fables, tout imprégnées de lumière, que Dieu a coutume de dispenser à ses fidèles serviteurs lorsqu'il les a laissés quelque temps dans les ténèbres de la tribulation. Bien sûrs qu'ils vont atteindre le but de leur voyage et que tous leurs désirs seront comblés, ils s'abandonnent à la conduite de leur guide mystérieux. Dissipant autour d'eux l'obscurité de la nuit, l'étoile les conduit jusqu'à Bethléem et vient enfin s'arrêter " sur le lieu où était l'Enfant. " Les Mages comprirent ce langage: il faisait écho à une voix intérieure, qui leur disait : C'est ici ! Une bien douce émotion remplissait leurs cœurs, lorsqu'ils pénétrèrent sous l'humble toit [24] qui recélait le trésor du monde. " Ils y trouvèrent ", dit l'évangéliste, " l'Enfant avec

[24] Il est à croire que la Sainte Famille habitait alors un logement plus convenable que la grotte de la Nativité ou que les chambres de l'hôtellerie. C'est le sentiment qui réunit de nos jours le plus de suffrages ; il s'harmonise mieux avec les inspirations de la piété et de la tendre sollicitude qui animaient Marie et Joseph à l'égard de l'Enfant divin.

Marie sa mère. "[25] L'indigence qui frappe leurs regards et la pauvreté du séjour ne les rebutent point; ils reconnaissent dans cette femme, pleine de grâce, il est vrai, mais qui paraissait d'une condition fort obscure, celle que les traditions leur avaient montrée de loin comme la Mère du Messie ; ils reconnaissent dans ce petit Enfant, dénué de tout, le trésor et l'espoir du monde, et ils sentent qu'ils ont devant eux, sous ces humbles langes, le Dieu de toute majesté: la vivacité de leur foi avait percé toutes les ombres dont la Divinité s'était enveloppée et avait remporté le suprême triomphe.[26] Le moyen de

[25] Cette expression de l'évangéliste n'exclut pas la présence de S. Joseph.

[26] On ne peut douter que les Mages n'aient reconnu le Fils de Marie comme le vrai Dieu. "Les Pères," dit Bossuet, " supposent le fait de l'adoration souveraine comme constant parmi les chrétiens. Si les Mages sont les prémices des Gentils, ils doivent être de même foi et de même religion que nous: aussi, comme disait saint Léon, ils n'auraient pas été justifiés par la foi en un homme pur ; et on ne peut démentir ce que chante toute

rendre les sentiments de joie, de reconnaissance, d'amour, qui se pressaient dans leurs coeurs, à la vue d'un si grand spectacle? Ils recueillaient le fruit de plus de 40 siècles d'attente : ils avaient trouvé le Dieu qui apaise par sa seule présence tous les désirs de sa créature. Le monde entier n'était plus rien pour eux; toutes les richesses de la terre et du ciel étaient là sous leurs yeux. Ils se prosternent la face contre terre devant le divin Enfant que la Vierge, sa Mère, ostensoir immaculé, présente à leurs hommages, et ils l'adorent du fond de leurs coeurs; puis, ouvrant leurs cassettes, ils en tirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, qu'ils présentent avec amour.

Quoique rien ne permette d'affirmer que les Mages aient attaché une signifi-

---

l'Eglise touchant la divinité de Jésus-Christ reconnue par les Mages, sans vouloir éteindre une traditions unanime. " (*Instructions sur la version du N. T. de Trévoux*: 1re Instruction, *Remarque sur la Préface*, 2e passage).

cation symbolique à ces présents, et bien qu'ils n'aient probablement eu en vue, en les offrant, que de se conformer à la coutume des Orientaux quand ils veulent honorer un personnage important, ce symbolisme a été reconnu et attesté par toute l'antiquité. L'or marquait la royauté du Sauveur; l'encens, symbole de la prière, figurait sa divinité, et la myrrhe (sorte de gomme résineuse et odorante) qui servait à l'embaumement des morts, représentait son humanité destinée à la mort et à la sépulture. Symbole des caractères du Messie, ce triple présent figurait en même temps les dispositions intimes qui animaient les Mages et relevaient la valeur de leurs dons; l'or représentait la charité dont ils étaient embrasés à l'égard du divin Enfant; l'encens, le parfum des saints désirs qui s'élevaient vers lui du fond de leurs coeurs; la myrrhe, l'abnégation parfaite d'eux-mêmes entre ses mains.

L'Evangile ne rapporte aucune parole de ces mystérieux visiteurs,à part la question qu'ils posèrent aux Juifs en arrivant à Jérusalem. Ils demandent où ils peu-

vent trouver Celui qu'ils sont venus chercher de si loin, et c'est tout. Les Juifs parlent; les Gentils adorent en silence : ils étaient " de lèvres incirconcises ".

Cependant les heures de la nuit s'écoulaient rapidement. Avant de retourner à Jérusalem, pour faire part à Hérode du succès de leurs recherches, (ils étaient trop simples et avaient l'âme trop noble pour soupçonner la perfidie du monarque), les Mages voulurent prendre quelque temps de repos : Dieu l'ordonnait ainsi. Envahis bientôt par un doux sommeil, qui ne put interrompre leurs communications intimes avec la Divinité, ils furent avertis en songe de ne point retourner auprès d'Hérode. Une étoile leur avait appris la naissance du Messie ; les Ecritures leur en avaient indiqué le lieu ; le Seigneur lui-même se chargeait de régler leur retour. Sur l'avis céleste, au lieu de repasser par Jérusalem, ils prirent le chemin direct qui devait les ramener dans leur pays.

Une obscurité impénétrable couvre le reste de la vie des Mages. Ce qu'on dit du

baptême qu'ils auraient reçu des mains de l'apôtre saint Thomas, de leur promotion à la dignité épiscopale et du martyre qu'ils auraient enduré pour le nom du Christ, n'est mentionné par aucun des auteurs grecs ou latins de l'antiquité. Il n'est rien de certain à leur sujet que ce que nous en dit l'Evangile. Les Mages se présentent dans l'histoire comme des météores qui apparaissent tout d'un coup, brillent un instant et disparaissent sans laisser de traces.

Retrouvés en Perse, grâce, dit-on, aux soins de sainte Hélène, les corps des Mages furent d'abord transportés à Constantinople, où ils reposèrent dans la Basilique de Sainte-Sophie; vers la fin du Ve siècle, ils furent transférés à Milan par saint Eustorge, évêque de cette ville, auquel l'empereur Anastase 1er les avait donnés; en 1163, l'empereur Barberousse, devenu maître de Milan, en fit don à la ville de Cologne, où ils sont maintenant l'objet d'une touchante vénération. [27]

[27] Cf. Bolland, t. 1, VI *Jan.*, et Continuat. Bolland, t. 1, Maii, p. 7.

La création entière avait salué, à sa naissance, le Créateur qui venait la consacrer par son miséricordieux avènement. Les anges avaient chanté sur sa crèche ; une étoile avait proclamé sa gloire dans les cieux ; les bergers l'avaient adoré avec simplicité et amour ; les saints vieillards Siméon et Anne l'avaient pressé amoureusement contre leurs coeurs ; les Sages de l'Orient avaient baisé la poussière de son berceau. Toutes les créatures sans distinction étaient venues mettre leurs hommages aux pieds d'un Enfant pauvre, faible, dénué de tout, méconnu ! Admirable économie, tempérament merveilleux d'ombres et de lumières, de grandeurs et d'humiliations ! et que cet adorable mélange nous révèle bien le médiateur de Dieu et des hommes qui réunissait en sa Personne l'humain et le divin, le ciel et la terre, et qui, pour sauver le monde, devait mourir sur un gibet ! [33]

---

[33] Cf. S. Bern., 1 Serm. de Circumc.

Fuite en Egypte
Massacre des Innocents
Retour de l'exil

(Matt., II, 13-23)

Exclamat amens nuntio:
Successor instat, pellimur:
Satelles, i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.

Quid proficit tantum nefas?
Quid crimen Herodem juvat?
Unus tot inter funera
Impune Christus tollitur.

A cette nouvelle (de la naissance du Roi des Juifs) Hérode, furieux, s'écrie : Voilà un compétiteur, on nous détrône ; allez, soldats, armez-vous du fer, inondez de sang les berceaux.

Que sert à Hérode un tel forfait? quel avantage lui revient-il de ce crime? Seul le Christ échappe au massacre général.

(*Prudence*, P. L. LIX,
col. 907, 909.)

LA prophétie du saint vieillard Siméon relative aux contradictions dont le Fils de Marie devait être la victime ne tarda pas à commencer à se réaliser. A peine les Mages avaient-

ils quitté Bethléem que l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, [1] et lui dit, comme au chef de la Sainte Famille : " Levez-vous ; prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse : Hérode va rechercher l'Enfant pour le faire périr. " " Pesez toutes ces paroles ", remarque ici Bossuet, [2] " vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. " Levez-vous ", ne tardez pas un moment ; l'ange ne dit pas à Joseph : Allez, mais " fuyez " ; il paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant ; et il

[1] Les expressions de l'évangéliste (Matt., II, 13) semblent supposer assez clairement que ce fut la nuit même du départ des Mages ou tout au plus la nuit suivante qu'eut lieu cette apparition de l'ange à Joseph. D'abord l'adverbe, *ecce, voilà*, donne à entendre qu'il ne s'est pas écoulé un temps considérable entre l'un et l'autre événement ; d'un autre côté, le participe absolu dont se sert l'évangéliste dans le texte original témoigne que l'un a suivi l'autre de tout près, selon la remarque du P. Patrizzi : " le participe absolu ", dit-il, " semble bien exprimer la continuité des choses racontées ; ce qui le suit s'est produit sûrement en même temps que ce qu'il exprime lui-même, s'il est au présent, ou peu de temps après, s'il est à l'aoriste : jamais

" semble ", disait un ancien Père, [2] " que la terreur ait saisi le ciel avant de se répandre sur la terre. " A cet ordre, si pénible pour lui-même, pauvre artisan, et sa jeune épouse, et si peu en harmonie, semble-t-il, avec les grandeurs et la puissance de l'Enfant Dieu, Joseph adore les desseins mystérieux de la Providence et, sans faire aucune réplique, il se lève et va avertir Marie. La Vierge Mère reçoit l'ordre du ciel avec un respect infini et une soumission parfaite : jamais commandement divin ne trouva dans les anges une promp-

on n'est autorisé à mettre entre les deux événements un intervalle de plusieurs jours, et, à plus forte raison, d'un mois ". *Participium casu, ut vocant, absoluto, continuationem rerum narratarum significare omnino videtur... ita ut, si participium sit praesentis temporis, ea quae ipsum sequuntur, pateat gesta esse simul cum eo quod ipso hoc participio significatur; mox autem aut paullo post, si temporis* aoristou; *plurium vero dierum, multo autem magis unius mensis moram interpositam credere prorsus prohibeamur.* " (*De Evang.*, *Diss.* XXVII, 12).

[1] Elévat., XIXe, Sem., 3e Elév.

[2] S. J. Chrysost.

titude aussi amoureuse. Jésus dormait dans son berceau, et son visage, calme et paisible, semblait à sa Mère, en cette occurrence, s'être paré de nouveaux charmes. Marie l'enveloppe d'un long regard où se peignent une angoisse profonde et une ineffable tendresse ; elle rassemble sans trouble, mais en toute hâte, avec les présents offerts si à propos par les Mages, quelques provisions, quelques langes, quelques vêtements, prend l'Enfant endormi qu'elle serre doucement sur son coeur, et sans songer à l'amertume qui l'attend sur la route de l'exil, uniquement soucieuse de soustraire son Trésor aux embûches d'Hérode, elle quitte sa pauvre demeure, et précédée de son fidèle époux, s'éloigne de Bethléem. Une distance de 40 lieues environ les séparait de l'Egypte. Dieu seul sait les fatigues, les privations, les difficultés de toutes sortes qui vinrent éprouver leur constance et leur courage ; insensibles à tout le reste, ils n'étaient touchés que de la crainte de perdre leur Jésus, et de la douleur de voir si mal reçu dans le

monde Celui qui venait le sauver. Une fois arrivés de l'autre côté du Torrent d'Egypte, [4] ils respirèrent: ils se trouvaient en-dehors de la juridiction du tyran et le bras de ses émissaires ne pouvait plus les atteindre.

Ce n'était pas la première fois que l'Egypte fournissait un abri à des Israélites. De tout temps, ce pays avait été l'asile naturel de ceux que la misère ou la persécution chassait de la Palestine. Au début de l'ère chrétienne, il y florissait une colonie considérable de Juifs à l'ombre du fameux temple qu'Onias avait bâti à Léontopolis, [5] dans le district d'Héliopolis, en l'honneur du vrai Dieu, et dont la magnificence rivalisait avec celle du Temple de Jérusalem.

S'il faut s'en rapporter à une ancienne tradition, ce serait dans ces parages, au

[4] C'est l'ouadi *El-Arisch* actuel, le Rhinocolure des anciens. Il tire son nom du village d'*El-Arisch* situé à l'embouchure du *Torrent*, sur l'emplacement de l'ancienne Rhinocolure.

[5] V. Josèphe, *Antiquités juives*, XIII, 3.

milieu de ses compatriotes, et sur cette vieille terre de Gessen, [6] autrefois habitée si longtemps par ses ancêtres, que la Sainte Famille aurait cherché un refuge; elle aurait fixé sa demeure à Matarieh, petit village situé à côté de l'emplacement d'Héliopolis; on y montre encore une fontaine qui aurait servi à la Vierge; et à quelque distance, un sycomore gigantesque aurait prêté l'ombre de son vaste feuillage aux augustes exilés. Sainte Hélène a fait bâtir une église, qui est encore debout, au-dessus de la grotte souterraine que la Sainte Famille aurait habitée. D'après une autre tradition, à l'entrée du Sauveur en Egypte, toutes les statues des dieux de ce pays auraient été secouées et renversées de leur socle. [7] Cette tradition pourrait bien n'avoir d'autre fondement que cette prophétie d'Isaïe, susceptible d'une autre

[6] *Cf.* Gratz, *Théâtre des événements racontés dans les divines Ecritures*, traduit de l'allemand par l'abbé Gimarey, revu et corrigé par l'abbé Bugniot, t. 1, p. 152.

[7] *Cf.* Baronius, *Annal.*, anno 1o, No 44.

interprétation: " Le Seigneur montera sur une nuée légère, et il entrera en Egypte, et les idoles de l'Egypte seront ébranlées devant sa face. " [8] Ce qui est hors de doute, c'est que la présence du Dieu Enfant en Egypte fut le signal et l'annonce de la régénération complète de ce pays et de la chute de toutes les idoles qui couvraient le monde. L'Egypte, qui était alors le point de jonction et le rendez-vous de tous les intérêts comme de toutes les idées de l'Europe et de l'Asie, aussi bien que de l'Afrique, était aussi comme " le temple de tout l'univers païen, " [9] et le type de toute l'idolâtrie. " L'Egypte, dit Tertullien, c'est le monde entier, en fait de superstition. " [10] En entrant dans ce pays, l'Homme-Dieu prenait possession, pour ainsi dire, de la Gentilité tout entière

---

[8] Is., XIX, 1.

[9] *Terra nostra (Ægyptus) mundi totius est templum,* (*Hermes Trismegistus, ap. S. August., De Civit. Dei.*, VIII, 23).

[10] *Ægyptus totus orbis intelligitur, superstitionis et maledictionis elogio.* (*Adv. Judaeos*, C. IX).

dont les Sages de l'Orient venaient de lui apporter les premiers et si purs hommages; il consacrait, en particulier, par sa présence, cette vieille terre de Misraïm et y déposait ces germes de vie, qui devaient faire d'un désert aride, " un jardin émaillé des fleurs de toutes les vertus. " [11] Jadis le repaire de l'idolâtrie, l'Egypte était devenue, dès la fin du troisième siècle, la terre des anges.

Qui ne connaît cette belle toile, que la gravure a popularisée, et au bas de laquelle l'artiste, M. Luc-Olivier Merson, a écrit ces simples mots: *Le repos en Egypte?* Dans une nuit profonde, où quelques étoiles laissent tomber de pâles lueurs, le Sphinx dresse fièrement la tête; entre ses pattes de devant, l'Enfant Dieu repose sur le sein de sa Mère; Joseph dort près de lui et, à quelque distance, l'ânesse paît dans le silence de la solitude; une douce clarté qui s'échappe du corps de l'Enfant

---

[11] *O desertum Christi floribus vernans.* (S. Jérôme, *Ep. à Héliod.*) Migne, P. L., t. XXII, col. 353.

illumine cette scène tranquille et fait resplendir le Sphinx. Quelle magnifique image de la transformation du monde païen par le Christ! Les ténèbres avaient envahi les âmes; la vie était devenue une énigme, que l'artiste ne pouvait mieux symboliser que par le Sphinx; l'humanité errait dans la nuit, à tâtons, sans savoir où elle allait; les quelques parcelles de vérités qui brillaient au firmament des esprits ne pouvaient guider sa marche. Platon, l'un des plus illustres représentants de la pensée humaine avant Jésus-Christ, s'était reconnu impuissant à lui tracer une ligne de conduite. Il faut attendre, dit-il, que quelqu'un vienne nous instruire [12]; et il soupirait après "cette parole divine", [13] qui devait conduire l'humanité au port. La Vierge qui devait enfanter donne enfin au monde le Verbe: c'était la réponse à

[12] Platon, *Second Alcibiade* (vers la fin).

[13] *Id.*, *Phédon*: 3, p. 540 (éd. Weidmann, Leipzig, 1819).

toutes les grandes questions qui tourmentaient les âmes et la solution de toutes ces difficultés où l'esprit humain se débattait depuis tant de siècles. La vie était désormais sans mystère, les ténèbres avaient fait place à la lumière; sous les vivifiantes influences du divin Soleil de justice, l'humanité, sûre de posséder la vérité, allait enfin pouvoir marcher en paix vers ses immortelles destinées.

Le Fils de la promesse était déjà loin de Bethléem sur la route de l'exil lorsqu'Hérode, après quelques jours de surexcitation et d'impatience, comprit qu'il avait été trompé par les Mages. Outré de colère et croyant à une trahison, il leva le masque et fit appel à la violence ouverte comme à la seule ressource qui lui restait. Le Pharaon d'autrefois qui voulait détruire les juifs répandus dans ses Etats, avait recommandé aux sages-femmes qui accouchaient les épouses des Hébreux de faire mourir tous les enfants mâles. [14]

[14] Ex., I, 15, etc.

Héritier de la cruauté du tyran égyptien, Hérode eut recours à un expédient analogue, dans l'espoir de se débarrasser de ce Roi des Juifs qui ne lui laissait plus de repos. Pour ne pas manquer son coup cette fois, et perdre sûrement cet Enfant inconnu, qu'il ne pouvait démêler d'avec les autres, il conçut donc le projet d'exterminer, à Bethléem et dans toutes ses dépendances, tous les enfants mâles depuis l'âge de deux ans et au-dessous, à l'exception seulement de ceux qui étaient nés après l'apparition de l'étoile aux Mages, qui lui en avaient indiqué exactement la date. [15] Il croyait être sûr qu'en

[15] Dans l'hypothèse fort probable qu'Hérode regardait l'étoile comme l'indice du Messie déjà né et non à naître (c'est ce que semble signifier cette parole des Mages : "Où est né le Roi des Juifs ? nous avons vu son étoile. "), il est à croire qu'il n'a pas voulu faire périr les enfants nés après l'apparition de l'étoile aux Mages ; à quoi eût servi ce massacre? Il n'avait sans doute en vue que les enfants nés auparavant et dont l'âge ne dépassait pas deux ans. Dans le texte de l'évangéliste : " Il fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs depuis deux ans et au-dessous suivant le

embrassant tout ce temps et tout cet espace dans l'étendue de son décret, il ne manquerait pas d'atteindre son prétendu rival. On ignore quel mode fut adopté pour l'exécution de cet ordre barbare ; les enfants furent-ils égorgés tous ensemble loin de leur famille, ou tués les uns après les autres sous les yeux de leurs parents ? Quoi qu'il en soit, les registres du dernier recensement indiquaient clairement les noms de ceux qui tombaient sous le décret d'Hérode, et il n'est pas douteux que le tyran jaloux n'ait pris ses mesures pour qu'aucun d'eux n'échappât. Il ne se doutait guère que la Providence

temps de l'apparition de l'étoile dont il s'était soigneusement enquis, ", ces mots : " suivant le temps de l'apparition de l'étoile" se rapportent donc non pas à : " depuis deux ans ", mais à : "au-dessous." Mais pourquoi, dira-t-on, envelopper dans le décret de proscription tous les enfants mâles jusqu'à l'âge de deux ans? Hérode pouvait trouver un motif d'en agir ainsi dans la crainte que l'étoile ne fût apparue qu'un temps plus ou moins long après l'enfantement divin, ou que les Mages ne l'eussent pas aperçue immédiatement. Cf. Corn. Jansen., *in Evangelia:* h. l.

venait de pourvoir à la sûreté du divin Persécuté, comme elle avait autrefois soustrait Moïse, le libérateur du peuple de Dieu, à la tyrannie du Pharaon. Et c'est ainsi, comme le remarque Bossuet, que " les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions, que Dieu tourne comme il lui plait. " [16]

Le nombre des enfants immolés par Hérode a été démesurément grossi par les anciens interprètes. Le ménologe grec et la liturgie éthiopienne le portent à 14 000; quelques-uns veulent même qu'ils aient été 144 000, parce que, disent-ils, dans l'office de la fête des Saints Innocents, on lit ces paroles de l'Apocalypse : " L'Agneau se tenait sur la montagne, et avec lui 144 000 personnes, [17] etc. " En réalité, leur nombre n'a pas dû dépasser 50 ou 60, comme il est aisé de s'en convaincre. Bethléem " trop petite pour être comptée par-

[16] Élévat., XIXe sem., 1e Élév.

[17] Apoc., XIV, 1.

mi les milliers de Juda",[18] c'est-à-dire,parmi les groupes de *mille* familles,ne pouvait guère contenir avec tous ses environs plus de 5 000 habitants; comme à chaque millier d'habitants pourrait correspondre, chaque année, une trentaine de naissances, on aurait, pour deux années, 300 enfants de l'un et de l'autre sexe, et par conséquent, environ 150 enfants mâles. Prélevons sur ce nombre la part de la mort qui engloutit tant de ces petits êtres dans les premiers mois qui suivent leur naissance; retranchons de ce qui reste ceux qui sont nés après l'apparition de l'étoile aux Mages, et nous serons amenés à conclure qu'Hérode ne put guère en tuer que 50 ou 60. La plupart des commentateurs modernes réduisent ce chiffre à 10 ou 12. Quelques interprètes (v. g. Baronius), ont pensé que parmi les enfants de deux ans et au-dessous, massacrés par Hérode, se trouvait un de ses propres fils. C'est une erreur, à laquelle a donné lieu un

[18] Mich., V, 1.

texte assez obscur de Macrobe, qui fut mal entendu ou pris trop à la lettre. Voici ce que dit cet auteur païen, qui vivait au commencement du Ve siècle: " *Cum audisset (Augustus) inter pueros quos in Syria Herodes rex Judaeorum intra bimatum jussit interfici filium quoque ejus occisum, ait: " Melius est Herodis porcum (ûn) esse quam filium (uion).* " [30] "L'Empereur Auguste, apprenant que parmi les enfants de deux ans et au-dessous qu'Hérode, roi des Juifs, fit périr en Syrie, son fils lui aussi avait été tué, s'écria: Il vaut meux être le porc d'Hérode que son fils." (Il est impossible de rendre en français le jeu de mot contenu dans la boutade impériale). Dans ce texte, Macrobe fait sans doute allusion à la mort d'Antipater, fils aîné d'Hérode, qui fut tué par l'ordre de son père. S'il le mêle aux Innocents, c'est que ce prince fut exécuté vers le même temps qu'eux, et que la nouvelle de cette exécution arriva à la cour d'Auguste avec

[30] Macrob., *Saturnal*, l. II, c. IV.

celle du massacre de Bethléem. Aussi bien, alors âgé de 70 ans, le roi ne pouvait guère avoir de fils au-dessous de deux ans; et, en eût-il eu un, cet enfant serait né à Jérusalem et non à Bethléem, et, par conséquent, n'aurait pas été compris dans la liste de proscription des Innocents. [20]

A part Macrobe, aucun historien profane n'a fait allusion au massacre des enfants de Bethléem. Faut-il s'en étonner? Ne sait-on pas que l'antiquité attachait peu de prix à l'enfance? cet âge n'était pas encore alors entouré aux yeux des peuples de cette auréole dont Jésus Enfant l'a honoré. Chez les Grecs et les Latins, l'*exposition* et même le meurtre des enfants nouveau-nés n'étaient pas rares. Tacite mentionne comme une chose nouvelle et extraordinaire le respect des Juifs et des Germains pour la vie de leurs enfants. " Ils regardent comme un crime ", dit-il, " de donner la mort aux enfants qui vien-

[20] Cf. Sandini, *Historia Familiae Sacrae*.

nent de naître "[21]; et Tertullien, dans son Apologétique, n'a pas craint de jeter cette accusation à la face des ennemis des chrétiens : " Parmi ceux qui nous entourent et qui ont soif du sang des chrétiens, parmi vous, austères magistrats et si rigoureux envers nous (laissez-moi frapper à la porte de vos consciences), combien y en a-t-il qui ont donné la mort à leur propre enfant? " Faut-il rappeler aussi que,sous la République, vers le temps de la naissance d'Auguste, le Sénat romain n'aurait pas eu horreur de décréter qu'on n'élevât aucun des enfants mâles qui naîtraient dans le cours de l'année où, d'après un bruit populaire accrédité par un prodige, la nation devait enfanter un roi pour les Romains? C'est du moins ce qu'affirme Suétone, qui allègue le témoignage de Julius Marathus, affranchi d'Auguste. Si ce décret barbare ne fut pas exécuté, ce fut, ajoute Suétone, grâce à l'intervention des sénateurs dont les femmes étaient en-

[21] Tac., *Hist.*, V. 5; *de Moribus Germ.*, 19.

ceintes, chacun d'eux caressant l'espoir que cette prédiction intéressait son fils. [22] Voilà quelle mince valeur avait la vie de l'enfant chez les Romains vers le temps d'Hérode. Qu'était-ce donc, aux yeux de l'opinion, que le massacre de quelques enfants inconnus, dans la liste des crimes d'un tyran qui avait répandu comme l'eau le sang le plus illustre de ses sujets? est-il étonnant qu'il ait fait si peu de bruit ?

Si le monde d'alors prit peu de part à la douleur des mères qui se voyaient si brutalement dépouillées du fruit de leurs entrailles, leurs lamentations amères et poignantes trouveront jusqu'à la fin des siècles un écho dans le coeur de l'Eglise, qui elle aussi est une mère. Elles avaient déjà été entendues bien longtemps auparavant à travers les âges par le prophète Jérémie, qui les avait annoncées au monde dans cette touchante prosopopée où il nous montre Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, sortant du fond de sa tombe et

[22] Suétone, *August.*, 94.

poussant des cris lamentables sur ses enfants qu'on a arrachés à son amour. "Une voix", dit-il, "se fait entendre à Rama"; "ce sont des plaintes et des sanglots incessants; Rachel pleure ses enfants et refuse toute consolation, parce qu'ils ne sont plus." [23] Rachel, l'illustre aïeule des Juifs, avait été inhumée, on le sait, non loin de Bethléem ; à quelque distance de là, se trouvait cette ville de Rama dont parle le prophète, et où les Juifs avaient été réunis avant de partir pour l'exil de Babylone. [24] Selon le sens littéral de cette prophétie, c'est le malheur de ses enfants tués par Nabuchodonosor ou déportés en Babylonie que Rachel déplore par ses cris qui furent entendus jusqu'à Rama. Dans un sens plus élevé et tout aussi réel,selon l'évangéliste,ce que pleure surtout la mère d'Israël, ce sont les innocentes victimes de la tyrannie d'Hérode et l'exil du divin Roi des Juifs. O mère dé-

[23] Matt., II, 17-18.

[24] Jér., XL, 1.

solée, consolez-vous et essuyez vos larmes : les enfants que vous avez perdus sont morts pour le Messie, l'espoir de votre race, qui est enfin venu ; ils n'ont quitté une terre ingrate que pour entrer en possession d'un royaume éternel ; ils ont échangé leurs jouets contre des palmes et des couronnes ; et comme vos fils captifs à Babylone sont revenus de la terre de l'ennemi, lui aussi, votre Enfant de prédilection, va revenir de la terre d'exil pour le salut et le bonheur de tous. [25]

Hérode ne survécut pas longtemps aux innocentes victimes auxquelles il avait, d'une manière si inconsciente, ouvert les portes du céleste royaume : la vengeance divine allait avoir son tour. Quelques semaines, deux ou trois mois, tout au plus, s'étaient à peine écoulés, que le tyran fut atteint de la maladie qui devait l'emporter. Elle fut affreuse. La corruption du tombeau le gagnait tout vivant : la partie inférieure du buste était dévorée par les

[25] Jér., XXXI, 15, 16, 17.

vers; une odeur fétide et insupportable s'exhalait de son corps et remplissait tout le palais. L'horreur qu'il inspirait à ses sujets et la persuasion qu'on attendait sa mort comme une délivrance redoublaient sa rage et ses douleurs. Sur ces entrefaites, l'aigle d'or, qu'il avait fait placer, comme signe de la domination romaine, sur le portail du Temple, contrairement à la loi de Moïse, est arraché, aux applaudissements de la multitude, et brisé à coups de hache. Hérode, furieux, fait brûler vifs les principaux chefs de la sédition. Cependant le tyran était lui-même brûlé d'un feu intérieur qui le consumait jusqu'à la moëlle des os; en proie à d'insupportables douleurs, il alla demander, mais en vain, quelques soulagements aux sources bitumineuses de Callirhoë, à quelques stades de Jéricho. Ramené dans cette ville et sentant qu'il ne guérirait pas, il conçut un projet digne de couronner une telle vie. Sur son ordre, les chefs des grandes familles juives se réunirent dans l'hippodrome de Jéricho; il les y fit cerner par

des soldats et enjoignit à Salomé, sa soeur, de faire tuer toute cette multitude à coups de flèches, au moment où il expirerait, afin, dit-il, d'avoir, à ses funérailles, les pleurs et les gémissements de toute la nation. Heureusement, cet horrible voeu ne fut point réalisé. Le monstre put encore, avant de mourir, faire exécuter son fils aîné Antipater, qui était alors détenu en prison pour avoir conspiré contre son père, et qui, sur une fausse nouvelle de sa mort, s'était livré à des transports de joie. Cinq jours après, il expirait lui-même en proie aux douleurs d'un enfer anticipé. C'était vers le commencement du mois d'avril 750 de Rome. Il avait régné trente-sept ans, et était dans la 70e année de son âge. [26]

Dès que le tyran fut mort, l'ange du Seigneur s'empressa d'aller en porter la nouvelle aux augustes exilés d'Egypte. [27]

[26] Cf. Josèphe, *Antiq. des Juifs.*

[27] Les raisons qui nous ont fait placer la fuite en Egypte immédiatement après le départ des Mages prouvent également que le retour d'Egypte eut lieu immédiatement après la mort d'Hérode.

" Lève-toi ", dit-il à Joseph pendant son sommeil, " prends l'Enfant et sa Mère, et retourne au pays d'Israël; car ceux qui cherchaient à perdre l'Enfant sont morts. " [29] Le temps de l'exil n'avait pas été considérable. D'après les anciens exégètes, la Sainte Famille serait restée en Egypte de un à huit ans; mais, s'il est vrai, et c'est l'opinion qui semble la plus probable, que le Sauveur naquit vers la fin de l'an 749 de Rome, et que la fuite en Egypte eut lieu dans les premières semaines de février 750, comme d'ailleurs Hérode est mort vers le commencement d'avril de la même année, et que le retour d'Egypte suivit immédiatement la mort du tyran, on voit que le séjour de Jésus, Marie, Joseph, sur la terre étrangère a dû être assez court: c'est le sentiment qui a rallié aujourd'hui le plus de suffrages. Ces quelques semaines que la Sainte Famille avait passées sur la terre d'Egypte

[29] On sent tout ce qu'il y a de discrétion et de délicatesse dans la manière dont l'ange annonça la mort du premier persécuteur du Christ.

n'avaient pas laissé de lui paraître bien longues, et elle avait pu goûter, pendant ce court espace de temps, toute l'amertume de l'exil. Elle accueillit avec bonheur la parole de l'ange et reprit la longue route qui devait la ramener au pays de ses pères. Marie et Joseph portaient sur leurs traits le sentiment de la liberté rendue après un trop long emprisonnement. La nature leur semblait avoir un autre aspect que celui qui les avait frappés d'abord; le désert qu'ils avaient à traverser était moins sauvage et le vent soufflait sur le sable avec un bruit moins lugubre. Arrivés sur les confins de la Palestine, ils se disposaient à retourner à Bethléem, la ville de David, où il est à croire qu'ils voulaient fixer leur demeure, lorsque des bruits sinistres vinrent donner un autre cours à leurs pensées. Archélaüs, qui avait succédé à Hérode, son père, dans la Judée, l'Idumée et la Samarie, [29] venait de

[29] Si on prend dans le sens strict le terme: régnait, *regnaret*, dont se sert l'évangéliste pour désigner la domination d'Archélaüs, il nous fournit

faire impitoyablement massacrer dans le Temple 3 000 Juifs rebelles et de publier un décret qui ordonnait aux étrangers, accourus de toutes parts pour les fêtes pascales, de quitter sur-le-champ la ville sainte. Partageant l'appréhension générale et plein du sentiment de sa responsabilité à l'égard du précieux dépôt confié à ses soins, le chef de la Sainte Famille interrogea Dieu dans la prière. La nuit suivante, pendant son sommeil, un avertissement divin vint fixer ses doutes; et quelques jours plus tard, après avoir longé la côte maritime de la Palestine, la Sainte

---

une nouvelle preuve que le retour d'Egypte suivit de bien près la mort d'Hérode: car ce n'est que pendant les premiers jours de son gouvernement qu'Archélaüs fut traité comme roi (cf. Jos., B. J., II, 1, § 1). S'étant rendu à Rome, après le massacre du Temple, pour faire confirmer le titre de roi que son père lui avait laissé par testament, il ne put obtenir d'Auguste que celui d'ethnarque et la promesse de porter un jour le nom de roi, s'il s'en rendait digne. Neuf ans plus tard, déposé par l'Empereur, en punition de sa tyrannie, il fut exilé à Vienne, dans les Gaules, et ses états furent déclarés province romaine.

Famille se retrouvait à Nazareth, dans la Galilée, qui était alors passée sous la juridiction du tétrarque Hérode Antipas, un autre fils d'Hérode, mais moins à redouter que son frère Archélaüs. L'humble toit qui avait déjà été témoin de si grands mystères devait encore avoir la gloire d'abriter l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de l'Homme-Dieu.

Nous avons vu que le massacre des Innocents avait été prédit par Jérémie, comme nous le fait observer l'évangéliste. Saint Matthieu nous fait aussi remarquer que le retour d'Egypte et le séjour de Jésus à Nazareth étaient l'accomplissement de deux importantes prophéties. [30] La première, celle d'Osée, qui est ainsi conçue: " J'ai appelé mon fils d'Egypte ", [31] se rapporte directement au peuple juif, " fils premier-né " [32] de Jéhovah, et à sa délivrance de la captivité d'Egypte.

[30] Matth., II, 15 et 23.
[31] Osée, XI, 1.
[32] Ex., IV, 22.

Mais, nous apprend l'évangéliste, elle n'eut sa réalisation entière et parfaite que dans l'Enfant Jésus, dont Israël captif en Egypte et alors encore enfant, était la figure. Quant à la seconde prophétie, relative au séjour du Sauveur à Nazareth : " Il sera appelé Nazaréen, " l'évangéliste se contente de nous en donner le sens. Mais à quel endroit de l'Ancien Testament le Christ est-il donc désigné comme Nazaréen? C'est dans ce texte d'Isaïe : *Egredietur virga de radice Jesse, et flos* (en hébreu : *netser*) *de radice ejus ascendet* ", [28] que saint Jérôme rend ainsi, d'après l'original : *Exiet virga de radice Jesse, et Nazaraeus de radice ejus crescet.* " Un rejeton sortira de la racine de Jessé, et de cette racine croîtra un Nazaréen ". Quoique le texte hébreu porte : *netser* (fleur, branche), et non pas : *notseri*, c'est-à-dire, habitant de Nazareth ou de la ville des fleurs, la traduction de saint Jérôme n'étonnera personne, si on se rappel-

[28] Is., XI, 1.

le bien que les Hébreux, dans l'appellation des noms propres, avaient bien plus égard au sens de ces noms qu'à ces noms eux-mêmes et aux lettres dont ils se composaient. C'est à tort, semble-t-il, qu'on a fait dériver le mot *Nazaraeus*, dont se sert l'évangéliste, de *nazir* (saint, consacré) : si telle était sa signification, il ne serait plus possible de trouver la connexion que l'évangéliste signale entre ce mot et le nom de la ville de Nazareth : car ce n'est pas un *zaïn* (z), comme dans *nazir*, mais un *tsadé* (ts), qui entre dans la composition hébraïque du nom de Nazareth (*netser*).[24] D'après le prophète Isaïe, comme nous le fait remarquer l'évangéliste, le divin Rejeton de la tige de Jessé : Bethléémite devait donc fleurir à Nazareth de Galilée ; en d'autres termes, il devait naître à Bethléem et croître à Nazareth.

Et c'est ainsi que l'Esprit-Saint nous ouvre de nouveaux horizons sur la signification de ses prophéties et verse sur elles

---

[24] *Cf.* Patriz., *in Evangel.*, dissert. 37.

des lumières qui peuvent nous donner quelque idée de leur profondeur. Par ces divins et inestimables spécimens d'interprétation prophétique qu'il nous donne si libéralement au début du Nouveau Testament, il semble avoir voulu nous initier aux mystères de l'Ancien, et nous apprendre à le regarder, selon la pensée de Bossuet, [35] comme plein de Jésus-Christ et toujours prêt, pour ainsi dire, à l'enfanter.

[35] Elévat., XIXe sem., 2e Elév.



Vie cachée de Jésus à Nazareth
Sa manifestation au Temple

(Luc, ii, 40-52)

Ego flos campi et lilium convallium.

Je suis la fleur des champs et le lis des vallons.

(Cant., ii, 1.).

Au nord de la Palestine, dans la basse Galilée, vers le centre de cette chaîne de montagnes qui borne la partie septentrionale de l'immense plaine d'Esdrelon, s'ouvre une vallée d'un mille environ de longueur. Des haies de cactus la partagent en petits prés ou jardins, que la verdure, aux dernières pluies du printemps, pare de ses plus riches teintes, et qui respirent un calme indéfinissable. Très étroite d'abord, cette vallée s'élargit insensiblement et

vient aboutir à une sorte de bassin assez vaste, fermé de tous côtés par les montagnes. Là, sur le penchant d'une colline, qui s'élève à une hauteur de 500 pieds environ au-dessus, repose, " comme une poignée de perles dans une coupe d'émeraude ", une petite ville orientale avec ses toits presque plats et ses rues étroites. L'église des Grecs-unis qui occupe l'emplacement de l'ancienne synagogue, les murailles massives du couvent des Pères latins avec l'église de l'Annonciation, le haut minaret de la mosquée des Turcs, s'y font distinguer d'abord; autour de ces édifices plus vastes se groupent de blanches maisons, disséminées dans la campagne, dont le figuier, l'olivier, l'oranger, le grenadier et les autres arbres qui la couvrent font un grand jardin. A l'époque du printemps surtout, le paysage se revêt d'une grâce et d'une fraîcheur incomparable: les colombes roucoulent dans les arbres, la huppe vole çà et là avec une activité infatigable, le rollier, le plus commun et le plus joli des oiseaux de la Palestine,

se joue avec ses ailes d'azur dans les prairies émaillées de fleurs innombrables. Une claire et abondante fontaine coule à l'extrémité nord-est de la ville et entretient autour d'elle une délicieuse fraîcheur. Les femmes qui viennent y puiser de l'eau ont une grâce singulière,avec leur amphore retenue d'une main sur la tête, tandis que l'autre s'appuie sur la hanche; et il serait difficile de trouver une race d'enfants plus heureuse, plus hardie, plus brillante, que ces petits pâtres aux joues vermeilles et à l'oeil étincelant, qui prennent leurs ébats sur le gazon, dans le voisinage de cette fontaine.

C'est dans cette petite ville, appelée par saint Jérôme " la fleur de la Galilée ", et qui est devenue si fameuse sous le nom de Nazareth, que le Fils de Dieu, cette divine Fleur, voulut passer toute sa vie mortelle, à part 3 ou 4 ans. C'est là que la Sainte Famille vint s'établir, au retour d'Egypte, et que Jésus voulut se préparer, loin des bruits du monde, et au sein de la plus profonde obscurité,au grand ouvrage pour lequel il était descendu du ciel.

L'Evangile enveloppe d'un mystérieux silence toute cette partie de la vie du Sauveur des hommes, dont nous aurions été si heureux de connaître jusqu'aux moindres détails. Un seul trait de son adolescence nous a été conservé par saint Luc, avec deux remarques générales sur sa croissance et deux mots rapportés, l'un par saint Matthieu, [1] l'autre par saint Marc, [2] sur les humbles occupations qu'il embrassa. C'était assez nous faire entendre que la vie de Jésus Enfant, Adolescent, Jeune Homme, ne se distingua de celle de ses compatriotes du même âge et de la même condition que par cette ineffable pureté qui rayonnait comme une invisible auréole autour de son front.

Rien de plus simple que la maison où s'écoulèrent des jours si précieux. Comme celles des pauvres familles du pays, elle devait consister en une seule pièce, qui servait à la fois de cuisine, de lieu de tra-

[1] Matth., XIII, 55.
[2] Marc, VI, 3.

vail, de chambre à coucher. [3] Elle n'avait d'autre lumière que celle qui entrait par la porte. Dans un coin, se dressait le coffre de bois qui renfermait les provisions; le long de la muraille étaient disposées les nattes ou coussins que l'on étendait à l'heure du repas et du sommeil, ainsi que tous ces autres ustensiles de ménage qui servaient aux besoins de chaque jour ; l'eau était conservée dans de grands vases d'argile rangés près de la porte. Des planches dressées à l'extérieur contre le mur, des instruments aratoires à réparer et différents outils de charpentier qu'on voyait ça et là près de la maison, ne pouvaient laisser aucun doute sur le métier qu'avait embrassé le chef de la Sainte Famille. [4]

---

[3] Cf. l'abbé Trochon, *Introduction générale à la Bible*, t. II, p. 391.

[4] Jésus a-t-il été élevé dans la sainte maison qui se trouve maintenant à Lorette selon une tradition imposante, et où s'est opéré le mystère de l'Incarnation, ou plutôt, à quelque distance de là, dans la maison de Joseph, qui a été transformée en chapelle? (V. Victor Guérin, *La Terre Sainte* ; et Frère Liévin, *Guide de la Terre Sainte.*). En

Le Roi des rois ne voulut pas d'autre palais que cette humble et pauvre demeure, dont il était la vie et la joie. Quel charme pour l'imagination de se reposer sur l'intérieur de cette sainte maison que les anges couvraient de leurs ailes et entouraient de tant d'amour et d'attendrissement! On ne se rassasie pas de voir le divin Enfant porté dans les bras de sa mère, de le contempler doucement endormi sur le sein de la Vierge ou dans son humble couchette, et de le voir, à son réveil, regarder de ses beaux yeux pleins d'amour celle qui veillait sur lui avec une sollicitude et une ten-

---

tout cas, il est très vraisemblable que l'atelier de Joseph n'était pas séparé de la maison où Jésus fut élevé. " On s'est imaginé que l'usage actuel de reléguer la femme hors de la boutique de l'ouvrier et des relations sociales inhérentes à la vie des petits commerçants était ancien. Je ne le crois pas. C'est un fruit de l'islamisme et de sa dégradante civilisation. Il n'y a pas un seul fait de l'histoire juive qui autorise l'hypothèse d'une séparation entre le foyer domestique et l'atelier de l'artisan. " L'abbé LeCamus, *Notre voyage aux pays bibliques*, t. II, p. 201.

dresse plus que maternelles ! " Aimable Enfant, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte mère et le saint vieillard à qui vous vous étiez donné pour fils, faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue,et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! " *

Dès que l'âge le lui permit, Jésus commença à rendre à Marie et à Joseph ces petits services que les parents pauvres ont l'habitude de demander à leurs enfants. De quel oeil Joseph le voyait se baisser pour ramasser les débris de bois semés çà et là dans l'atelier, et avec quelle émotion il acceptait le secours de ses mains enfantines! Qu'il était beau à voir, le pur, le noble, le gracieux Enfant, avec sa petite tunique sans couture, sa ceinture aux riantes couleurs et le turban qui serrait sa chevelure flottante, [5] lorsque, vers le soir,

* Boss : *Elévat.*, XXe sem., 1ère élévat.

[5] Cf. Trochon, *Introduction générale à la Bible*, p. 398 ; Ezech., XXIV, 17.

il accompagnait sa mère à " la fontaine de la Vierge ", ou qu'il rapportait lui-même à la maison la cruche remplie d'eau, ou qu'il jouait avec les enfants de son âge aux flancs de la colline !

Cependant, remarque l'évangéliste, " l'Enfant grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. " [a] Saint Luc ajoute, quelques lignes plus bas, que Jésus croissait non seulement en âge et en taille, mais aussi en sagesse et en grâce. Il découvrait ainsi peu à peu et par degrés tous ces trésors de sagesse et de science qui étaient cachés en lui depuis le premier moment de sa conception ; à mesure qu'il avançait en âge, il reluisait dans tout son extérieur, dans son air, dans son maintien, dans ses actions, dans ses discours, je ne sais quoi de modeste, de digne, de céleste et de divin qui charmait les coeurs et les portait à Dieu. Tel le soleil qui, toujours également lumineux en lui-même, éclaire et échauffe davantage à mesure qu'il s'élève sur l'horizon.

---

[a] Luc, II, 40, 52.

Ne faut-il donc voir dans ces oeuvres de grâce et de sagesse qui éclataient dans la conduite de l'Homme-Dieu que le resplendissement extérieur de la beauté de son âme? Ne cachaient-elles pas aussi quelque progrès réel dans la science ou la grâce sanctifiante? Comme,en sa qualité d'Homme-Dieu, il possédait cette grâce dans toute sa plénitude dès le commencement, elle ne pouvait évidemment progresser en lui que dans ses manifestations.[1] Quant à sa science, notons d'abord qu'outre la science incréée et infinie qu'il possédait comme Dieu, il avait, comme homme, une triple science créée et par conséquent finie: 1. la science béatifique, par laquelle, il voyait Dieu face à face et en lui toutes les créatures passées, présentes et futures, avec tout ce qu'elles ont fait, feront ou pourraient faire; 2. la science infuse, par laquelle il connaissait ces mêmes objets en leur propre nature au moyen d' "espèces ou images intelligibles", que Dieu avait

[1] Cf. S. Thom., *Sum th.*, III, q. VII, a. 12.

déposées dans son âme; 3. la science acquise qui résultait de l'expérience et du jeu naturel de ses facultés. [1] L'Homme-Dieu réunissait ainsi dans sa sainte âme le triple mode de connaissance propre à la nature humaine, à la nature angélique, à la nature divine. Aussi bien il était juste qu'en tant que chef de l'humanité tout entière, il possédât sur la terre toute la science qui a été accordée à n'importe quel homme en cette vie ou en l'autre, c'est-à-dire, non seulement la science purement naturelle et humaine, mais encore la science béatifique des bienheureux et la science infuse d'Adam innocent. Or, il est manifeste que la science béatifique et la science infuse de Jésus n'étaient pas susceptibles d'accroissement réel. Requises par la dignité de sa Personne et parfaites dès le premier moment de sa conception, elles ne purent se développer que dans leur rayonnement, qui était proportionné à son âge et aux exigences de sa mission.

---

[1] Cf. id., III, q. IX, a. 2, 3, 4.

Mais rien n'empêche de croire avec beaucoup de théologiens qu'il a progressé réellement dans la science humaine et naturelle. C'est en particulier la doctrine de saint Thomas, [9] qui ajoute que ces progrès furent si merveilleux et si rapides que, sans le secours d'aucun maître et par la seule force de son intelligence, il est arrivé à la connaissance de toutes choses. [10]

Saint Luc nous a laissé un trait touchant de cette science et de cette sagesse incomparable de l'Enfant-Dieu. D'un charme infini, ce petit épisode a encore l'inappréciable avantage de mettre à nu sous nos yeux, pour ainsi dire, le secret

[9] *Sum. théol.*, III, q. XII, a. 2.

[10] "*Secundum hanc scientiam Christus non a principio scivit omnia, sed paulatim et post aliquod tempus, scilicet in perfecta aetate.*" "Expérimentalement, le Christ n'a pas connu toutes choses dès l'origine, mais peu à peu et avec le temps. " *Sum. théol.*, ut supra, ad 1. "*Non fuit conveniens ejus (Christi) dignitati ut a quocumque homine doceretur.*" "Il répugnait à sa dignité qu'il reçût l'instruction d'un homme quelconque. " *Ibid.*, a. 3. Sur toute cette question, voir aussi Vacant, *Dictionnaire de Théologie:* art. *Agnoètes.*

de la vie intime du Sauveur et de nous ouvrir une vue sur cette vaste et si obscure portion de son existence qu'il passa à Nazareth. C'est ainsi que les quelques points brillants que le télescope nous montre sur la partie non éclairée de la lune en son croissant et qui ne sont autre chose que des pics de montagnes assez élevés pour être atteints par les rayons du soleil, peuvent nous donner quelque idée du caractère général de cet astre.

D'après la loi de Moïse, tous les hommes de la nation juive devaient se présenter devant le sanctuaire de Jéhovah trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. [11] Sans y être obligées, les femmes accompagnaient souvent, par dévotion, les pieuses caravanes à la ville sainte, surtout à l'occasion de la grande solennité pascale. Les enfants n'étaient assujettis à cette prescription, non plus qu'aux autres ordonnances de la loi juive, qu'à l'âge de douze ans révolus.

[11] Deut., XVI, 16.

Alors, supposé assez fort pour l'observer tout entière, le jeune Israélite devenait, selon l'expression reçue, *fils de la loi, ben hattôrâ,* ou du précepte, *ben mitsvâ;* on cessait de l'appeler *enfant* ou *petit, kâton;* il devenait *gâdol* (grand) ; et traité alors plus en *homme, ish,* il commençait, aux yeux de la loi, à être responsable de ses actes. A cette occasion, il était présenté par son père dans la synagogue, où il était invité à donner lecture d'un passage de la Loi. Il recevait ainsi la *confirmation* et se trouvait introduit dans la communauté comme membre. [1] Or, Jésus avait atteint l'âge de 12 ans. Comme ses parents se disposaient, selon leur coutume à l'approche de la fête de Pâque, à monter à Jérusalem avec la caravane galiléenne, il se joignit à eux, selon la Loi, pour aller, lui aussi, "dans son Temple adorer l'Eternel", et célébrer la plus grande solennité de la nation. C'était sans doute son premier pèlerinage à la ville sainte. C'est ce que

[1] Cf. Sepp, *Vie de Jésus-Christ*, VII.

semble indiquer saint Luc en disant que les *parents* de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem. [13] Une distance de 80 milles environ le séparait de cette ville. La nature avait revêtu sa plus gracieuse parure en cette saison de l'année; des fleurs innombrables étalaient partout leurs riches couleurs et l'air était chargé de parfums. Quelles douces émotions durent remplir l'âme du divin voyageur, à l'aspect de cette nature qui semblait vouloir lui faire hommage de tous ses charmes et lui rappelait partout les divines beautés de son Père! Avec quel intérêt il contempla tous ces lieux fameux dans l'histoire de ses ancêtres et qui se pressaient le long du chemin sous ses regards pénétrants! Et de quel oeil Marie et Joseph regardaient le divin Adolescent, qui s'avançait devant eux,à cet âge où tout dans l'homme, l'air, les traits,la démarche et tant d'autres particularités, lui donnent quelque chose de mieux défini, et, pour ainsi dire, de plus

[13] Luc., II, 41.

individuel, que dans l'enfance! La douce et pure beauté qui enveloppait son corps comme d'un vêtement, la grâce toute céleste qui respirait en toutes ses actions, ce je ne sais quoi de divin qui s'échappait de toute sa Personne, ravissait le coeur de la Vierge Mère et lui causait à chaque moment de nouvelles surprises. Plus elle le regardait, plus Jésus lui paraissait beau et moins elle se sentait en état de vivre sans lui.

Au bout de trois jours, le Temple de Jérusalem avec sa toiture dorée et ses colonnades de marbre brilla aux regards du divin Pèlerin. Lui seul pourrait dire quels sentiments remplirent son âme, à la vue de ce monument si fameux élevé à la gloire de son Père, avec quelle émotion il pénétra sous ces voûtes sacrées, et quelles prières s'échappèrent alors de son coeur. Que durent penser les anges en voyant le Fils de Dieu fait homme, alors âgé de 12 ans, agenouillé dans le Temple entre Marie et Joseph, et s'offrant derechef à son Père comme la victime du monde ? Et lorsque

le moment fut venu de " manger la pâque", avec quel attendrissement il dut, lui, le véritable Agneau de Dieu, prendre part à la cène, et célébrer ces fêtes pascales qui figuraient celles qu'il allait bientôt lui-même inaugurer dans le monde !

Cependant la semaine des azymes touchait à son terme. [14] La multitude immense des pèlerins accourus à Jérusalem de tous les points de l'Orient se disposa à partir, et les différentes caravanes se reconstituèrent, selon les différents territoires d'où elles étaient parties. Dans la caravane galiléenne, à laquelle appartenait la Sainte Famille, il ne tarda pas à se former, comme dans les autres, des groupes variés, mais qui devaient tous se retrouver sur le soir, à la première station. Selon l'usage, les femmes et les vieillards étaient montés sur des chameaux,des ânes

[14] L'expression de S. Luc: *Consummatisque diebus*, " les jours de la fête étant passés ", semble indiquer que la Sainte Famille resta à Jérusalem jusqu'à la fin de l'octave de Pâque, selon la coutume du plus grand nombre des pèlerins.

ou d'autres animaux; armés de longs bâtons, les jeunes gens et les hommes encore vigoureux menaient par une courroie les bêtes de somme; les enfants jouaient à côté de leurs parents, allaient d'un groupe à l'autre, ou prenaient les devants, jusqu'à ce que la fatigue les obligeât à venir demander une place à côté de leur mère.

Par un conseil digne de sa haute sagesse, l'Enfant Dieu,au lieu de suivre ses parents et sans les avertir, " demeura à Jérusalem. " Ainsi Samson n'avait pas cru devoir déclarer à son père ni à sa mère le premier des hauts faits qui jetèrent tant de lustre sur sa vie. [15] On comprend sans peine que Jésus ait pu, dans le tumulte et la confusion du départ de la caravane, échapper à la vigilance de Marie et de Joseph. Et eux, persuadés qu'il se trouvait dans quelque groupe voisin, poursuivaient leur route sans le moindre soupçon du glaive suspendu sur eux. Une joie ex-

[15] Juges, XIV, 6: *Et hoc patri et matri noluit indicare.*

traordinaire inondait leurs coeurs; jamais ils ne s'étaient sentis plus près de Dieu : le parfum des fêtes pascales dont ils étaient encore tout embaumés et ces mille voix de la nature qui ne leur avait jamais paru plus belle absorbaient en eux tout autre sentiment que celui de l'adoration et de l'amour. Les ombres du soir commençaient déjà à s'étendre sur la terre, lorsque la caravane, après sa première journée de marche, fit halte pour la nuit. [16] De tous les côtés, les membres de chaque famille se réunirent à l'endroit convenu. C'est alors seulement que, ne voyant pas reparaître Jésus, après quelque temps d'une attente inquiète, Marie et Joseph furent frappés de la pensée qu'ils pouvaient l'avoir perdu. Le choc fut terrible. D'affreuses ténèbres se répandirent dans leur âme; tout semblait s'être évanoui autour d'eux; jamais deux êtres ne s'étaient sentis plus seuls dans ce vaste monde. En proie à de mor-

[16] S'il faut en croire une tradition, cette première halte aurait eu lieu à El-Bireh, l'ancienne Béroth.

telles angoisses, ils se mettent à la recherche de Jésus parmi les groupes de leurs proches et de leurs amis. Vaines démarches! ils durent se retirer sans lui. La nuit était complète. Dieu seul sait ce qu'elle fut pour Marie et Joseph. Que d'appréhensions sur le sort de l'Enfant! que de réflexions, que de craintes, si mal fondées qu'elles fussent, de s'être rendus indignes du dépôt si cher et si précieux confié à leur vigilance! Dès la pointe du jour, sans s'inquiéter du départ de la caravane, ils reprennent le ch min de Jérusalem et continuent leurs investigations douloureuses. Ils redemandent partout leur trésor, ils interrogent toutes les personnes dont ils espèrent quelque renseignement, ils scrutent toutes les retraites où l'inquiétude leur fait soupçonner sa présence. Inutiles efforts: aucun rayon de lumière ne vint jeter le moindre jour dans cette obscurité affreuse qui faisait leur supplice; et lorsque vers le soir, ils arrivèrent à Jérusalem, ils se trouvaient encore sans Jésus. Pauvre mère! quelle fut alors votre désolation,

et comme, en ces jours de votre Passion, le glaive de douleur prédit par Siméon dut se retourner cruellement dans votre âme si aimante! Consolez-vous, ô Reine des martyrs: demain, à l'aurore, [17] il reparaîtra et la lumière de son doux visage dissipera toutes les ténèbres qui vous oppressent.

Après une nuit qui leur parut d'une longueur infinie, Marie et Joseph dirigèrent leurs pas vers le Temple, dès le matin, persuadés que Jésus, s'il était resté à Jérusalem, devait à cette heure se trouver dans la maison de son Père. Une lueur d'espérance brilla dans leurs coeurs au moment où ils franchirent le seuil de l'édifice sacré.

---

[17] S. Luc dit: *Post triduum*: " au bout de trois jours "; manière de parler hébraïque qui correspond à *die tertio*, " le troisième jour "; cf. Luc, II, 21 : *Postquam consummati sunt dies octo !* " les huit jours étant accomplis ", pour: " le huitième jour "; et encore, Matth., XXVII, 63 : *Post tres dies resurgam*, " après trois jours je ressusciterai ", pour: " je ressusciterai le troisième jour. ".

Dans une des dépendances du Temple, se trouvait la grande école de la Synagogue où les membres du Sanhédrin donnaient leurs leçons. Ils avaient toujours devant eux, surtout au temps de Pâques, une foule nombreuse, avide de recueillir les paroles qui sortaient de la bouche de ces maîtres fameux. Ce jour-là, et peut-être aussi les deux jours précédents, l'Enfant Dieu, le Verbe incarné, s'était mêlé aux auditeurs; et assis sur une natte, à la façon des écoliers orientaux, [18] lui aussi, il écoutait les maîtres d'Israël, leur posait des questions et répondait à celles qui lui étaient adressées; et dans ses réponses comme dans ses interrogations, il faisait voir tant de sagesse et de sagacité, que tous les auditeurs étaient ravis et comme hors d'eux-mêmes. Les vieux docteurs de la Synagogue partageaient l'admiration de la foule et ne savaient que penser de cet Adolescent qui unissait une intelli-

[18] L'expression tout hébraïque: *in medio doctorum*, au milieu des docteurs, ne signifie rien de plus que: *apud doctores*, " à l'école des docteurs ".

gence si extraordinaire à tant de modestie et de grâce.

Ce fut sur ces entrefaites que Marie et Joseph, arrivés dans leurs recherches à cet endroit du Temple, revirent enfin Celui dont la perte leur avait été plus pénible que mille morts. Ils ne pouvaient croire à tant de bonheur; leur joie n'eut d'égale que l'admiration où les jeta cette première manifestation de Celui qu'ils étaient habitués à voir mener à Nazareth une vie si simple et si pleine de réserve. Dès que l'assemblée se fut dissoute, la mère de Jésus, se rapprochant de son Fils et le serrant sans doute sur son coeur, laissa échapper de sa bouche ces paroles où respiraient un respect et une tendresse sans pareils: " Mon Fils, pourquoi donc avez-vous agi ainsi à notre égard? Votre père [19] et moi nous vous cherchions dans des an-

[19] C'est le titre que Joseph portait dans la Sainte Famille aussi bien que devant l'opinion publique. Par délicatesse Marie le nomme avant elle.

goisses mortelles." [20] Assurément Marie ne songeait même pas à adresser un reproche à son Fils dont elle connaissait l'innocence parfaite; dans son amour maternel, et avec cette liberté respectueuse à laquelle lui donnait droit sa qualité de mère, elle désirait simplement savoir de lui le secret du mystère de ces trois jours. Dans sa réponse, qu'il adressa à Marie et à Joseph à la fois, Jésus leur rappela avec une grâce et un respect infinis, que les liens qui l'attachaient à eux devaient céder aux droits plus sacrés et plus élevés de son Père céleste sur lui. " Pourquoi donc me cherchiez-vous? " leur dit-il, " ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? " [21] C'est la première parole du Seigneur Jésus que les Evangiles nous

---

[20] Le mot grec rendu dans le Vulgate par *dolentes* implique l'idée d'une douleur violente.

[21] Plusieurs interprètes ont regardé l'expression: *in his quae Patris mei sunt*, comme synonyme de: " dans la maison de mon Père ", c'est-à-dire, dans le Temple. Cette explication paraît peu probable: on ne voit pas que Jésus dût absolument se trouver au Temple.

aient transmise; c'est la seule qui nous ait été conservée de ses trente premières années. Comme un rayon lumineux échappé des ténèbres qui recouvraient la majesté du divin Adolescent, cette parole, si sublime dans sa simplicité, éclaire toute la vie du Sauveur des hommes. D'un côté, elle nous révèle le mobile secret de toute sa conduite, qui n'était autre que cette volonté de son Père, à laquelle il venait de faire le sacrifice de l'affection si tendre et si vive qu'il portait à Marie et à Joseph, en attendant qu'il lui fît le sacrifice de sa vie; d'un autre côté, en nous rappelant son origine divine et sa consécration totale à la gloire de Dieu et au salut des hommes, elle dépose en faveur du mystère de l'Incarnation et du grand oeuvre de la Rédemption; et ainsi cette parole vraiment glorieuse, selon le mot du prophète, [22] peut être regardée à bon droit comme le résumé de la vie et de la doctrine du Sau-

[22] *Et auditam faciet Dominus gloriam vocis suae.* "Le Seigneur fera entendre sa voix glorieuse." (Is., XXX, 30).

veur. Est-il étonnant que Marie et Joseph eux-mêmes n'aient pu en sonder toute la profondeur ni en mesurer toute la portée? Et que de questions ne dut-elle pas provoquer en eux? qu'allait-il faire? inaugurait-il son ministère public? voulait-il demeurer dans le Temple de celui qu'ils savaient bien, eux aussi, être son unique Père ? Autant de problèmes qui se pressaient dans leurs esprits. Marie et Joseph respectèrent les obscurités de la divine parole et ne portèrent pas plus loin leurs interrogations. " Apprenons, ", remarque ici Bossuet, " que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission, que consiste la perfection. " [23] En livrant à l'évangéliste ce dernier détail relatif à son ignorance du mystère dont parlait Jésus (et qui doute que ce ne soit elle qui l'ait révélé?) Marie ne songeait qu'à s'abaisser en face de toutes les générations futures: elle a conquis par cette noble humilité plus de droit à notre admiration que n'aurait fait

[23] *Elévat.*, 20e Sem., 7e élév.

l'intelligence la plus pénétrante du mystère qu'elle adora sans le comprendre. La Vierge renferma religieusement dans son coeur la mystérieuse parole, qu'elle médita sans cesse dans la suite avec tous les autres détails [24] de la vie de son Fils. Elle les conservait dans le secret de son âme, en attendant que le temps fût venu d'en faire part aux apôtres et aux premiers fidèles. Ce fut la grande occupation de la mère du Rédempteur sur la terre. Et lui, comme pour dédommager Marie et Joseph de la peine, si généreusement portée, que leur avait causée son absence, " il descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis." Il s'était élevé, au Temple, à des hauteurs où les maîtres d'Israël ne purent atteindre; il redescendit dans l'obscurité qui avait abrité ses premiers ans : il n'avait déchiré un instant le nuage qui l'enveloppait que pour s'y renfoncer plus profondément et donner à ses abaissements un plus grand prix.

[24] *Omnia verba haec*: expression qui, en hébreu, signifie aussi bien les actions que les paroles.

De retour à Nazareth, Jésus se remit donc, avec une divine simplicité, au service de ses parents, auxquels il obéissait en tout, les aidant dans leur ménage ou à l'atelier. Ce fut toute sa vie jusqu'à l'âge de 30 ans; ce fut tout ce qu'on savait de lui dans la petite bourgade de Nazareth: il n'y était connu que comme le fils du charpentier et charpentier lui-même. [23] Quel mystère! il est la Sagesse incarnée; orné de tous les dons de la nature et de la grâce, il unit à une éloquence divine une douceur ineffable et une incomparable habileté à gagner les âmes; il n'est venu en ce monde que pour dissiper l'erreur, combattre le vice, réformer les moeurs et sanctifier le genre humain; c'est le Messie glorieux promis par les prophètes en termes si magnifiques et attendu depuis tant de siècles; c'est le Roi de gloire et le Dieu du ciel et de la terre. Et c'est lui qui est là, en ce coin de terre méprisé, dans l'atelier d'un artisan, occupé à manier la scie et le

[23] Matt., XIII, 55; Marc., I, 3.

rabot! C'est lui qui mène une vie si commune et si insignifiante en apparence, non pas seulement pendant quelques mois ou quelques années, mais presque tout le temps qu'il a passé parmi nous! Comment ne pas être saisi de stupeur devant un pareil spectacle? Quelles raisons ont donc bien pu porter le Fils de Dieu à embrasser un genre de vie si inattendu ? Il a jugé apparemment, dans sa suprême sagesse, qu'il ne pouvait mieux travailler aux affaires de son Père et au salut des hommes qu'en donnant d'abord l'exemple de ces vertus fondamentales d'humilité et d'obéissance qu'il devait prêcher plus tard et dont le monde avait presque entièrement perdu jusqu'à la notion. Et tout en rappelant aux hommes par ses exemples ce grand devoir de la soumission dont l'oubli les avait conduits jusqu'au fond de l'abîme, Jésus, en ceignant le tablier de l'ouvrier, n'a-t-il pas aussi voulu réhabiliter le travail mécanique et lui rendre ses titres de noblesse? Sans doute, chez les Juifs, le travail n'avait pas cessé d'être

en honneur: ils avaient appris de leurs livres saints que, même au paradis terrestre, le premier homme devait travailler de ses mains [26]; aussi les rabbins eux-mêmes ne rougissaient-ils pas d'exercer une profession manuelle, dont ils faisaient leur délassement et leur gagne-pain. On peut se demander cependant s'ils ont été assez éclairés pour honorer le travail sans l'instruction, c'est-à-dire l'état de simple artisan. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait quel mépris l'antiquité païenne professait pour le travail manuel ; il était considéré comme une chose honteuse, indigne d'un homme libre et d'un citoyen. "On doit regarder comme bas, dit Cicéron, se faisant l'écho d'Aristote, le profit de tous ceux dont on paye la peine et non le talent: car quiconque vend son travail se vend lui-même et se met au rang des esclaves... Tous les métiers d'artisans sont bas et serviles; une boutique est indigne

[26] Gen., II, 15.

d'un homme libre. " [27] Aussi le travail des mains avait-il été rejeté presque tout entier sur la foule immense des esclaves qui constituaient la grande majorité de l'Empire, [28] et qu'on regardait et traitait plutôt comme des animaux et des meubles que comme des personnes. Par la force des choses et pour échapper à la réprobation qui pesait sur les oeuvres *serviles* et sur quiconque maniait un outil, la grande masse des prolétaires ou hommes libres indigents, qui, dans l'état présent de nos sociétés, auraient demandé à leurs bras le pain de chaque jour, se trouvaient réduits, surtout dans les grandes villes, à vivre sans travailler et à tendre la main à

---

[27] *Illiberales autem et sordidi quaestus mercenariorum omniumque quorum operae, non quorum artes emuntur. Est enim in illis ipsa merces auctoramentum servitutis... Opificesque omnes in sordida arte versantur; nec enim quidquam ingenuum potest habere officina.* (Cic., *De officiis*, l. I, 42).

[28] Cf. Paul Allard, *Esclaves, serfs et mainmortables*, c. I, p. 30; Godefroid Kurth, *Les origines de la civilisation moderne*, 5e éd., t. I, p. 32.

l'Etat, [29] chargé de pourvoir à leur subsistance et à leurs plaisirs. On devine quelles turpitudes et quelles misères devait entraîner " l'abomination d'un tel ordre social. " [30] En relevant et en consacrant en sa Personne la dignité de l'artisan, l'Homme-Dieu rendit aux hommes libres le goût du travail et enleva par là même à l'esclavage sa raison d'être. M. Paul Allard [31] remarque que, dès la fin du IVe siècle, le travail avait peu à peu échappé aux mains des esclaves pour revenir à celles des ouvriers libres, et que le nombre de ceux-ci n'avait cessé de croître, tandis que les premiers diminuaient. Et c'est ainsi que, par cette vie si obscure et si insignifiante en apparence que Jésus mena à Nazareth, loin du bruit et des affaires qui passionnaient alors les hommes, il préparait les grands siècles de la civilisation chrétienne et travaillait à la gloire de son Père aussi

[29] Cf. Paul Allard, *ibid.*, c. III, p. 42, 43.

[30] Chateaubriand, *Discours historiques*, Etude 5, 3e partie, p. 450.

[31] *Esclaves, serfs et mainmortables*, XIX, p. 290.

efficacement qu'au milieu des triomphes de sa vie publique.

Une autre grande leçon ressort de là, à l'adresse de tous, mais spécialement des petits et des humbles. C'est que ce qui fait le prix de notre existence sur la terre, ce n'est pas le côté extérieur de nos actions mais la droiture, la pureté d'intention qui les anime ; c'est que ce qui fait la grandeur de notre vie, ce n'est pas le bruit, l'agitation extérieure ou la gloire qui vient des hommes, mais cette action paisible et intérieure de l'âme qui accomplit sous les yeux de Dieu la part de travail qui lui est dévolue, quelle qu'elle soit. Aux yeux du monde, la vie de la plupart des hommes n'est guère de plus d'importance, comme on l'a dit, que l'éphémère qui bourdonne sa petite heure au soleil d'été, ou la goutte d'eau perdue au milieu de ces myriades d'autres qui tombent sur notre globe. Cette pensée doit-elle abattre leur bonne volonté et décourager leurs légitimes ambitions? et parce qu'ils occupent si peu de place ici-bas, doivent-ils en conclure qu'ils

n'ont rien de mieux à faire qu'à s'y amuser ? L'exemple du divin Ouvrier de Nazareth se dresse devant eux pour leur rappeler que l'insignifiance apparente de leur vie peut cacher quelque chose de grand en réalité, que leur perfection et leur bonheur ne consistent pas à faire des choses remarquables au jugement des hommes, que les talents brillants, les rares succès, les actions d'éclat ne sont pas des éléments essentiels d'une vie noble et heureuse, et que des millions d'êtres chéris du ciel peuvent se rencontrer dans les rangs des insignifiants et des obscurs; cet exemple est là pour les convaincre que l'accomplissement du bon plaisir divin,quel qu'en soit l'objet, est le tout de la vie et en fait seul la grandeur et le mérite, et que, conséquemment, pour mener une vie vraiment élevée et incomparablement plus noble que celle que les grands du monde étalent avec tant de faste, pour mener une vie sublime et toute divine, il n'y a qu'une chose à faire, c'est, à l'exemple de Jésus de Nazareth, de mettre toute son ambition

à bien remplir sa tâche de chaque jour, si humble qu'elle soit, sans se soucier du jugement des hommes, et en se contentant des yeux, de l'approbation et de la faveur de Celui auprès duquel tous les mortels ensemble ne sont qu'un vain néant. C'est l'encourageante et consolante leçon qui se dégage de ces longues années de silence et d'obscurité qui forment presque tout le tissu de la vie de l'Homme-Dieu sur la terre.



Le Précurseur

Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.

Il n'était pas la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière.

(S. Jean, I, 8.)

L'ANCIEN TESTAMENT avait figuré et montré de loin Jésus-Christ : les prophètes, à mesure qu'ils se succédaient, avaient tracé sous des couleurs de plus en plus vives et animées les traits de la figure sublime du Sauveur du monde ; le tableau terminé, il ne restait plus qu'à lever le voile qui le recouvrait. Ce rôle auguste fut réservé par la divine Providence à Jean-Baptiste. Le fils de Zacharie et d'Elisabeth se montra à la hauteur de sa mission. Après s'être préparé, jusqu'à l'âge de

trente ans, au sein de la solitude et du silence, et dans l'exercice de toutes les vertus, au grand ministère dont le ciel l'avait chargé, Jean-Baptiste, au moment marqué par la Providence, sortit enfin du désert pour préparer les voies au Messie et le présenter au monde. Des succès inouïs accompagnent ses prédications : on accourt à lui de toutes parts; la vénération qu'il inspire est telle qu'on le prend pour quelque ancien prophète ressuscité; le bruit court même parmi tout le peuple qu'il pourrait bien être le Messie en personne. [1] Cette admiration dont il était l'objet ne fut qu'un ornement de plus pour la grande victime qui allait s'immoler à la gloire de Jésus.

L'étude des principaux témoignages qu'il rendit au Messie nous donnera quelque idée de l'élévation et de la noblesse des sentiments qui remplissaient son âme et de la perfection avec laquelle il s'acquitta de son rôle de Précurseur.

---

[1] Cf. Luc, III, 15.

Un jour qu'il baptisait à Béthanie, en Pérée, sur les bords du Jourdain, une délégation de la Synagogue vint lui demander officiellement s'il était vrai qu'il fût le Christ : Moi, le Christ, reprit-il ! non, certes, je ne le suis pas: je ne suis que la voix qui l'annonce. Moi, je baptise dans l'eau; lui, il baptisera dans l'Esprit-Saint. Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas: *Medius vestrum stetit, quem vos nescitis.* C'est à lui qu'il faut aller; quant à moi, je ne suis pas même digne de délier la courroie de sa chaussure. [2] Voyons-nous, selon le mot de Bossuet, " comme il se baigne dans l'humilité et le néant, " [3] et comme il cherche à s'effacer pour que le Sauveur seul paraisse!

A quelque temps de là, comme il était occupé à baptiser à Ennon, près de Salim,[4] le Précurseur rendit à Jésus un autre

---

[2] Cf. Jean, I, 19-28.

[3] *Elév.*, XXIVe Sem., 1ère élév.

[4] L'emplacement de ces deux localités n'a pu être encore déterminé.

témoignage plus admirable et plus touchant encore. Les disciples de Jean ne voyaient pas sans ombrage la réputation de Jésus grandir aux dépens de celle de leur maître, et ils craignaient que celui-ci ne fût bientôt supplanté par le Sauveur dans l'opinion publique. Sous l'empire de ce sentiment, ils s'approchent un jour de Jean et lui disent avec amertume : " Maître, celui auquel vous avez rendu témoignage au-delà du Jourdain, voilà qu'il baptise, lui aussi, et tout le monde court à lui : *Omnes veniunt ad eum.* " Quelle noble réponse fut celle de Jean ! Ne vous ai-je pas affirmé, leur dit-il, que je ne suis pas le Christ et que je ne suis que son héraut? Il est donc juste que ce soit lui qui reçoive les hommages de la foule. C'est lui qui est l'Epoux des âmes. Il est venu pour contracter avec elles une mystique alliance. A l'annonce de cet échange d'amour qui commence à s'établir entre lui et elles, comment ne serais-je pas heureux, moi, l'Ami de l'Epoux? Je vous le déclare, ce que vous me dites met le com-

ble à mes désirs, et ma joie est entière : *Gaudium meum impletum est.* Il faut, ajoute-t-il, il faut qu'il croisse, et que moi je diminue : *Illum oportet crescere, me autem minui.* Sublime langage, qui équivaut à celui-ci : Quand les premières clartés de l'aurore blanchissent l'horizon, tous les regards se portent vers elles ; mais lorsque le soleil a paru, qui songe à regretter les faibles lueurs du matin ? Ainsi, puisque Celui dont je ne suis que l'avant-coureur commence à se manifester, c'est vers lui qu'il faut se tourner désormais, c'est lui qu'il faut écouter. Vous vous plaignez, continue-t-il, que tout le monde me délaisse pour aller à lui. Je trouve, moi, que personne, hélas ! ne va à lui, tant il y en a peu qui acceptent son témoignage : *Testimonium ejus nemo accipit.* [1] Quelle expression, encore une fois, pourrait rendre la grâce, la délicatesse et la grandeur d'un pareil discours ?

Jean avait repoussé avec une sorte d'in-

[1] Jean, III, 26-36.

dignation les hommages qui n'étaient dûs qu'au Messie; il s'était réjoui de la popularité de Jésus toujours croissante aux dépens de la sienne propre. Il poussa plus loin encore l'abnégation et la perfection de son désintéressement: il alla jusqu'à provoquer ses propres disciples à se détacher de lui pour s'attacher à Jésus. Déjà, deux jours après avoir rendu au Messie son beau témoignage devant les représentants du Sanhédrin, il lui avait fait le sacrifice de deux de ses disciples les plus chers. Voici à quelle occasion [6]: il était au poste accoutumé de son labeur, à Béthanie; André, et Jean, le futur évangéliste, [7] se trouvaient avec lui. Tout à coup, Jésus, qui inaugurait alors sa vie publique, vint à passer. Quelle émotion agita le coeur de Jean-Baptiste et de quel désir il brûlait de lui gagner des sectateurs !

---

[6] Jean, I, 35-40.

[7] Quoique l'évangéliste n'ait pas nommé le compagnon d'André auprès de Jean-Baptiste, on ne peut guère douter que ce ne fût saint Jean lui-même. *Cf.* Fillion: Jean, I, 40.

Se tournant donc vers ses deux disciples : “ Voici ”, dit-il, en leur montrant Jésus, “ voici l’Agneau de Dieu : *Ecce agnus Dei.* ” C’était leur dire : C’est lui que tous les agneaux immolés dans le Temple étaient destinés à figurer. Il est l’Agneau divin annoncé par le prophète Isaïe,[3] qui doit par sa mort effacer le péché et ouvrir dans le monde une ère nouvelle. Pourquoi vous attarder auprès de celui qui n’est chargé que de le faire connaître ? Les deux disciples du Précurseur comprirent la pensée de leur maître, et, immédiatement, remarque l’évangéliste, ils se dirigèrent vers Jésus. A cette vue, Jean sentit au fond de son coeur, à coup sûr, un de ces mouvements de joie débordante qu’éprouve un père en voyant son enfant chérie s’avancer vers celui qu’elle aime et auquel elle veut lier sa vie.

Plus tard, en des circonstances encore plus touchantes, le Précurseur renouvela la même tentative sur d’autres disciples

[3] LIII, 7.

qui ne pouvaient se décider à le quitter et persistaient, malgré ses protestations, à le mettre au-dessus de Jésus. Il venait d'être jeté en prison par les ordres d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, à qui il avait reproché, avec une liberté tout apostolique, son union criminelle avec Hérodiade, la femme de son frère. Non, lui avait-il dit, il ne vous est pas permis d'avoir cette femme: *Non licet tibi habere eam.* [9] La prison fut le prix de son zèle courageux. [10] Or, du fond de cette retraite forcée, loin de se faire des sympathies de ses disciples une sorte de compensation aux malheurs qui fondaient sur lui, il s'alarme de leur attitude, et n'est préoccupé que des moyens d'acheminer vers le Sauveur ces âmes aveuglées et égarées par leur amour pour leur maître. Sous l'impression de cette pensée généreuse, apprenant que le Christ multipliait les

[9] Matth., XIV, 3-6; Marc, VI, 17-21.

[10] L'historien juif Josèphe place cette prison à Machéronte, citadelle colossale, au nord-est de la mer Morte. *Ant., XVIII,* 52.

miracles à quelque distance, il se décide à envoyer vers lui ses disciples. S'ils ne me croient pas, moi, pensait-il, il faudra bien qu'ils se rendent à la grande voix des prodiges de Jésus. Convoquant alors deux d'entre eux, il leur dit : Allez trouver Jésus, et dites-lui : êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? L'Evangile ne nous rapporte pas si le voeu de la grande âme du Précurseur fut réalisé ; il remarque seulement qu'après avoir satisfait à la question des envoyés de Jean et leur avoir démontré par des signes irréfragables qu'il était bien le Messie attendu, Jésus, se tournant vers la foule, fit de son fidèle serviteur cet éloge, le plus magnifique qui soit sorti de sa bouche : Je vous le déclare, parmi les enfants des hommes, il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.*[11]

La mission du Précurseur était accom-

[11] Matth., XI, 2-11 ; Luc, VII, 18-28.

plie. Il avait tout sacrifié à la gloire de son Maître. Il ne lui restait plus que sa vie à lui offrir. Le Seigneur lui accorda l'honneur et la joie suprême de sceller de son sang le témoignage constant qu'il avait rendu à la lumière. Un bourreau, dépêché par Antipas à l'instigation d'Hérodiade, pénétra, le glaive à la main,dans le donjon où Jean était enchaîné et lui coupa la tête.[13] En présence de tant de vertus, d'un désintéressement si parfait, d'un oubli si complet de sa propre personne, d'une affection si loyale, si tendre, si héroïquement généreuse à l'égard du Sauveur Jésus, au spectacle d'une vie si admirable et encore si pleine de promesses tranchée dans sa fleur par le glaive d'un sicaire au fond d'un cachot, les larmes de l'attendrissement et de l'admiration viennent aux yeux et l'on voudrait pouvoir baiser la poussière foulée par les pieds d'un si grand homme.

---

[13] Matth., XIV, 5-11; Marc, VI, 21-28.

La dernière Cène

Memoriam fecit mirabilium suorum; misericors et miserator Dominus; escam dedit timentibus se.

" Il a laissé un souvenir de ses merveilles; Jéhovah est miséricordieux et compatissant; il a donné une nourriture à ceux qui le craignent."

(Ps., 110, 4-6.)

LA vie mortelle de Jésus touchait à son terme. Il venait de donner, au Temple, dans les premiers jours de la grande semaine, ses derniers enseignements, les plus beaux que le monde eût jamais entendus. Les princes des juifs étaient atterrés, et leur haine contre lui monta à son comble. Sa vie n'était plus en sûreté dans la grande cité. Contre l'attente de ses ennemis, auxquels un des Douze venait de s'engager à le

livrer, il resta, le jeudi, à Béthanie, pour s'y préparer dans le silence et la prière aux grands mystères dont il méditait la réalisation. Il se trouvait en face de son double sacrifice, sanglant sur la croix, mystique sous les espèces sacramentelles. Ces deux mystères, qui sont le centre de l'histoire et la partagent, comme on l'a dit, en deux versants, avaient aussi toujours été le centre des pensées du Sauveur, et son Incarnation n'avait pas eu d'autre but. Le moment était enfin venu où il allait pouvoir réaliser ses deux plus doux rêves d'amour. Prédite et figurée depuis la fondation du monde, la divine Victime s'était offerte à Dieu, au lieu et place des hommes, dès le premier moment de sa vie terrestre; le moment était enfin venu où elle allait être immolée sur la croix, puis consommée par la gloire de la résurrection, dont le feu du ciel qui tombait sur les victimes était l'image; elle serait enfin enlevée jusque dans le sein de son Père, comme autrefois la fumée des victimes brûlées portait jusqu'au trône de Dieu

l'odeur du sacrifice. [1] Mais ce grand sacrifice, qui devait, comme dit saint Paul, consommer éternellement l'oeuvre de notre salut, [2] ne suffisait pas à l'amour du Rédempteur et ne pouvait épuiser ses desseins de générosité à notre égard.

Par toute la terre, chez les païens comme chez les Juifs, les sacrifices étaient toujours complétés par la participation à la victime, et lorsque celle-ci était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu, cet holocauste était accompagné d'un gâteau, afin que, même dans ce cas, il y eût à manger pour l'homme. Cette union matérielle à la victime agréée de Dieu était le signe de l'union spirituelle à la grâce divine, fruit du sacrifice. Tel était le centre auquel aboutissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples. [3] Cette participation aux

[1] Cf. Pascal, *Lettre sur la mort de Pascal le père.*

[2] Héb., X, 14.

[3] Cf. Mgr Gerbet, *Considérations sur le dogme de l'Eucharistie.* C. II.

victimes antiques n'était, dans les desseins de la Providence, que la figure de notre participation à la divine Victime du Calvaire. Mais comment pourrait se faire cette participation ? et le moyen pour l'humanité de communier au corps du Christ, surtout après sa Résurrection et son Ascension? La sagesse et la puissance infinie du Fils de Marie, au service de son amour, surent résoudre le problème. Il renouvellerait et perpétuerait en tous lieux jusqu'à la fin du monde le sacrifice du Calvaire sous la forme extérieure de l'aliment privilégié de l'homme; tous les obstacles à la manducation de la sainte Victime seraient ainsi levés; elle pourrait devenir notre nourriture et notre breuvage à tous, et ne faisant plus qu'une chose avec elle, comme le pain et le vin ne font plus qu'une chose avec celui qui se les assimile, nous nous trouverions participants de la vie même de Dieu, dont nous partagerions la gloire pendant toute l'éternité. A coup sûr, il serait impossible de rêver pour l'homme de plus glorieuses destinées.

Et voilà les sublimes et si généreux desseins que Jésus méditait en notre faveur et qu'il était sur le point de réaliser, en ce moment de l'histoire du monde où l'humanité était descendue au dernier degré de l'avilissement, où ses compatriotes complotaient sa mort, et où l'un de ses disciples allait le mettre entre les mains de ses ennemis.

On était arrivé au premier jour des Azymes " où on devait immoler la Pâque. "[1] Il semble bien que l'évangéliste, par ces dernières paroles, ait voulu désigner, non pas le 15 Nisan, jour de la grande solennité pascale, mais le 14. C'est en effet le 14, que les agneaux de la Pâque étaient immolés, entre 3 et 6 heures; ils n'étaient mangés qu'après le coucher du soleil, c'est-à-dire, au commencement du 15 Nisan. Sans doute, à proprement parler, le 1er jour des Azymes ne commençait, selon la loi mosaïque, que le 14 au soir; cepen-

[1] V. S. Luc, XXII, 7-9. Cf. S. Marc, XIV, 12.

dant la coutume s'était introduite d'appeler de ce nom la veille de Pâques, parce que, dès le commencement de ce jour, c'est-à-dire, dès le 13 au soir, on devait faire disparaître des maisons tout ce qui pouvait y rester de pain fermenté, dont l'usage était interdit pendant les sept jours de la fête pascale. Le 14 Nisan pouvait donc être considéré comme le 1er jour des Azymes; c'est ainsi que l'historien juif Josèphe compte pour ces fêtes, tantôt 7 jours et tantôt 8. [5] Il est d'autant plus probable que c'est le 14 Nisan que saint Luc et saint Marc ont eu en vue, en parlant du premier jour des Azymes où on immolait la Pâque, que, d'après saint Jean, [6] la dernière Cène eut lieu " le jour qui précédait la solennité pascale ", et par conséquent, le 14, qui commençait pour les Juifs le 13, au coucher du soleil. D'après ce sentiment qui semble si vrai-

---

[5] Bel. jud., V, III, 1; Ant. jud., III, X, 5; *ibid.*, II, XV, 1.

[6] XIII, 1.

semblable, [7] Notre-Seigneur aurait anticipé d'un jour son dernier repas pascal, où il substitua la nouvelle Pâque à l'ancienne, et ainsi son immolation sur la croix aurait eu lieu au moment même où les agneaux de la Pâque étaient immolés dans le Temple.

Donc, le premier jour des Azymes, entendu au sens large, c'est-à-dire le 13 Nisan, vers le soir, les disciples de Jésus s'approchent de lui et lui disent: " Où voulez-vous que nous allions vous préparer la Pâque?" [8] Judas, l'économe de la petite communauté, s'attendait sans doute à être chargé de ce soin; et comme il était à l'affût de l'occasion de livrer son Maître, peut-être avait-il formé le dessein de le faire saisir dans la maison même où il célébrerait la Pâque. S'il en fut ainsi, ses plans furent déjoués. Jésus ne voulait pas que sa dernière réunion avec ses disciples,

---

[7] Cf. E. Lévesque, *Nos quatre Evangiles*, p. 156, sqq.

[8] Matt., XXVI, 17; Marc, XIV, 12.

où devaient s'accomplir de si augustes mystères, pût être troublée. Laissant donc Judas, il appelle Pierre et Jean, ses deux plus fidèles amis, et leur dit dans un langage mystérieux, qui ne pouvait donner au traître aucune indication sur le lieu de la dernière Cène : " Allez à la ville ; en y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître du logis : Le Maître t'envoie ce message : Le temps presse pour moi ; c'est chez toi que je vais faire la Pâque avec mes disciples. [9] Où est la salle où je pourrai la manger avec eux ? Et alors il vous montrera une chambre haute, très vaste et garnie de lits pour le festin. Préparez là tout ce qu'il faut. [10]

---

[9] En faisant dire au propriétaire du Cénacle que le temps pressait, Jésus semble bien vouloir nous faire entendre lui-même qu'il fit la Pâque avant le jour légal, parce que ce jour-là il ne pourrait pas la célébrer.

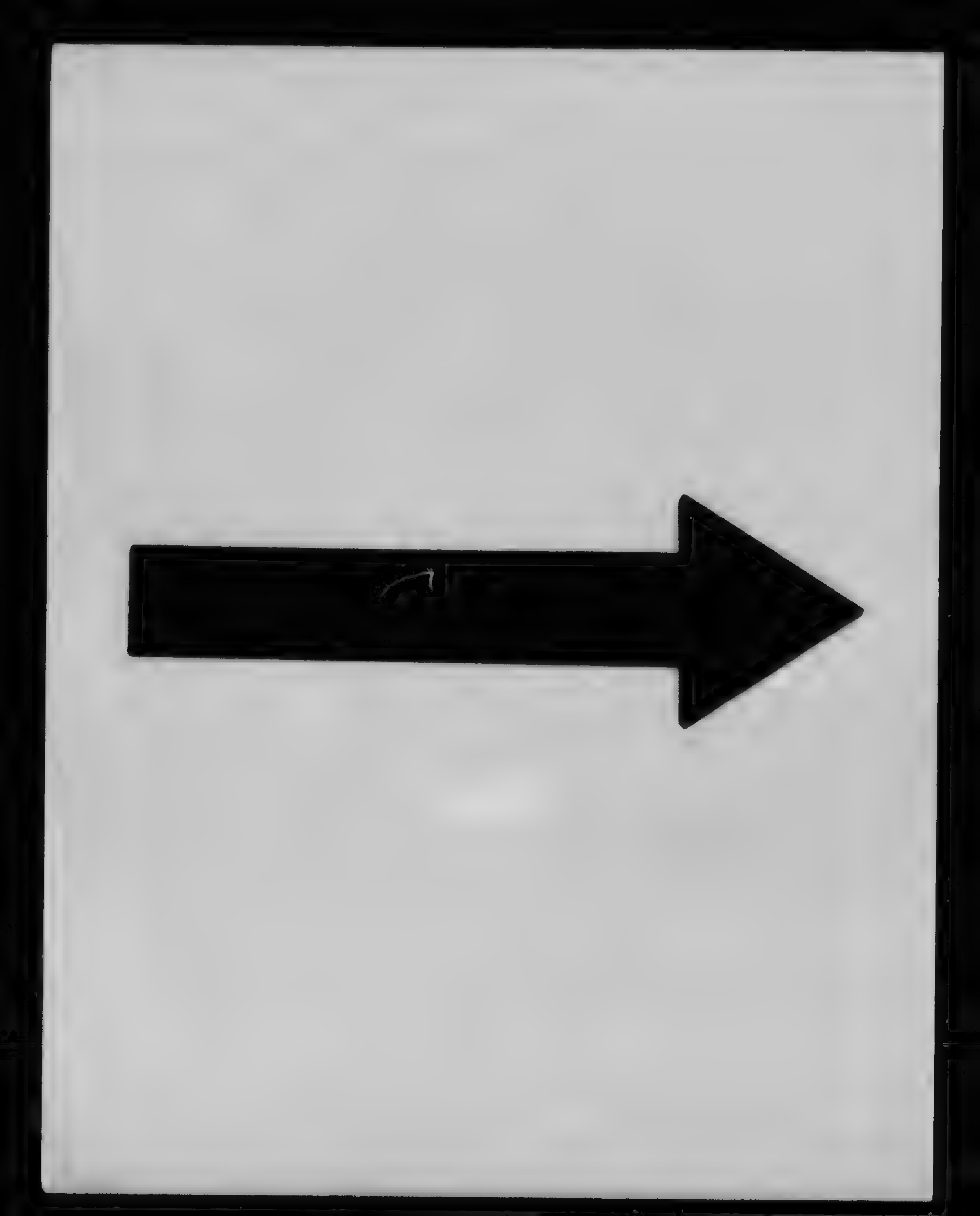
[10] Matth., XXVI, 18 ; Marc, XIV, 13, 14, 15 ; Luc, XXII, 10, 11, 12.

Jésus donnait à ses disciples dans cet ordre une nouvelle preuve de sa science surnaturelle, pour laquelle il n'y a rien de caché. Sans se permettre la moindre remarque et pleins d'une confiance absolue en leur Maître, Pierre et Jean partent immédiatement pour Jérusalem ; tout se passa comme Jésus leur avait dit ; la chambre haute était déjà disposée pour le repas pascal ; Pierre et Jean n'eurent à s'occuper que des derniers préparatifs.

Comme il ressort de la teneur même du message qui lui fut adressé, l'hôte qui mit si gracieusement à leur disposition sa salle à manger était sans doute quelque disciple du Sauveur, qui, pendant son dernier séjour à Jérusalem, s'était probablement entendu avec lui au sujet de la dernière Cène. D'après une opinion qui ne manque pas de vraisemblance, ce disciple serait le père même de Jean Marc. Saint Luc nous dit, [11] en effet, que saint Pierre, délivré par l'ange, se rendit à la maison de Marie,

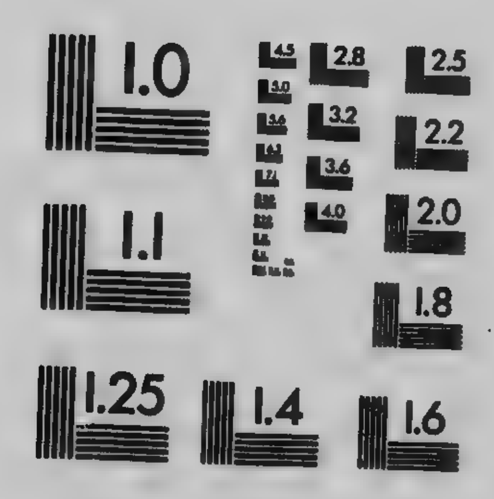
---

[11] Act., XII, 12.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





mère de Jean Marc, où beaucoup de fidèles étaient rassemblés et priaient. Or, ce lieu de réunion n'était autre apparemment que le Cénacle, qui fut le premier sanctuaire de l'Eglise naissante. Il était situé sur le Mont Sion, peut-être à l'endroit où, du temps de David, reposait l'arche d'alliance avec la manne céleste.

Lorsque les ombres du soir du jeudi saint commencèrent à s'étendre sur la terre, Jésus s'achemina, lui aussi, avec la petite troupe apostolique, vers la ville sainte. Quand il arriva au Cénacle, le souper était prêt : il pouvait être sept heures. Comme l'imagination aimerait à se représenter tous les détails d'une Cène si profondément touchante et si sacrée ! Hélas ! il est impossible de savoir avec certitude si tous les points du cérémonial juif actuel relatif à la Pâque étaient déjà observés du temps de Notre-Seigneur. Nous pouvons cependant, sans nul doute, nous faire une idée assez exacte de l'ordonnance générale du festin pascal, tel que Jésus l'a célébré. On avait depuis

longtemps abandonné l'ancienne coutume de manger la Pâque debout, le bâton à la main, les reins ceints, les sandales aux pieds,comme des voyageurs pressés de partir. [12] C'est le propre des esclaves, disaient les talmudistes, de manger debout; maintenant nous mangeons sur des lits, parce que nous sommes passés de la servitude à la liberté. Le nombre des convives ne devait pas être inférieur à dix; trois divans peu élevés étaient disposés le long des trois côtés d'une table,où on accédait pour le service par le côté qui restait ouvert; les convives s'y étendaient tout de leur long, le bras gauche appuyé sur un coussin et le bras droit libre. Le divan du milieu était censé le plus honorable. Une fois tous les convives installés, le chef de famille prenait une coupe de vin rouge mêlé d'eau, et, après l'avoir bénite, en prenait une gorgée et la passait aux assistants. Tous se lavaient ensuite les mains.

[12] Ex., XII, 11.

On apportait alors les herbes amères (cresson, laitue, chicorée sauvage, persil, raifort, etc.), qui rappelaient les souffrances endurées en Egypte; chacun y goûtait, après les avoir trempées dans de l'eau mêlée de sel ou de vinaigre.

A cette occasion, conformément à la recommandation de Moïse, [13] le plus jeune des convives demandait au père de famille l'explication des rites si extraordinaires de la grande soirée. Ces explications données, on entonnait la 1re partie du *Hallel,* ou hymne de louange, c'est-à-dire, le psaume 112: " *Laudate pueri Dominum* ", et le psaume suivant : " *In exitu Israel* ", jusqu'à: " *Non nobis Domine* ". Là-dessus on buvait la seconde coupe, et on se lavait de nouveau les mains. Les pains azymes, qui étaient plats et ronds, étaient alors servis avec le *charoseth,* lequel cependant n'était pas obligatoire: c'était une sauce fortement épicée et assez consistante, faite d'amandes, de figues, de dattes et d'autres

[13] Ex., XII, 26, 27.

fruits écrasés et cuits dans du vinaigre ; elle rappelait assez bien par sa couleur jaunâtre et son épaisseur l'argile que les Hébreux avaient jadis si péniblement pétrie pour en faire des briques. Quant aux pains azymes ou sans levain,tout en rappelant la hâte avec laquelle Israël avait dû quitter l'Egypte sans avoir le temps de préparer leur pain comme d'habitude, ils prêchaient aux Israélites la nécessité de se débarrasser du ferment du péché et de servir désormais le Seigneur avec " les azymes de la pureté et de la vérité. "[14]

Le président de la fête, prenant donc ces pains, les brisait, puis les bénissait, et en ayant trempé les morceaux dans le *charoseth,* mangeait lui-même un de ces morceaux, et distribuait les autres à chaque convive, en disant: C'est le pain de l'affliction que nos pères mangèrent en Egypte. Enfin l'agneau pascal était déposé au milieu de la table. Mis à part et comme voué à Dieu dès le 10 Nisan, c'est-à-dire 4

[14] I Cor., V, 7, 8.

jours avant le premier jour des azymes, il avait dû être présenté et immolé au Temple le 14; il avait ensuite été rapporté à la maison; pour le faire rôtir, on l'avait attaché à deux broches en bois de grenadier, dont l'une lui traversait tout le corps, tandis que l'autre, plus courte, tenait les pieds de devant étendus : la victime se trouvait ainsi assujettie sur une sorte de croix [15]; cette opération était l'objet de précautions minutieuses, car il fallait bien se garder de briser les os de la victime. [16] L'agneau pascal rappelait aux Juifs leur délivrance du joug égyptien : c'est grâce à son sang, dont la porte de leurs maisons avait été marquée, que leurs pères avaient été épargnés par l'ange exterminateur et qu'ils avaient pu sortir de l'Egypte. Par son intégrité et son unité, il symbolisait l'union qui devait exister, en Dieu, entre tous ceux qui y participaient. Souvenir du passé, il était encore

[15] Cf. S. Justin, *Dial. cum Tryph.*, c. XL.

[16] Ex., XII, 46.

une image frappante de l'agneau de Dieu, dont le sang devait nous délivrer de la servitude du péché et nous ouvrir le ciel, et qui, mangé par nous sous les apparences du pain et du vin, devait nous faire un en lui et avec lui, à la manière de ces différents grains de blé qui ne forment plus qu'un même pain, et de ces différents grains de raisin qui ne forment qu'un même vin. Avec l'agneau pascal, on pouvait prendre quelques autres viandes, décorées du nom de *chagigah* (offrande de fête), mais l'agneau devait toujours être consommé le dernier; les restes devaient en être brûlés. Après avoir communié au *corps* de l'agneau, selon l'expression talmudique, on buvait la 3e coupe de vin, appelée par les rabbins " calice de bénédiction ", parce qu'elle était l'objet d'une bénédiction particulière. On chantait alors la deuxième partie du *Hallel,* c'est-à-dire, les ps. 113, depuis: *Non nobis Domine,* à 117 inclusivement. Une 4e coupe terminait ordinairement le repas. Que si une 5e coupe était demandée, on pouvait

la prendre, mais à condition de réciter le grand *Hallel,* c'est-à-dire, les ps. 118 à 136. Tout devait être terminé avant minuit.

A la lumière de ces prescriptions du rituel juif au sujet de la Pâque, on saisira facilement les nombreuses allusions qu'y font les évangélistes dans leur récit de la dernière Cène, dont naturellement ils s'attachent surtout à nous présenter le côté chrétien.

* * *

Dès que les Douze eurent pris place sur le *triclinium,* autour de leur Maître, qui occupait le divan du milieu, " j'ai vivement désiré ", dit-il, " manger cette Pâque avec vous avant de mourir. Car je vous le dis, c'est la dernière fois que je la mange (cette Pâque figurative) avant sa réalisation dans le royaume de Dieu ". Il prit alors, selon l'usage, la 1re coupe, et, après l'avoir bénite, y trempa ses lèvres, et la présenta aux apôtres en disant :

“ Prenez, partagez-la entre vous; car je vous le dis, c'est la dernière fois que je bois du fruit de la vigne avant l'avènement du royaume de Dieu. ”[17] Jésus nous livre dans ces paroles le secret du grand désir qu'il éprouvait de prendre ce dernier repas pascal: c'est que le règne des figures allait passer, et la Synagogue faire place à l'Eglise: il ne mangera plus, il ne boira plus avant l'inauguration du royaume de Dieu sur la terre. Avec quelle émotion les apôtres durent accueillir cette grande annonce! Ce royaume de Dieu, dont le Précurseur avait salué l'arrivée prochaine, dont la pensée avait rempli tout le ministère public du Sauveur, et qui était si impatiemment attendu de tout Israël, allait donc enfin être inauguré !

C'est sans doute à cette prédiction du Sauveur que se rattache cette contestation qui, d'après saint Luc,[18] s'éleva à la der-

[17] Luc, XXII, 15-18. *Cf.* Belser, *Die Geschichte des Leidens... des Herrn*, p. 154.
[18] Luc, XXII, 24-30.

nière Cène entre les apôtres, et où chacun prétendait avoir les meilleurs titres aux premières places dans le nouveau royaume qui leur était annoncé et qu'ils se représentaient sous l'aspect d'un royaume temporel. Jésus voulut étouffer ces germes funestes d'ambition et d'égoïsme, qui s'étaient déjà fait jour plus d'une fois dans leurs coeurs, et imprimer en eux d'une manière indélébile ces deux vertus capitales des disciples du Christ et surtout de leurs chefs, l'humilité et la charité. Dans quelques instants il allait élever ses apôtres à la dignité la plus haute qui soit sur la terre en leur conférant le divin sacerdoce; il fallait qu'ils comprissent que, pour n'être pas indignes d'un tel honneur,ils devaient être les plus humbles des hommes et se faire les serviteurs de tous.

Prenant donc la parole, Jésus leur dit: " Les rois des nations font les maîtres, et ceux qui exercent leur domination sur elles sont appelés *Bienfaiteurs.* Pour vous, qu'il n'en soit pas ainsi ; mais

que le plus grand parmi vous soit comme le moindre, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table? Et cependant je suis, moi, au milieu de vous comme celui qui sert. Vous êtes demeurés avec moi dans mes tribulations; moi, je vous prépare un royaume, celui-là même que mon Père m'a préparé; vous y partagerez ma table et serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. " [19] Par ces paroles, qu'il ne faudrait dire qu'à genoux et qui marquent un tournant dans l'histoire des sociétés, le divin Législateur de la nouvelle alliance oppose la notion chrétienne de l'autorité à celle que s'en étaient formée les païens. D'après la conception païenne, les sujets n'existaient que pour leur chef, qu'il fût un ou multiple; légalement il était le maître de leur vie et de leur fortune; son pouvoir sur

[19] Luc, XXII, 25-30.

eux était sans limites et ne laissait de place à aucune liberté privée, sociale ou religieuse; dans les cités anciennes, remarque Fustel de Coulanges, [30] " l'homme n'avait pas même l'idée de la liberté. " Le Christ, d'un mot, renverse cette odieuse doctrine, qui avait été pour les sociétés une source intarissable de maux incalculables. Non, ce n'est pas le sujet qui doit être asservi au chef, c'est le chef qui doit se faire par amour le serviteur et l'esclave de ses moindres sujets.

Pour implanter une notion de l'autorité, si étrange aux yeux du monde, sur les ruines de l'ancienne, le Sauveur ne se contente pas de promettre à ceux qui y conformeront leur conduite des joies et des honneurs sans nom dans son royaume céleste en retour de leurs humiliations et de leurs sacrifices au service de leurs frères, il nous offre lui-même en sa Personne

---

[30] *La cité antique*, 16e éd., p. 269. Voir aussi p. 405. Cf. Godefroid Kurth, *Les origines de la civilisation moderne*, 5e éd., t. I, p. 12.

un modèle parfait de cette nouvelle forme de l'autorité. Pendant sa vie publique, dans toutes ses relations avec ses apôtres, il s'était toujours fait leur serviteur; il va maintenant s'abaisser jusqu'à leur laver les pieds et ainsi relever à jamais, en quelque sorte jusqu'à l'infini, tous les actes d'humilité inspirés par l'amour du prochain. La première coupe venait de faire le tour du groupe apostolique, et les convives,selon l'usage,venaient de se laver les mains. [21] Quoiqu'il sût que son Père

[21] C'est bien ce moment, semble-t-il, que le Sauveur choisit pour donner aux siens le grand exemple qu'il méditait. Dans la Vulgate (Joan. XIII, 2) on lit que le lavement des pieds eut lieu *coenâ factâ*. Cette expression a porté certains exégètes (entre autres le P. Patrizzi) à croire que Jésus ne lava les pieds de ses disciples qu'après la cène légale. Cette interprétation semble fautive. Les mots: *coenâ factâ*, peuvent très bien se traduire par: " la cène étant arrivée ", comme en S. Marc, ces mots: *facto sabbato*, (VI, 2) veulent dire " le sabbat étant arrivé ". D'ailleurs, dans les meilleurs exemplaires du texte original, on lit : *deipnou ginoménou*, au présent: " le repas commençant, " et non pas: *genoménou*, au passé: "le repas achevé ".

avait déposé entre ses mains un pouvoir souverain sur toute chair et qu'il venait de Dieu et qu'il allait retourner à Dieu pour recevoir de lui comme son Fils les honneurs divins, ayant donc pleine conscience de son infinie dignité, comme nous le fait remarquer en termes émus et si solennels l'apôtre bien-aimé, dont la mémoire avait soigneusement recueilli jusqu'aux moindres détails de cette scène inoubliable, [22] Jésus se lève de table, quitte son manteau, attache un linge autour de ses reins, verse de l'eau dans le bassin qui se trouvait là,et se met simplement à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. C'étaient ordinairement les esclaves qui rendaient cette sorte d'office à leurs maîtres. Quelle dut être la stupéfaction des disciples, en voyant leur souverain Seigneur à cette besogne ! [23] " Il s'approche donc de Simon

[22] Jean, XIII, 1-17.

[23] Ce mystère du lavement des pieds nous présente, sous une image frappante, comme un résumé de tous le mystère de Jésus. Assis de toute

Pierre " avec le bassin rempli d'eau : " Vous, Seigneur, me laver les pieds, à moi ! " s'écrie Pierre, comme épouvanté de ce que le Christ voulait faire. " Ce que je fais ", lui répond le Sauveur, " tu ne le comprends pas encore maintenant, mais tu le comprendras bientôt ", lorsque j'expliquerai la signification morale de cette démarche, et surtout lorsque l'Esprit-Saint t'en aura fait saisir toute la portée. " Non ", reprend l'apôtre, trop absorbé par le sentiment de son indignité pour tenir compte de la leçon du Maître, " jamais je ne permettrai que vous me laviez les pieds. " " Mais ", répond doucement le Sauveur, " si je ne te lavais pas, toute société serait impossible entre toi et moi" ; tu trouves étrange et indigne de moi que je m'abaisse jusqu'à te laver les pieds ;

éternité au banquet du ciel, à la table de son Père, il s'est levé, s'est dépouillé de ses vêtements de gloire, s'est entouré du linge de notre humanité et a pris la forme d'esclave ; puis, avec les eaux de la grâce, fruit de ses humiliations et de ses sacrifices, il nous lave journellement de nos taches et efface toutes nos misères.

mais cette purification corporelle n'est que le signe et le symbole de cette purification intérieure sans laquelle tu ne pourrais être en communion avec moi, et dont je ne puis te procurer le bienfait qu'au prix d'humiliations bien autrement incroyables que celle que tu as sous les yeux. Pierre, effrayé à la seule idée d'être séparé de son cher Maître, s'écrie avec l'impétuosité d'une nature qui allait facilement aux extrêmes : " Oh! alors, Seigneur, tenez, voilà non seulement mes pieds, mais mes mains et ma tête "; il lui semblait que son union avec son Maître serait d'autant plus complète qu'une plus grande partie de son corps aurait été purifiée par lui : " Celui qui sort du bain ", [24] reprend le Sauveur, " n'a besoin que de se laver les pieds: il est entièrement net. " Jésus semble faire ici allusion à la coutume juive de prendre un bain avant le repas pascal, coutume à la-

[24] Le verbe grec que la *Vulgate* a rendu par : *qui lotus est*, désigne un bain complet.

quelle les apôtres s'étaient sans doute conformés.[25] De même donc, dit le Sauveur, que celui qui vient de se baigner n'a besoin, à son arrivée dans la salle du festin, que de se laver les pieds, souillés par la poussière du chemin,[26] ainsi celui dont l'âme est lavée par les eaux de la grâce sanctifiante n'a plus qu'à se purifier de ces taches légères qui, comme une poussière, s'attachent aux pieds de notre âme, c'est-à-dire, à ses affections qui la mettent en contact avec la terre. C'étaient précisément ces souillures légères que le Sauveur voulait effacer dans l'âme de ses apôtres, en excitant en eux par le lavement de leurs pieds des sentiments d'humilité, de repentir et de charité; à travers le corps, il voulait atteindre l'âme et la disposer ainsi à une réception plus fructueuse du mystère eucharistique. Or, con-

[25] Cf. Belser, *das Evangelium des heiligen Joannes*, p. 397.

[26] On sait que les anciens et en particulier les Juifs marchaient nu-pieds ou chaussés de simples sandales.

tinua-t-il, en jetant un regard affectueux sur le groupe apostolique, "vous êtes purs, non pas tous cependant ", ajouta-t-il tristement en pensant au traître. La connaissance de la perversité de Judas, loin de le détourner de lui rendre le même service qu'aux autres, porta, au contraire, le Sauveur à se courber avec plus d'amour sur ces pieds qui, dans quelques instants, allaient courir à la trahison. Que durent penser les anges en voyant leur grand Dieu, la sainteté même, aux pieds du suppôt de Satan ?

Lorsque son humble et si touchant ministère fut entièrement terminé, Jésus reprend son manteau, se remet à table, et au milieu du silence général de ses disciples, encore tout émus de ce qu'ils venaient de voir, il leur dit : " Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple :

faites à l'égard des autres comme je vous ai fait à vous-mêmes. En vérité, en vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Maintenant que vous savez ces choses, mettez-les en pratique et vous serez heureux. ” Par ces paroles empreintes d'une si solennelle gravité, Jésus dégageait de l'exemple qu'il venait de donner la grande leçon qu'il contient, qu'il avait tant à coeur de faire pénétrer jusqu'au fond de l'âme de ses disciples et des futurs chefs de la société chrétienne, et qui, à elle seule, renferme la solution pleine et entière de ces questions sociales qui ont de tout temps préoccupé les esprits. Appuyée sur un tel exemple, elle nous fait entendre aussi clairement que possible que l'humilité est la base et en même temps la mesure de toute vraie grandeur, que le chrétien le plus humble est par là même le plus grand des hommes, et que celui-là seul est digne d'exercer sur ses semblables une portion quelconque de l'autorité divine, qui, pour

l'amour de ses frères, accepte avec joie, à l'exemple du Christ, les fonctions les plus basses, et ne recule devant aucun sacrifice pour les servir, pour arriver à purifier leurs coeurs et à les mettre en état de s'asseoir au divin banquet où s'accomplit l'acte suprême de la vie.

Le Sauveur allait compléter ses divines instructions, en mettant sous les yeux de ses apôtres, dans son attitude relativement à Judas, un modèle achevé du zèle, de la discrétion, des égards et de la constance avec lesquels ils devraient travailler à la conversion des pécheurs même les plus coupables et les plus endurcis. Déjà, en disant à ses disciples qu'ils n'étaient pas tous purs, il avait donné au traître un premier avertissement, et avec quelle délicatesse! puis, lui, le Seigneur, il s'était jeté à ses pieds qu'il avait lavés et pressés avec tant d'affection pour tâcher de lui faire sentir son ingratitude et de ramener à lui cette pauvre âme. O étrange profondeur de la perversité humaine ! Tant d'humilité au service de

tant d'amour avait été inutile. Rebuté par Judas, le Sauveur n'abandonne pas la partie: il reste à la porte de son coeur et continue à frapper. Après avoir proclamé bienheureux les disciples qui seraient fidèles à ses recommandations, hélas, ajouta-t-il, " je ne dis pas cela de vous tous: je connais ceux que j'ai choisis"; vous ne posséderez pas tous ce bonheur; mais il faut que la parole de l'Ecriture s'accomplisse: "Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi. " [27] Dans ce texte, tiré du psaume 40, David fait allusion au traître Achitophel, jadis son conseiller et son ami, qui trempa dans le soulèvement populaire à Hébron et prit parti pour Absalon. D'après le Sauveur, Achitophel était donc l'image de Judas, comme David était lui-même le type de Jésus.

En rappelant cette prédiction de l'Ecriture, Jésus voulait, sans doute, comme il le dit lui-même, [28] fortifier ses apôtres

[27] Jean, XIII, 18.

[28] Jean, XIII, 19: " Je vous le dis maintenant

contre le scandale qu'aurait pu occasionner la trahison de Judas, s'ils n'avaient su que ce crime avait été prévu et permis par le Maître; mais il avait aussi pour but de rappeler à son infidèle disciple, avec la fourberie d'Achitophel, la fin tragique et misérable de ce traître qui se pendit. Voyant Judas inflexible, il eut recours à un autre expédient. Il venait de faire allusion à la divinité de sa mission : il va l'affirmer de nouveau dans les termes les plus solennels et en même temps relever la dignité immense de celui qu'il appelle à l'apostolat. " En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit moi-même, et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. " [39] C'était dire à Judas : Quoi ! vas-tu sacrifier ta qualité d'ambassadeur de Dieu et la part splendide qui t'est échue à la satisfaction de viles passions qui te mèneront

(qu'un de vous lèvera le pied contre moi), avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle sera arrivée, vous reconnaissiez qui je suis. "

[39] Jean, XIII, 20.

à l'abîme? Judas opposa aux instances du Sauveur une barrière impénétrable. En présence d'une ingratitude si monstrueuse et si injurieuse à Dieu, et à la pensée des châtiments terribles que le malheureux attirait sur lui-même, Jésus " se troubla ", [38] dit l'évangéliste: il livra volontairement son esprit aux sentiments de compassion, de tristesse et d'horreur qu'une telle vue était propre à exciter en lui. Frappés de l'expression de sa physionomie, où se reflétaient les sentiments qui agitaient le fond de son âme, les disciples se demandaient quelle pouvait bien être la cause d'une pareille émotion. Ils ne semblent pas avoir compris les deux allusions que leur Maître venait de faire à la trahison dont il serait la victime: par égard pour Judas, Jésus avait parlé à mots couverts, et le coupable seul avait pu le comprendre. Comme le malheureux ne se laissait pas fléchir, le Sauveur se décida à déchirer tous les voiles, n'hésitant

[38] Jean, XIII, 21.

point, comme on l'a dit, dans le dessein de sauver un des membres du collège apostolique, à jeter le trouble parmi tous les autres: le spectacle de l'horreur qu'inspirerait aux autres apôtres la seule pensée de la trahison ne serait-elle pas très propre à faire réfléchir le coupable? "En vérité, en vérité, je vous l'affirme", dit donc le Sauveur, très ému, " l'un de vous me trahira." [31]

Cette annonce d'une effrayante clarté tomba sur le Cénacle comme un coup de foudre. Consternés, les disciples se regardent les uns les autres, les yeux remplis d'étonnement et de tristesse. [32] Puis, descendant au fond de leur conscience, et y trouvant tant de raisons de se défier d'eux-mêmes, l'âme en proie aux plus vives angoisses, ils se tournent l'un après l'autre vers le Sauveur, et d'une voix altérée: "Est-ce que ce serait moi, Seigneur?" lui disent-ils tour à tour, [33] tremblant de

---

[31] *Ibid.*
[32] Jean, XIII, 22.
[33] Marc, XIV, 10; Matth., XXVI, 22.

recevoir une réponse affirmative. Comme il aurait trahi Judas s'il avait voulu rassurer chacun des autres apôtres, Jésus se contente de leur répéter avec plus de précision encore sa triste prédiction : " Je serai trahi par un de ceux qui mettent avec moi la main au plat, " [24] c'est-à-dire, qui mangent à cette table. Et comme Judas se taisait et considérait toute cette scène d'un oeil impassible, Jésus, pour frapper plus vivement la conscience du traître, fait alors appel aux plus terribles menaces. " Pour le Fils de l'homme", poursuit-il, " il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui ", il faut qu'il meure pour entrer dans sa gloire, " mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi; il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. " [25] C'est la parole la plus épouvantable qui soit sortie de la bouche du Rédempteur. Judas se raidit contre

---

[24] Marc, XIV, 20; Matth., XXVI, 23; Luc, XXII, 21.

[25] Matth., XXVI, 24 ; Marc, XIV, 21 ; Luc, XXII, 22.

les efforts de l'amour qui cherchait à l'arracher au gouffre d'horreur béant à ses pieds. Les autres apôtres, ne pouvant savoir de leur Maître, qui allait le trahir, se mirent à se demander entre eux lequel des douze pourrait bien se rendre coupable d'une telle félonie. [36]

Or, Simon Pierre se trouvait à table vraisemblablement à la gauche du Sauveur et par conséquent derrière lui : c'était la seconde place selon l'étiquette des Hébreux ; la troisième place, à la droite de Jésus, était occupée par Jean [37] : c'était la place réservée à l'ami intime, qui se trouvait ainsi couché, en quelque sorte, sur le coeur de son Maître. Brûlant de connaître le traître afin d'empêcher le crime, s'il le pouvait, Pierre se lève à moitié sur son divan, derrière le Sauveur, et fait signe à Jean, alors tourné de son côté, de demander à Jésus de qui il parlait. [38]

---

[36] Luc, XX, 23.
[37] Jean, XIII, 23.
[38] Jean, XIII, 24.

Alors le disciple bien-aimé, se jetant en arrière avec une aimante familiarité, repose sa tête sur la poitrine de Jésus et lui murmure ces mots: " Seigneur, qui est-ce donc?"[39] Tenant à ce que quelqu'un de ses disciples pût attester aux autres que le nom du traître n'était pas ignoré de leur Maître, Jésus répond à Jean à voix basse et d'une façon mystérieuse: " C'est celui à qui je vais présenter un morceau trempé": [40] et alors, prenant un morceau de pain ou de tout autre comestible, [41] il le trempe dans le *charoseth* et le présente à l'homme de Kérioth. C'était, d'après l'usage du pays et dans la pensée du Sauveur, une marque d'amitié et un gage de particulière bienveillance. Jésus semblait dire à Judas: Tu le vois, tout lien n'est pas encore rompu entre nous; tu peux toujours rentrer en communion avec moi.

---

[39] Jean, XIII, 25.

[40] Jean, XIII, 26.

[41] Le mot grec: *psômion*, que la *Vulgate* a rendu par *panem*, " pain ", peut signifier aussi un morceau de viande ou de tout autre mets.

Le traître prend le morceau qui lui est offert, et, à cette occasion, semble-t-il, pour ne pas se trahir lui-même par son silence aux yeux de ses condisciples, il demande au Sauveur, à la suite des autres apôtres, comme le rapporte S. Matthieu : "Est-ce moi, Maître?" "Oui, tu l'as dit," [42] répond le Sauveur à cette question impudente, avec une douceur toute divine, et assez bas pour n'être entendu que de son interlocuteur. Tant de patience, de bonté et de délicatesse ne peut vaincre l'obstination du malheureux. Dépité de se voir démasqué, il ouvre tout grand son coeur à Satan. [43]

Quelque temps auparavant, le diable lui avait déjà mis au coeur de trahir Jésus [44]; maintenant il s'y installe en maître. Il était entré autrefois dans le serpent pour perdre le premier Adam; il entre cette fois dans Judas pour essayer de perdre le

[42] Matth., XXVI, 25.
[43] Jean, XIII, 27.
[44] Jean, XIII, 2.

second Adam; il ne songeait guère qu'il trouverait lui-même sa ruine dans cette aventure. Voyant que tous les efforts de son amour allaient se heurter contre un mauvais vouloir toujours grandissant, et comprenant que le parti de Judas était pris, pressé d'ailleurs lui-même d'accomplir sa mission, Jésus dit alors au traître à haute voix: « Ce que tu fais », ce que tu es absolument déterminé à faire, « fais-le vite ». Le Sauveur avait prononcé ces paroles avec tant de calme et de douceur, et tant d'égards pour la personne du traître qu'aucun des autres disciples n'en comprit la signification. Comme il était l'économe de la petite compagnie, quelques-uns pensèrent qu'il avait l'ordre de se hâter d'acheter ce qu'il fallait pour la fête, ou de faire, selon les prescriptions de la loi, des distributions d'aumônes aux pauvres, pour les aider à célébrer joyeusement la Pâque.[48] « Ayant donc pris la bouchée », dit saint Jean, Judas poussé par le démon

[48] Cf. Jean, XIII, 27-29.

qui l'habitait, et ne pouvant plus soutenir les regards de Jésus, "sortit incontinent"; or, ajoute l'évangéliste, comme pour donner le dernier coup de pinceau au tableau de cette scène lamentable, "il était nuit".[46] C'était un temps qui convenait pour l'exécution d'un si noir projet; mais cette nuit n'était encore qu'une faible image des ténèbres qui avaient envahi l'âme de Judas; en vain la lumière avait essayé de les percer,les ténèbres ne l'avaient pas comprise: "il était nuit."[47]

[46] Jean, XIII, 30.

[47] Un assez grand nombre de Pères et d'interprètes ont pensé que Judas avait assisté à l'institution de la Sainte Eucharistie et que, par conséquent, il avait communié et reçu le sacerdoce. La principale raison qui les a portés à embrasser ce sentiment, c'est que S. Luc mentionne la dénonciation du traître après le récit de l'institution de la Sainte Eucharistie. Or, il semble bien que dans ce cas, S. Luc a interverti l'ordre chronologique, et qu'il a voulu réunir en cet endroit comme en un faisceau toutes les défaillances apostoliques: la trahison de Judas, la dispute des apôtres au sujet de la préséance, la présomption de Pierre (Cf. *Bible de Crampon*, Luc, XXII, 21 sqq.). Si du récit de S. Luc on pouvait inférer que la dénonciation

* * *

On était arrivé à la fin du repas légal, sur lequel avait plané un nuage de tristesse. Au départ du traître, le ciel du Cénacle se rasséréna. L'heure de Jésus, attendue avec tant d'impatience, était enfin venue: Judas parti, la Passion du Sauveur commençait, sa vie était désormais entre les mains de ses ennemis, il pouvait maintenant se livrer aux transports de sa joie: son visage s'illumina et chassa les ténèbres qui avaient pesé si lourdement sur l'âme des disciples. "C'est

---

de Judas a suivi l'institution de la Sainte Eucharistie, on devrait en conclure également que l'altercation des apôtres eut lieu après la Cène eucharistique et la dénonciation de Judas: ce qui paraît tout-à-fait invraisemblable et est contraire au sentiment de la plupart des interprètes. On a remarqué avec raison que S. Luc, tout en s'attachant habituellement à l'ordre chronologique des événements, ne s'y astreint pas toujours dans le récit des circonstances de tel ou tel événement en particulier (Cf. Knabenbauer, *in Matthaeum*, p. 438; E. Lévesque: *Nos quatre Evangiles*, p. 47, sqq.) Qu'il en ait été ainsi relativement aux circonstances de

maintenant ", s'écrie-t-il, " que le Fils de l'homme est glorifié, et que Dieu est glorifié en lui, et, parce que Dieu est glorifié en lui, Dieu, de son côté, le glorifiera en lui-même, et il va le glorifier à l'instant."[1] C'est par ce chant de triomphe que Jésus entra dans la mort. Ce qui le transporte ainsi, c'est donc la pensée des fruits de sa Passion, de l'honneur infini qu'elle procurerait à son Père, des biens inappréciables et éternels dont elle serait la source pour les hommes, et de la gloire qui lui en re-

la dernière Pâque du Sauveur, c'est ce qui semble ressortir des quelques remarques suivantes :

1. S. Matthieu, qui assistait à la dernière Cène, ne fait mention de la Sainte Eucharistie qu'après avoir montré comment Judas fut démasqué ; or, on ne peut guère douter que le départ du traître n'ait suivi immédiatement sa dénonciation ; 2. L'Eucharistie ne fut instituée qu'après le repas légal ; or, ce repas ne fut pas complètement terminé avant la sortie de Judas ; en partant, il avait encore, en quelque sorte, dans la bouche le morceau trempé que le Sauveur lui avait tendu ; 3. Après la communion des apôtres, Jésus leur promet qu'ils boiront un jour avec lui, au ciel, le vin de la gloire céleste (Matt., XXVI, 29) ; c'est donc que Judas n'avait pas communié avec eux ; 4. Si Judas avait été présent à la Cène eucharistique,

viendrait à lui-même, et qui allait éclater dans ce grand Sacrement de l'Eucharistie, qu'il institua, à ce moment même, semble-t-il, [49] comme le mémorial de sa glorieuse mort qui devait racheter le monde, et de toutes les merveilles de sa vie.

Au cours de la cène légale, au moment où, comme président de la table, il devait expliquer aux convives le sens du rite pascal, Jésus avait sans doute fait ressortir aux yeux de ses apôtres, pour mieux les

---

comment Jésus, en offrant à ses disciples le vin consacré, aurait-il pu leur commander d'en boire tous? (Matt., XXI, 27), et, puisqu'il pouvait si facilement, sans le trahir, épargner au traître un terrible sacrilège et un surcroît de tourments éternels, en lui ménageant l'occasion de sortir, est-il croyable qu'il ne l'ait pas fait? On peut donc croire qu'au moment de la Cène eucharistique, Jésus n'avait plus devant lui que des amis. C'est le sentiment adopté par Tatien, S. Ephrem, les Constitutions apostoliques, S. Aphraate (sous le nom de S. Jacques de Nisibe), S. Hilaire, S. Cyrille d'Alexandrie, Rupert, Innocent III, Salmeron, Barradius, B. Lamy et la plupart des commentateurs modernes. Cf. Corluy, *Commentarius in Evang. S. Joannis*, c. XIII) et Knabenbauer, *in Matthaeum*, p. 438.

disposer à la Cène eucharistique, le caractère figuratif de la Pâque juive, et en particulier, de l'agneau pascal [50]; il leur avait rappelé, on peut le croire, que c'était lui qui était, selon le mot de Jean-Baptiste, le véritable agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, qu'il allait être immolé comme notre Pâque, et réaliser enfin la solennelle promesse qu'il leur avait faite, un an auparavant, à la dernière Pâque, de leur donner sa chair à manger et son sang à boire. Cette promesse, qui avait si vivement frappé les apôtres, était restée gravée au fond de leurs coeurs; ils en attendaient avidement la réalisation, tout en se demandant sous quelle forme s'accomplirait un si grand mystère, mais pleinement persuadés que rien n'était impossi-

[48] Jean, XIII, 31-32.

[49] Cf. Belser, *die Leidensgeschichte des Herrn*, p. 164-165.

[50] Il n'est pas sûr qu'il y ait eu à la dernière Cène un autre agneau pascal que l'Agneau de Dieu lui-même, qui y substitua la vérité à l'ombre. Cf. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*: Cène; E. Lévesquè : *Nos quatre Evangiles*, p. 169.

ble à leur Maître et que toutes les lois de la nature lui étaient soumises.

Un profond silence s'était fait dans le Cénacle. Les dernières paroles du Sauveur avaient fait comprendre aux assistants que quelque chose de grand allait se passer. Tous les yeux étaient attachés sur lui. Une majesté et une douceur incomparables paraissaient sur son visage et dans son attitude, à ce moment suprême, où il allait instituer le Testament de l'avenir. Il prend donc du pain, et, après avoir levé les yeux au ciel et rendu grâces à Dieu pour le don ineffable de l'Eucharistie qu'il allait offrir aux hommes, il bénit ce pain, le rompt [51] et le donne à ses apôtres en disant : “ Prenez [52] et mangez :

[51] Chez les Juifs, les pains présentaient la forme de gâteaux minces et durs, qu'on ne coupait pas, mais qu'on brisait.

[52] Cette expression : “ prenez ”, *accipite*, semble indiquer que Jésus déposa successivement dans la main des apôtres un morceau de pain consacré : ce fut le mode de communion usité dans les premiers siècles de l'Eglise.

ceci [33] est mon corps, [34] qui est donné pour vous. " Puis, voulant laisser aux siens une représentation complète de sa mort, il prend le calice [35] contenant du vin qui était mêlé d'eau selon l'usage des Juifs, et, après avoir rendu grâces, le présente à ses disciples en disant : " Buvez-en tous : car ceci est le calice de mon sang, du sang de la nouvelle alliance, qui [36] est répandu

---

[33] Le mot : " ceci ", en grec *touto*, du genre neutre, ne se rapporte pas au mot : pain, qui, en grec comme en français, est du masculin : c'est un sujet pronominal indéterminé qui est déterminé par le prédicat.

[34] Chose digne de remarque, chez les Juifs, le chef de famille, en découpant l'agneau pascal, devait dire, lui aussi : Ceci est le corps de l'agneau pascal.

[35] D'après beaucoup d'auteurs, cette coupe était celle qui était bue après la manducation de l'agneau, c'est-à-dire, la 3e, qu'on appelait coupe de bénédiction, et à laquelle S. Paul semble faire allusion dans la 1ère épître aux Corinthiens : X, 16. Selon d'autres, ce serait la 5e qui n'appartenait pas à l'essence du repas pascal. (Cf. Fillion, *S. Matt.*, p. 508.)

[36] D'après la formule grecque donnée par S. Luc, le pronom : qui, se rapporte non à sang, mais à calice.

pour beaucoup, [37] en rémission des péchés. » [38] Les apôtres avaient écouté avec un respect infini ces divines paroles. A leur lumière, le mystère de la promesse eucharistique que Jésus leur avait faite s'éclaircit à leurs yeux; ils comprennent enfin comment sa chair pouvait nous être donnée à manger et son sang à boire: ils adorent leur Maître bien-aimé sous les saintes espèces, qui semblent témoigner qu'il est bien notre nourriture, et les portent à leur bouche avec une émotion plus facile à imaginer qu'à décrire.

---

[37] Quoique le sang du Sauveur ait été répandu pour tous, de fait il n'efface pas les péchés de tous, parce que tous ne s'en appliquent pas les fruits.

[38] Matt., XXVI, 27-28; Marc, XIV, 23-24; Luc, XXII, 20; I Cor., XI, 25. De ces paroles mêmes de la consécration du pain et du vin, il ressort évidemment 1. que le Christ, après la consécration, est présent substantiellement sous les espèces eucharistiques: la Vérité éternelle a dit: Ceci est mon corps; ceci est mon sang: donc il en est ainsi ; 2. que la substance du pain et du vin ne demeure pas avec le corps et le sang du Christ dans l'Eucharistie, et qu'il n'en reste que les espèces: autrement Jésus n'aurait pas pu dire simplement: Ceci

Mais ce n'était pas seulement un Sacrement que le Seigneur avait voulu instituer. Comme le prouvent clairement les paroles mêmes de la consécration, l'Eucharistie ne devait pas seulement nourrir nos âmes et nous unir à Dieu, elle était encore destinée, comme véritable sacrifice, à rendre à Dieu lui-même un culte digne de lui. Et en effet, dans l'Eucharistie, le corps du Christ est " donné, livré pour nous "; son sang est " répandu " d'une manière mystique " pour beaucoup en rémission des péchés. " Or, dans l'Ecriture,

---

est mon corps, etc.; il aurait dit: mon corps est ici, etc.; 3. que ce mystère de la présence du Christ et de l'absence de la substance du pain et du vin sous les espèces sacramentelles est opéré par le passage de toute la substance du pain au corps du Christ et de toute la substance du vin à son sang: évidemment le Sauveur n'a pu dire: Ceci est mon corps, ceci est mon sang, et par conséquent mettre son corps sous les accidents du pain et son sang sous les accidents du vin, que si la substance du pain et la substance du vin ont cessé d'être pour faire place au corps et au sang du Christ ; et c'est ce que l'Eglise appelle la transsubstantiation. Cf. Franzelin, *Tractatus de SS. Eucharistia*, p. 171 et 235, sqq.

ces expressions annoncent toujours un sacrifice; et de fait ne nous montrent-elles pas le Sauveur se substituant à nous en vue d'apaiser Dieu et de nous obtenir la rémission de nos péchés ? et cette substitution de la victime au coupable n'est-elle pas le caractère propre du sacrifice? Et ce n'est pas seulement en tant qu'elle met sous nos yeux par la séparation des espèces du pain et du vin une vive représentation de la mort de la croix, que l'Eucharistie est un sacrifice; elle l'est surtout, à raison de cette sorte d'anéantissement où s'y trouve la sainte humanité du Sauveur, qui, dans son état sacramentel, est incapable de produire par sa vertu naturelle un acte quelconque dont l'exercice exige le concours des sens, et est réduit à la condition de nourriture et de breuvage.

Certes, il ne fallut rien moins au Rédempteur que tout l'effort de sa sagesse et de sa puissance pour se ravaler à un tel état d'humiliation, mais son amour l'exigeait ainsi. Il voulait, tout en rendant à son Père, par son immolation, un hom-

mage digne de sa Majesté, se faire manger par l'homme, afin qu'il fût en nous et que nous fussions en lui [59]: divin Pélican, il n'hésita pas à mettre son humanité, en quelque sorte, dans un état de mort, afin de pouvoir nourrir ses enfants de son propre sang et en faire d'autres lui-même. Cet amour indicible et sans nom dans la langue humaine étonnerait-il notre foi ? Mais, dans le transport de l'amour même purement humain, " qui ne sait ", dit Bossuet, [60] " qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel est vérité et sagesse dans l'amour de

[59] Il est intéressant de remarquer que c'est par le fait même de son immolation sur l'autel que le Christ prépare notre divine nourriture et dresse en quelque sorte la table de communion.

[60] Méditations sur l'Evangile, 1ère partie, XXIVe journée.

Jésus. " Aussi bien, n'est-il pas conforme à la nature des choses qu'un amour sans bornes, soutenu par une puissance infinie, se manifeste par des prodiges extraordinaires et qui confondent la pauvre imagination humaine ?

Après avoir donné à ses disciples son corps à manger et son sang à boire, le Sauveur ajouta : " Faites ceci en mémoire de moi ", [61] c'est-à-dire, en mémoire de ma mort et de la rédemption qui en est le fruit : prenez comme moi du pain et du vin, prononcez sur eux en mon nom les paroles que vous venez d'entendre, et donnez-moi à manger aux fidèles. Et c'est ainsi que Jésus, en même temps que l'Eucharistie, instituait le sacerdoce qui devait en étendre les bienfaits à toutes les générations jusqu'à son second avènement. [62] En deux mots, il résumait le rôle sublime du prêtre à travers le monde : "faites ceci" c'est-à-dire, consacrez, distribuez.

---

[61] Luc, XXII, 19 ; I Cor., XI, 24-25.
[62] I Cor., XI, 26.

ainsi, médiateur entre Dieu et les hommes, le prêtre, après avoir d'une main, pour ainsi dire, attiré Dieu des hauteurs du ciel sur l'autel du sacrifice, de l'autre retire les âmes de l'abîme du péché pour les faire communier à la divine Victime qu'il a immolée, et les réunir au Dieu qui fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. Effet merveilleux de cette féconde parole: "Faites ceci!" Par sa vertu, le Cénacle s'agrandissait, prenait des proportions immenses et englobait le monde entier; et chaque jour allait désormais être un autre Jeudi saint, et le Christ, notre Pâque, serait sans cesse sous nos yeux. C'était la réalisation de la grande prophétie de David: " Le Seigneur l'a juré, il ne s'en repentira pas: tu es prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech. "[63]
Non, ce n'est pas seulement au Cénacle que Jésus devait, à la manière du roi de Salem, offrir le pain et le vin; à la droite de son Père, il devait continuer à

[63] Ps., 119, 4.

les offrir jusqu'à la fin des siècles par le ministère de ses prêtres, ses représentants. Et ainsi se trouvait encore accomplie la célèbre prédiction de Malachie : " Je ne prends aucun plaisir en vous, dit le Seigneur des armées, et je n'agrée aucune offrande de votre main : car, du levant au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre en sacrifice à mon nom une oblation pure. " [64] Tout en prophétisant manifestement le sacrifice de nos autels, ces paroles annoncent le signal de la fin de tous les sacrifices de l'ancienne loi. Le grand sacrifice une fois institué, ils étaient devenus inutiles [65] ; incapables de justifier l'homme, ils cédaient la place au sacrifice de l'auguste Victime dont une seule goutte de sang suffisait pour effacer les péchés de mille mondes. La ruine des sacrifices anciens entraînait évidemment aussi celle du sacerdoce selon l'ordre d'Aaron, qui

[64] Mal., I, 10-11.

[65] Héb., VII, 18.

était remplacé par le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech. Enfin, comme le remarque saint Paul, [66] le sacerdoce lévitique étant abrogé, la loi ancienne devait l'être également; à la loi de crainte succédait la loi de grâce et d'amour. Ce n'étaient plus seulement, comme sous l'ancienne loi, des récompenses matérielles et passagères qui étaient offertes à nos désirs; les biens célestes, qui avaient été jusqu'alors laissés dans la pénombre, apparurent radieux à nos yeux; une perspective éternelle et infinie s'ouvrait devant nous; la gloire et le bonheur qui font la vie essentielle de Dieu lui-même devaient être le prix de notre fidélité. " Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ", nous dit le Sauveur. [67] C'est précisément cette nouvelle alliance de l'homme avec Dieu que Jésus nous annonce au moment de la consécration du vin : "Ceci, c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance". ou " du Nouveau Testament ".

---

[66] Héb., VII, 12.

[67] Jean, VI, 55.

Tout en l'inaugurant, pour nous montrer combien elle était glorieuse pour nous, il nous fait remarquer ce qu'elle devait lui coûter : c'était une alliance testamentaire, qui devait, par conséquent, être confirmée par sa propre mort, [68] et ce n'est que par son sang que nous pourrions entrer en possession de notre céleste héritage. Et voilà pourquoi l'ancien Testament, figure du nouveau, avait été, lui aussi, consacré et scellé par le sang des victimes qui représentaient le Christ. Moïse, prenant ce sang, en avait aspergé tout le peuple, en disant : " C'est le sang du Testament que le Seigneur fait à votre avantage ", [69] et grâce à cette sorte de communion au sang de l'antique alliance, les Hébreux purent entrer dans la terre promise, au pays où " coulaient le lait et le miel. " Si les avantages dont jouirent les Hébreux par la vertu de ce sang étaient déjà si désirables, quelle doit être

[68] Héb., IX, 16.

[69] Héb., IX, 19-20.

la grandeur de ceux qu'entraîne la participation au sang de la nouvelle alliance ? A coup sûr, il y a autant de différence entre les uns et les autres qu'il y en a entre le sang de vils animaux et le sang très précieux d'un Dieu, entre la terre et le ciel.

L'immolation de l'agneau eucharistique au Cénacle fut donc l'annonce d'un nouvel ordre de choses. Aux figures anciennes succédait la réalité; aux ombres, la vérité; aux ténèbres, la lumière [70]; une nouvelle ère se levait sur nous; un monde nouveau commençait. Au moment de quitter cette terre, qui allait le faire mourir, Jésus se constituait son hôte pour toujours comme la source de la vie. [71] C'était sa revanche. Il se mettait au milieu de nous comme notre pain quotidien, comme la nourriture de nos âmes, comme le principe de la lumière,de la force,de la liberté,

---

[70] *Vetustatem novitas, umbram fugat veritas, noctem lux eliminat* (*Lauda Sion*).

[71] Jean, VI, 51.

du progrès, de la grandeur et de toute vraie civilisation, comme la puissance génératrice de l'union et de la paix entre tous les hommes et de tous les généreux dévouements,comme le salut et le bonheur des individus et des nations, en un mot, selon sa propre parole,"comme la vie" de ce pauvre monde qui tombait de toutes parts en décomposition et allait s'abîmer dans le gouffre du vice et de la misère.

Et avec quelle simplicité, avec quelle absence de faste et d'ostentation toutes ces grandes choses furent accomplies, et une vie nouvelle était inoculée à l'humanité ! Qui aurait jamais soupçonné que le rite des temps nouveaux, autour duquel gravitent tous les événements de l'histoire, qui avait été annoncé et figuré depuis le commencement des temps, et qui devait être renouvelé sur nos autels jusqu'au jour du jugement, qui aurait jamais soupçonné, dis-je, qu'il dût être institué dans de pareilles conditions, à l'insu du monde, dans une chambre inconnue, en présence de

quelques pauvres paysans, et par quelques paroles si simples ? Assurément, les voies de Dieu ne ressemblent pas à celles des hommes, [72] et, comme le disait le Sauveur lui-même, " le royaume de Dieu ne vient pas en frappant les regards. [73]

La Pâque nouvelle étant instituée, une dernière coupe (la 4e sans doute) fit le tour de l'assemblée. Après y avoir trempé ses lèvres, Jésus dit à ses disciples : " Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'à ce jour où je le boirai tout nouveau avec vous dans le royaume de mon Père." [74] Le Sauveur, qui

---

[72] Cf. Isaie, LV, 8-9.

[73] Luc, XVII, 20.

[74] Matt., XXVI, 29. Quelques interprètes ont entendu par " le fruit de la vigne ", dont il est ici question, le sang même de Jésus-Christ, mais à tort, semble-t-il, parce que " dans le royaume de son Père ", c'est-à-dire au ciel (ces deux mots sont toujours synonymes dans l'Ecriture), Jésus ne devait boire son sang ni en réalité ni par métaphore. D'ailleurs, il dit : " Je ne boirai plus " ; or, quoi qu'en pensent certains auteurs, il est peu probable qu'il ait communié à la Cène ; dans le récit de l'institution de l'Eucharistie, il n'est fait

avait déjà prédit plus d'une fois aux siens l'imminence de sa mort, leur annonce de nouveau qu'il ne s'assiéra plus à table avec eux, et leur laisse entendre qu'ayant pourvu à sa présence permanente au milieu des hommes, il ne lui reste plus qu'à mourir et qu'à consommer son sacrifice. Il tenait à imprimer fortement dans l'esprit de ses apôtres la persuasion que, s'il allait mourir, il le savait et le voulait; mais, pour adoucir la grande peine que devait naturellement leur causer cette séparation violente, il ne la leur montre, en quelque sorte, qu'à travers la gloire dont elle doit être le principe pour eux comme pour lui. Ce vin, qu'il vient de goûter pour la dernière fois avec eux, n'est que l'image de ce « calice enivrant », [75] dont ils s'abreuveront ensemble au ciel: ils ne seront séparés que pour peu de

---

aucune allusion à la participation du Sauveur à son corps et à son sang; au reste, on ne s'unit pas à soi-même. Cf. Maldonat, h. l. et Knabenbauer, h. l.

[75] Ps., XXII, 5.

temps; bientôt ils vont se retrouver ensemble pour toujours chez son Père, où ils seront " enivrés de l'abondance de sa maison et abreuvés du torrent de sa volupté. " [76]

Et c'est ainsi que le Seigneur Jésus, dans cette soirée à jamais mémorable de la veille de sa mort, après avoir abrogé la Pâque ancienne et institué la Pâque nouvelle, dont l'autre était la figure et qui en sort, pour ainsi dire, comme le fruit sort de la fleur, nous montre, en quelque sorte de la main, la Pâque éternelle, qui est figurée elle-même par le banquet eucharistique, [77] dont elle est le plein épanouissement. " Bienheureux ceux qui sont appelés à ce grand festin des noces de l'agneau ", [78] où, selon les termes du Concile de Trente, " nous mangerons sans voile le même pain des anges qui nous est

[76] Ps., XXXV, 9.

[77] Voir la post-communion de la messe du S. Sacrement.

[78] Apoc., XIX, 9 et 17.

offert maintenant sous les voiles sacrés",[79] où l'essence divine s'unira pour toujours à notre esprit directement et sans intermédiaire, où sera enfin réalisé pleinement le voeu que le Seigneur adressait à son Père après la Cène : " Que tous soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous; qu'eux aussi soient un en nous. "[80]

Le double festin pascal était terminé. L'hymne d'action de grâces monta vers le ciel. Certes, jamais *Hallel* n'avait été mieux à sa place ; jamais non plus il n'avait envoyé vers le trône de Dieu un si doux parfum. Cet hymne de reconnaissance devait avoir un écho jusqu'à la fin des temps sous les voûtes de ces monuments magnifiques que l'Eglise a bâtis pour couvrir de gloire et d'amour le grand Dieu qui s'est humilié et nous a aimés, nous, ses pauvres créatures, jusqu'à se faire notre Pain.

---

[79] Session, XIII, c. VIII.

[80] Jean, XVII, 21.

Rencontre de Jésus et de Marie-Madeleine au matin de la Résurrection

Dic nobis, Maria, quid vidisti in via ?

(Paroles tirées de la séquence de la fête de Pâques.)

ON a souvent fait remarquer le caractère de simplicité et d'humilité qui paraît dans la Résurrection du Sauveur aussi bien que dans ses autres mystères. La mort et la Résurrection du Christ sont incontestablement le point central de l'histoire du monde : c'est au tombeau du Sauveur que l'ancien monde finit et que le monde nouveau commence ; il n'y a rien de plus grand dans tout l'univers que ces deux mystères. Or, est-il rien de plus simple et de plus éloigné du faste et de l'ostenta-

tion que la manière dont Jésus inaugura le monde nouveau et la nouvelle création? C'est en plein jour et aux yeux d'une foule immense, accourue de toutes parts pour célébrer la Pâque juive, qu'il avait été abreuvé d'opprobres et d'humiliations. Il voulut ressusciter pendant la nuit, loin de tous les yeux; il sort de sa tombe à une heure connue de lui seul,et passe à travers la pierre qui en fermait l'entrée avec moins de bruit que n'en fait la lumière en traversant une plaque de cristal. Les gardes eux-mêmes qui veillaient à l'entrée du tombeau, ne voient rien, n'entendent rien, ne se doutent de rien. Vainqueur de la mort, de l'enfer et de tous ses ennemis, et tout resplendissant de gloire, loin de faire parade de ses avantages et de son triomphe unique dans les annales du monde, il n'a pas un mot de menace ou de bravade contre ceux qui l'ont si indignement traité. Ses disciples l'avaient tous abandonné à l'heure de sa grande détresse; le premier d'entre eux l'avait même renié : pour tout reproche, il les appelle ses frè-

res. Il ne fait allusion aux indicibles tourments qu'il venait d'endurer pour nous que de la manière la plus générale et qu'autant qu'il le fallait pour effacer le scandale de sa croix dans l'esprit de ses disciples et y implanter la foi en sa Résurrection ; et, qui le croirait? la première personne à qui il daigne se montrer après sa sortie du tombeau, c'est une pauvre femme, une ancienne possédée, comme le dit expressément saint Marc : « Il apparut en premier lieu à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons. »[1] C'est cette scène, d'une fraîcheur et d'un charme infini, qui fera le sujet de la présente étude.

Délivrée par le Sauveur de cette terrible obsession démoniaque dont parle l'Evangile, Madeleine lui avait voué une re-

[1] XVI, 9. De ce que Madeleine fut possédée par sept démons, par cette engeance d'esprits mauvais dont parle saint Luc : VIII, 2, on n'est pas en droit de conclure qu'elle fut pécheresse : une possession diabolique ne suppose pas nécessairement une faute de la part de la personne possédée.

connaissance éternelle; elle l'avait accompagné et servi avec amour dans ses pérégrinations à travers la Palestine ; au temps de sa passion, muette de douleur, elle s'était tenue bravement au pied de la croix sous les regards menaçants des ennemis de son Maître; elle avait suivi tous les détails de l'ensevelissement, et lorsque Joseph d'Arimathie et Nicodème se furent retirés, elle était encore là, auprès du sépulcre, [1] d'où elle ne pouvait détacher ses yeux et où elle avait renfermé tout son amour et tout son coeur.

Le lendemain du grand sabbat, après de longues heures d'angoisses inexprimables, sans attendre le lever du jour, elle retourne au Golgotha avec quelques-unes de ses compagnes [2]: il lui tardait tant de revoir le tombeau où était son trésor, et de compléter l'embaumement qui n'avait pu être qu'ébauché l'avant-veille, à cause de l'approche du sabbat! Tout en chemi-

---

[1] Matth., XXVII, 61.
[2] Cf. Marc, XVI, 1.

nant à travers les ténèbres[1] vers le Calvaire, Marie et ses compagnes se demandaient avec inquiétude qui ôterait pour elles la grosse pierre qu'elles avaient vu rouler à l'entrée du sépulcre. Qu'auraient-elles dit, si elles avaient su que, dans la journée du samedi, les Juifs avaient fait mettre les scellés sur cette pierre et établi auprès du tombeau un poste de soldats romains, qui avaient la consigne de ne laisser approcher qui que ce fût? La Providence se chargea d'aplanir les voies aux pieuses amies de Jésus. Elles venaient de partir, lorsqu'un tremblement de terre violent se fait sentir aux alentours du sépulcre; effrayés, les soldats lèvent la tête, regardent: à leurs yeux, un ange, éblouissant de clarté, descend du ciel comme un éclair, brise les scellés, pousse la pierre énorme comme il aurait fait un fétu, s'asseoit dessus en triomphateur et tourne des regards étincelants vers les gardes, qui pensèrent mourir de peur et ne songèrent plus qu'à s'enfuir.

[1] Cf. Jean, XX, 1.

Ce geste sublime de l'ange annonçait magnifiquement la ruine prochaine de la hiérarchie juive, figurée par les scellés du Sanhédrin,ainsi que le triomphe du Christ sur l'empire romain, représenté par les soldats.

L'accès du saint tombeau était libre, désormais. Au moment où les saintes femmes y arrivèrent, l'ange avait disparu, aussi bien que les gardes. Madeleine remarque avec stupeur que la pierre d'entrée avait été ôtée ; elle jette un regard rapide dans la chambre sépulcrale et la trouve vide; elle en conclut que le tombeau a été violé, le corps enlevé et peut-être profané: sa douleur ne connaît plus de bornes. Vite, laissant là ses compagnes, elle court avertir Pierre et Jean, les deux disciples les plus ardents et les plus zélés du Sauveur et de la part desquels elle était en droit d'attendre plus de lumière et de secours. " On a enlevé le Seigneur ", leur dit-elle, " et nous ne savons où on l'a mis. " Pierre et Jean se hâtent de se rendre sur les lieux. Jean, le

plus jeune, arrive le premier, pénètre dans le vestibule de la grotte funéraire, et, sans oser y entrer, peut-être par déférence pour Pierre, il se penche par l'ouverture pour regarder à l'intérieur. Plus de corps : Jean ne voit que les bandelettes dont le Sauveur avait été entouré. Pierre, plus hardi, entre dans l'intérieur même du sépulcre, et, outre les bandelettes, qui étaient soigneusement pliées, il aperçoit le suaire qui avait couvert la tête de Jésus roulé avec soin et mis à part. Sans doute sur l'invitation de Pierre, Jean entre alors lui-même, dans la chambre sépulcrale. Il est extrêmement frappé du spectacle qu'il a sous les yeux, et dont rien ne pouvait donner l'idée d'un enlèvement : visiblement " le mort avait de lui-même écarté ses linges, sans hâte, comme un homme qui s'éveille tranquillement et range sa couche avant de reprendre le chemin de sa vigne ou de son champs. " [5] A ce spectacle, la foi en

[5] P. Olivier, *la Passion.*

la Résurrection se leva dans le coeur du disciple bien-aimé: il crut, non pas sur l'autorité des Ecritures, qu'il ne comprenait pas encore, comme il nous le dit luimême, [6] mais sur le rapport de ses yeux: *Vidit et credidit.* [7] Quant à Pierre, très intrigué, remarque saint Luc, il se demandait ce qui avait bien pu se passer: *Secum mirans quod factum fuerat.* [8] En tout cas, ne jugeant pas à propos de poursuivre ses investigations, il s'en retourne avec son compagnon, attendant les événements.

Madeleine, qui était revenue au sépulcre avec les deux apôtres, ne put se résoudre à repartir avec eux. Comme elle était tout absorbée par sa douleur,il ne lui était même pas venu à l'idée que Jésus pût être ressuscité: elle voulait à tout prix retrouver son corps pour lui donner une sépulture digne de lui, et pleurer sur lui tout le reste de sa vie: c'était toute son ambi-

[6] Jean, XX, 9.
[7] Jean, XX, 8.
[8] Luc, XXIV, 12.

tion. Les apôtres partis, elle resta donc là, debout, à l'entrée du sépulcre, tout en larmes, véritable personnification de la douleur: *Stabat ad monumentum foris plorans!* [9] Ses regards anxieux couraient çà et là à la recherche de Celui dont la disparition lui était plus sensible que mille morts. Ne pouvant croire à un pareil malheur, quoiqu'elle eût déjà constaté que le tombeau était vide, elle ne laissa pas de se pencher pour regarder encore: *Dum ergo fleret, inclinavit se et prospexit in monumentum.* [10] Quel spectacle s'offrit alors à elle! Deux anges étaient là, l'un à la tête l'autre au pied du lit sépulcral, dans l'attitude de ces deux chérubins qu'on voyait sur le propitiatoire de l'arche, laquelle était la figure du corps sacré du Christ, véritable arche de la nouvelle alliance. La vue de ces splendides créatures, toutes rayonnantes de jeunesse, de beauté et de gloire, ne paraît pas avoir frappé Made-

---

[9] Jean, XX, 11.

[10] Id., *ibid.*

leine: elle la laissa indifférente: que lui importaient même des anges auprès de Celui dont la pensée remplissait son coeur? L'un d'eux prend la parole et lui dit : " Femme, pourquoi pleures-tu ? " *Mulier quid ploras?* " C'est qu'on a enlevé mon Seigneur ", répond-elle, " et je ne sais pas où on l'a mis."[11] Et comme l'ange, sans doute, tardait à répondre, entendant derrière elle un bruit de pas, elle laisse là les messagers célestes et se retourne vivement. [12] C'était Jésus lui-même qui arrivait. Madeleine, qui ne s'attendait nullement à le revoir vivant, ne jeta sur lui qu'un regard vague et distrait, à travers ses larmes, et le prit pour le jardinier de Joseph d'Arimathie, dans le jardin duquel se trouvait le sépulcre; lui seul, se disait-elle sans doute, pouvait être là à une heure si matinale; et, à cette pensée, une petite lueur d'espoir s'était glissée dans son coeur: peut-être pourrait-elle obtenir de

[11] Jean, XX, 13.
[12] *Id.*, XX, 14.

lui quelques renseignements précis. "Femme", lui dit alors le divin jardinier, (et, dans la langue du pays, cette appellation, que la *Vulgate* traduit par *mulier*, pouvait s'appliquer aux personnes les plus aimées et de la plus haute distinction), " femme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu ? " *Mulier, quid ploras ? quem quaeris ?* [13] C'est la première parole du Sauveur après sa Résurrection. Il semble s'étonner que Marie pleure sur un événement qui aurait dû la remplir de joie: elle se lamentait parce que le tombeau était vide; elle n'aurait dû se lamenter que s'il n'avait pas été vide. " Seigneur ", répond Madeleine à son interlocuteur, d'un ton suppliant et avec une courtoisie intéressée, comme si elle avait eu affaire à un personnage d'importance, " Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as placé, et je l'emporterai [14]: *Domine, si tu sustulisti eum;* sa pensée est si pleine de son Maître,

---

[13] *Id.*, XX, 15.

[14] Jean, XX, 15.

qu'elle ne prend pas la peine de dire de qui ou de quoi elle parle, comme si tout le monde devait savoir ce qui la préoccupait. " Si c'est toi qui l'as enlevé ", si ce corps d'un pauvre crucifié n'était pas à sa place dans le riche caveau de ton maître; s'il n'a été mis là qu'en passant et parce qu'on n'avait pas le temps de le déposer ailleurs, "dis-moi où tu l'as mis, et je l'emporterai. " Que voilà bien le langage de l'amour, qui se croit tout possible et ne craint aucun danger, quand il s'agit de servir l'objet aimé! " Rien ne lui pèse ", dit l'auteur de l'*Imitation*, "rien ne lui coûte; il tente plus qu'il ne peut; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis. "[18]
Comme elle ne recevait pas de réponse immédiate de son divin interlocuteur, Madeleine se détournait déjà de lui pour porter ailleurs ses regards et ses recherches. Touché de tant de douleur, d'amour et de constance, le bon Pasteur rappela

[18] Imit., III, V, 4.

alors à lui sa petite brebis par son nom. “ Marie ” lui dit-il, simplement. A ce nom, au son familier de cette voix, qui évoquait à sa mémoire de si douces choses, Madeleine se retourne précipitamment : *Conversa Maria;* n'en pouvant croire ses oreilles, elle lève des yeux ardents sur le visage de Celui qui était devant elle : oui, c'était bien Lui; elle n'était pas le jouet d'une illusion. A l'instant, la foi en la Résurrection jaillit dans son coeur comme un éclair, un immense amour pénètre tout son être, et, ivre de joie: “Mon Maître ! ” s'écrie-t-elle: *Rabboni.* [16] C'est tout ce qu'elle peut dire; et, se précipitant à ses pieds, elle les étreint comme pour l'empêcher de lui échapper de nouveau. Une goutte du bonheur du ciel était descendue dans son coeur : le monde n'existait plus pour elle. Oh ! qu'elle se sentait bien aux pieds de son Jésus glorifié ! Comme les trois disciples du Thabor, elle aurait

[16] Jean, XX, 16.

voulu y demeurer éternellement. Jésus la rappela aux réalités de la vie présente : " Ne t'attache donc pas ainsi à moi ", lui dit-il : *Noli me tangere.* [17] Le ciel n'est pas encore ouvert pour toi; je ne suis pas encore remonté vers mon Père, ni personnellement, ni en mes membres : *Nondum enim ascendi ad Patrem meum.* Quand tu seras au ciel, tu pourras te livrer à tous les transports de ton amour, sans craindre d'être jamais séparée de ma présence sensible; mais sur la terre, vivre d'amour, ce n'est pas fixer sa tente sur le Thabor, c'est gravir le Calvaire, à mon exemple, au service des hommes. Lève-toi donc, quitte moi, " va trouver mes frères " qui sont dans la désolation, et porte leur ce message de ma part : " Je monte vers mon Père, qui est aussi votre Père, vers mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. " [18] Voilà le

[17] Dans le texte original, le mot que la *Vulgate* a rendu par : *tangere*, " *toucher* ", signifie proprement : s'attacher à...

[18] Jean, XX, 17.

grand message que le Rédempteur ressuscité fit transmettre par Madeleine, dès le matin de la Résurrection, à tous ses disciples et en leurs personnes, à nous tous. La veille de sa mort, il avait entretenu ses apôtres de son retour prochain dans la maison de son Père, en leur promettant qu'il reviendrait à eux (à la mort de chacun) et qu'il les prendrait avec lui afin d'être ensemble à jamais. [19] Il leur fait annoncer maintenant que le temps du triomphe est arrivé, qu'il va monter vers son Père, qu'il est déjà sur la voie du ciel : *Ascendo.* Voilà, dit-il, que j'y monte comme chef de l'humanité; vous êtes morts avec moi, vous êtes ressuscités avec moi; je vais aussi vous faire monter au ciel avec moi : tout est désormais commun entre nous : mon Père est devenu votre Père, mon Dieu est aussi votre Dieu ; il est mon Père par nature, il est le vôtre par grâce et par adoption; il est mon Dieu par mon humanité, il est votre Dieu

[19] Jean, XIV, 3.

par ma médiation. Etant fils de Dieu comme moi, quoique d'une autre manière que moi, vous êtes mes frères et, par conséquent, mes cohéritiers: mon royaume céleste est à vous, et le même trône nous attend: un avenir éternel de gloire et de bonheur sans nom est devant vous.

Certes, pour un tel message, il n'y a plus que des cris de joie et un *alleluia* sans fin qui puissent exprimer notre reconnaissance. Quelle différence entre ce qu'on peut appeler cette charte de la nouvelle alliance et celle que Moïse donna aux Hébreux ! La loi ancienne ne promettait guère que des récompenses matérielles et passagères, et laissait dans la pénombre les biens futurs. Le législateur de la nouvelle alliance ouvre à nos yeux une perspective éternelle et infinie et nous offre, comme son cadeau de Pâque, la gloire et le bonheur qui font la vie essentielle de Dieu lui-même. " Une immense espérance a traversé la terre": qui pourrait s'obstiner à tenir ses regards baissés vers les biens caducs et misérables de cette vie, et

comment ne pas se rendre à cette véhémente exhortation de saint Paul: « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut...; affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles de la terre? »

A peine eut-elle reçu le message pascal, que Madeleine se leva; et elle qui n'avait pu se séparer d'un tombeau vide, parce qu'il avait été celui de Jésus, elle n'hésita point, sur l'ordre de son Maître, à le quitter lui-même avec tous ses charmes pour aller le servir dans ceux qu'il ne rougissait pas d'appeler ses frères. Elle eut ainsi l'honneur d'être le premier des missionnaires et l'apôtre des apôtres. Quand elle arriva près d'eux, ils avaient déjà reçu un message angélique par l'intermédiaire des compagnes de Madeleine. Après que celle-ci les eut quittées et se fut éloignée du sépulcre pour aller avertir Pierre et Jean, deux anges leur étaient apparus, leur avaient annoncé que le

" *Col.* : III, 1-2.

Christ était ressuscité et les avaient chargées de prévenir les disciples et de leur rappeler le grand rendez-vous en Galilée, que le Seigneur leur avait assigné la veille de sa mort, [21] et où il devait inaugurer le nouveau royaume universel. Les saintes femmes s'étaient empressées de porter ce message aux disciples : ils pensèrent qu'elles déliraient. [22] C'est à ce message que firent allusion les deux pèlerins d'Emmaüs, quand ils dirent à leur divin compagnon de route : " Quelques femmes de notre société nous ont fort étonnés : étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur étaient apparus et leur avaient annoncé qu'il est vivant. " [23] Ces paroles laissent assez clairement entendre que les compagnes de Madeleine n'avaient pas vu Jésus : autrement, elles

---

[21] Matt., XXVI, 32 : " Après ma résurrection, je vous précéderai en Galilée. "

[22] Luc, XXIV, 11.

[23] Luc, XXIV, 23.

l'auraient dit. Il semble donc bien que l'apparition mentionnée par saint Matthieu, XXVIII, 9, doit être identifiée avec celle du Sauveur à Madeleine, près du sépulcre. Le pluriel dont se sert le premier évangéliste dans le récit de cette apparition n'est sans doute qu'un de ces pluriels de catégorie, dont on rencontre plusieurs exemples au cours de son évangile, et qui consistent à appliquer à une catégorie de personnes ce qui ne convient qu'à une seule d'entre elles. [24]

Ce ne fut probablement qu'un temps assez notable après ses compagnes, que Madeleine put rejoindre les apôtres. "J'ai vu le Seigneur", leur dit-elle, triomphante, "et voici ce qu'il m'a chargée de vous dire" [25]; et elle leur fit part du royal message. Mal accueilli d'abord par les disciples, qui le traitaient de rêverie, aussi bien que celui de ses compagnes, ce témoigna-

---

[24] Cf. E. Lévesque, *Nos quatre Evangiles*, p. 306-325.

[25] Jean, XX, 18.

ge de Madeleine, une fois confirmé par celui de Pierre et des autres apôtres, fut porté par eux jusqu'aux extrémités de la terre : ils allaient partout, rendant témoignage à la résurrection de leur Maître, et partout faisaient briller aux yeux des peuples émerveillés les splendeurs de l'éternité. De génération en génération, ce témoignage est descendu jusqu'à nous. Puisse-t-il être les délices et l'inspiration de notre vie ! Comme le demande l'Eglise dans la Collecte du jour de Pâques, que Dieu,qui nous a ouvert les portes de l'éternité par la mort et la résurrection de son Fils unique, daigne élever nos désirs vers le ciel, les soutenir de sa grâce et les empêcher de retomber vers la terre. Qu'il nous accorde ce bien par l'interçession de l'épouse mystique privilégiée de Jésus, Marie-Madeleine.



Saint Jean l'évangéliste

Discipulus... quem diligebat Jesus.

(JEAN, XXI, 7.)

PARMI les grandes figures qui se meuvent dans le saint Evangile autour de la divine figure du Christ, il en est peu de plus attachantes que " le disciple que Jésus aimait. " Toute sa vie a été comme une ascension continue vers la lumière et l'amour, dont il devint l'apôtre et le docteur. Je voudrais, dans cette étude, m'arrêter quelques instants sur les principaux degrés de cette montée mystérieuse vers les célestes régions, un des plus beaux spectacles que puisse contempler l'oeil de l'homme.

La première fois que nous rencontrons saint Jean dans l'Evangile, c'est sur les bords du Jourdain, à Béthanie, dans l'en-

tourage de Jean-Baptiste, dont il était le disciple. [1] Il pouvait alors avoir vingt-cinq ans, selon la tradition. Un jour donc qu'il prêtait une oreille attentive aux instructions du Précurseur, qui s'étendait avec complaisance sur les grandeurs du Messie et son nouveau royaume, tout à coup, Jésus, qui venait de sortir du désert pour inaugurer sa vie publique, vint à passer à quelque distance. A sa vue, Jean-Baptiste, tout ému, s'écrie : Le voici, c'est lui, " c'est l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei.* " Le jeune fils de Zébédée regarde, avec quelle émotion, on le devine facilement. Il voyait, pour la première fois sans doute, Celui dont il devait écrire plus tard : " Au commencement était le Verbe. " Encouragé par le Précurseur, il se dirige timidement vers Jésus, qui, entendant quelqu'un marcher derrière lui, se retourne du côté du jeune homme, et lui dit d'un ton engageant, comme pour

[1] Jean, I, 35 sqq.

provoquer un cordial épanchement : "Que cherchez-vous ? " Jean, qui brûlait du désir de s'entretenir à loisir et dans le secret avec lui, répondit : " Maître, où demeurez-vous? " " Venez voir ", reprit simplement le Sauveur ; et ils s'acheminèrent ensemble vers l'humble maison où le divin Fils de Marie avait établi sa résidence temporaire. Il était alors environ quatre heures du soir, remarque l'évangéliste,dont la mémoire n'avait rien perdu des détails de cette heureuse soirée. C'est de cette heure que date dans le monde le mouvement des âmes vers le Rédempteur : elle méritait bien d'être transmise à la postérité. Que se passa-t-il dans ce premier et long entretien de Jésus avec Jean? Tout ce que nous savons, c'est que la lumière ne brilla pas en vain aux yeux du jeune homme : son esprit et son coeur étaient gagnés au Messie, et les premiers liens de cette amitié privilégiée qui devait l'unir à Jésus étaient formés.

Après avoir suivi son nouveau Maître pendant quelque temps, sur l'ordre du

Sauveur, qui voulait sans doute éprouver sa constance, il retourna dans sa famille, à Bethsaïde,au bord du lac de Génésareth, et reprit ses occupations ordinaires de pêcheur. Sa fidélité ne faillit point: le souvenir de Jésus, toujours vivant dans son coeur, éclairait et gardait sa vie.

Quelques mois après sa première rencontre avec l'Homme-Dieu, Jean se trouvait sur le lac de Génésareth avec son père Zébédée, son frère Jacques et quelques mercenaires ; ils étaient occupés à réparer leurs filets dans leur barque, non loin du bord. Levant les yeux, Jean aperçoit soudain le divin Maître qui approchait: son coeur bondit vers lui. Jésus le regarde affectueusement et l'appelle avec Jacques,en leur disant, sans doute, comme il venait de faire à Pierre et à André : " Venez à ma suite; je veux faire de vous des pêcheurs d'hommes." [3] C'était l'appel au sacerdoce, à l'apostolat et à tous les renoncements qui en sont la conséquence.

[3] Cf. Marc, I, 16-20.

La lumière brillait de nouveau aux yeux de Jean : il ne s'en détourna point. Pour s'attacher définitivement à Jésus, il n'hésita pas à tout sacrifier, et sa barque avec ses joyeuses excursions sur ce lac enchanteur, où son enfance et son adolescence s'étaient écoulées avec tant de charme, et son père, et l'espoir qu'il caressait, vraisemblablement, de fonder bientôt lui-même un foyer. Le voilà maintenant fixé à l'école apostolique. Sous le regard de Jésus, il y montra un zèle, une ardeur et une impétuosité, que le Maître dut plus d'une fois contenir, [3] et qui lui valurent le surnom de Fils du tonnerre. [4]

Cependant le temps de sa formation apostolique touchait à son terme. Peu de jours avant sa mort, le Sauveur mit l'amour de son fidèle et enthousiaste disciple à une nouvelle et terrible épreuve. [5] Par l'intermédiaire de sa mère, une des

---

[3] Luc, IX, 54 sqq.; 49-50.

[4] Marc, III, 17.

[5] Matt., XX, 20 sqq.; Marc, X, 35 sqq.

pieuses femmes qui suivaient et assistaient Jésus pendant ses pérégrinations, Jean avait sollicité de lui la faveur d'être assis à ses côtés dans son royaume futur. " Mais vous ne savez pas ce que vous demandez, " lui répondit Jésus: paroles qui équivalaient à celles-ci: C'est par la croix que je dois, moi, entrer en possession de mon royaume; ce n'est aussi que par la croix qu'on peut mériter d'y entrer avec moi, surtout pour y occuper les premières places. Et il ajouta: " Pouvez-vous boire le calice que je dois boire moi-même?" Il venait, quelques instants auparavant, d'étaler sous les yeux de ses apôtres les ingrédients qui devaient entrer dans la composition de cet affreux breuvage: le Fils de l'homme, avait-il dit, serait livré aux princes des prêtres, condamné à mort, mis entre les mains des Gentils, conspué, flagellé, crucifié. [a] Devant la perspective aussi terrible qu'inattendue qui s'ouvrait à ses yeux, Jean ne recula pas. Pour être

[a] Matt., XX, 18-19; Marc, X, 33-34.

près de son Maître, il n'est rien qu'il ne fût disposé à endurer. Oui, Seigneur, répond-il, je puis le boire, ce calice. La lumière avait brillé de nouveau : il avait continué d'y faire bon accueil.

Quelques jours plus tard, sa passion commençait. Au pied de la croix où était pendu Celui sur la poitrine duquel il venait, la veille, de reposer sa tête avec tant d'amour, et qu'il avait été admis à contempler dans la gloire de la Transfiguration, nous le voyons debout, sous les regards moqueurs et menaçants des bourreaux. Il n'avait pas voulu manquer à son divin Ami à l'heure de sa grande détresse. Toutes les douleurs de l'un eurent leur retentissement dans le coeur de l'autre. Qu'il était grand et beau, saint Jean, à ce moment suprême, où, seul de tous les hommes, il représentait si noblement l'humanité à cet auguste sacrifice du Calvaire qui sauvait le monde ! Une si héroïque fidélité reçut immédiatement sa récompense. A Pierre, le champion du Christ, Jésus devait confier l'Eglise, son épouse

mystique; à Jean, son ami personnel, il fit don, avant de mourir, de sa propre mère, du coeur de laquelle, comme d'un canal immaculé, partent toutes les grâces qui font vivre l'Eglise. [7]

A la lumière de la Croix, les idées de Jean sur la souffrance s'étaient singulièrement épurées. Avant la Passion, pour être près de Jésus, il s'était résigné à la souffrance; après la Passion, il y mit sa joie, il n'aspira plus qu'à être digne de souffrir pour son Maître, [8] et un désir ardent du martyre s'alluma dans son âme. Comme il lui tardait de boire le calice que Jésus lui avait promis! [9] Un jour, il crut que cette soif du martyre, qui le consumait, allait enfin être étanchée. Condamné à mort, sous Domitien, pour le noble témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ, après avoir subi le supplice de la flagellation, * il fut, à Rome, devant la

[7] Jean, XIX, 26-27.
[8] Cf. *Act.*, V, 41.
[9] Cf. Matt., XX, 23.
* Voir Desobry, d'après lequel: " tous les con-

Porte latine,jeté dans une chaudière d'huile bouillante; mais,contrairement à son attente et à son voeu le plus cher, il en sortit, selon l'expression de saint Jérôme, [10] plus frais et plus vigoureux qu'il n'y était entré. C'est qu'il ne devait pas boire le calice de son Maître, en quelque sorte, d'une seule haleine, comme ses frères dans l'apostolat; il fallait qu'il le prît à longs traits. Les autres apôtres devaient glorifier Jésus par le martyre de la mort; lui, il fut appelé à le glorifier par le martyre de la vie et de l'attente [11]; et, à le bien prendre, c'est peut-être lui qui eut le plus à souffrir.

Epargné par l'huile bouillante, l'apôtre fut relégué dans l'île de Pathmos, [12] une

damnés exécutés en public subissent cette flagellation. " *Rome, au siècle d'Auguste*: Lettre XL: Ve édition, t. II, p. 224.

[10] *Cont. Jovinian.*: éd. Migne: t. XXIII, col. 259. Cf. Tertull.: *De praescriptionibus*: éd. Migne, t. II, col. 59.

[11] Cf. Jean, XXI, 22: " Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi. "

[12] Cf. Tertull., *ut supra.*

des îles de la mer Egée. Du haut de ce rocher, comme d'un poste d'observation, il vit se dérouler sous ses yeux les destinées glorieuses de cette Eglise pour laquelle il souffrait et contre laquelle tout l'univers était alors soulevé. Ce sont ces visions qu'il a consignées dans l'Apocalypse. Délivré enfin de l'exil, à la mort de Domitien, dans ses courses apostoliques à Ephèse et dans l'Asie proconsulaire, il se fit, avec plus de zèle et d'enthousiasme que jamais, le docteur et l'apôtre de cette lumière et de cet amour du Christ, qui avaient transformé et réjoui sa vie. " Ce qui était dès le commencement ", écrivait-il au début de sa première Epître, vers la fin du premier siècle, " ce que nous avons entendu,ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie..., nous vous l'annonçons... afin que votre joie soit complète. Et voici le message qu'il nous a fait entendre, et que nous vous annonçons à notre tour, c'est que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres: *Deus lux*

est, et tenebrae in eo non sunt ullae. "
Quelle sublimité dans cette notion de Dieu et du Christ Jésus, que saint Jean jette ainsi au milieu de ce monde païen, qui n'avait sur la divinité que des idées si grossières! Dieu, dit-il, c'est la lumière, sans ombre de ténèbres, c'est l'être absolu dans le resplendissement de sa Majesté, pur de toute imperfection, c'est la perfection et la beauté par essence. C'est cette divine Lumière que le disciple bien-aimé nous montre comme à découvert dans le quatrième Evangile, qui est le joyau le plus précieux du trésor des Ecritures, et qui a valu à son auteur le titre de théologien par excellence et d'aigle des évangélistes: aussi bien personne, avant lui, ne s'était enfoncé aussi avant dans la lumière.

Mais ce n'est pas seulement comme lumière que Jean nous représente le Dieu-Homme. Cet Etre ineffable, qui est la lumière infinie, est encore, nous dit-il, l'amour infini. " *Deus charitas est.* Dieu, c'est l'amour. " [13] Voilà, à coup sûr, la

[13] I Ep., IV, 16.

plus haute et la plus consolante idée de Dieu qui ait jamais été proposée au coeur humain. Ainsi donc, Jésus n'a pas seulement de l'amour, beaucoup d'amour pour nous; il est l'amour en personne. Ramassons dans un seul coeur l'amour de tous les pères, de toutes les mères, de tous les époux, de tous les amis, à la fois; eh bien ! cet amour immense, composé de tous les amours créés, n'est pas encore par rapport à l'amour de Jésus pour chacun de nous, ce qu'est une étincelle par rapport à un vaste incendie.

C'est sur cet amour de Dieu pour nous que le disciple bien-aimé appuie toute sa théologie. Oui, s'écrie-t-il dans sa première Epître, [14] " nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. " Voilà la simple profession de foi qu'il opposait aux hérétiques de son temps qui ne pouvaient se mettre dans l'esprit que le grand Dieu du ciel se fût abaissé et sacrifié ainsi pour de pauvres créatures telles que nous. C'était

[14] Ep., *ibid.*

leur dire: Si le Tout-Puissant nous aime infiniment, est-il étonnant qu'il se soit rapproché de nous, qu'il ait pris notre nature, qu'il soit né pour nous dans une étable, qu'il soit mort pour nous sur un gibet, qu'il veuille se faire manger par nous à la sainte table? Que si l'amour même purement humain fait faire à l'homme, qui n'est que faiblesse, des prodiges à peine concevables, n'est-il pas conforme à la nature des choses qu'un amour sans bornes, servi par une puissance infinie, se manifeste par des effets qui déconcertent la faible imagination humaine? [15]

Ce n'est pas seulement le dogme que saint Jean fait reposer sur l'amour de Dieu, c'est encore la morale tout entière, qui peut se résumer, on le sait, dans l'amour du prochain, selon ce mot de saint Paul: " Celui qui aime son prochain a accompli la loi. " [16] Or, sur quoi le disci-

[15] Cf. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, éd. Lebarq: VI, p. 283 sq.

[16] *Rom.*, XIII, 8.

ple bien-aimé appuie-t-il la nécessité de cet amour? " Si Dieu nous a ainsi aimés ", nous crie-t-il, " nous devons aussi nous aimer les uns les autres. " [17] Et en effet, puisque la vie chrétienne, comme le dit saint Paul, n'est que la continuation en nous de la vie et des sentiments du Christ, [18] comment pourrions-nous nous flatter d'être chrétiens et d'aimer Jésus, si nous n'aimions ceux dont l'amour a rempli toute sa vie? L'amour des hommes en tant qu'hommes, c'est la manifestation et comme le rayonnement nécessaire de la lumière de la foi qui est en nous, je veux dire, de la connaissance amoureuse du Christ Jésus.

Si l'amour de Dieu pour les hommes est la raison de l'amour que nous leur devons, il en est aussi la mesure, au témoignage de saint Jean. " Si Dieu a donné sa vie pour nous ", dit-il, " nous aussi, nous

---

[17] I Ep., IV, 11.

[18] Philip., II, 5: " Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ. "

devons donner notre vie pour nos frères." [19] Si lui, le Très-Haut, n'a vécu que pour nous et s'est livré à une mort affreuse pour de pauvres créatures coupables, comment, nous, pourrions-nous compter notre vie pour quelque chose, quand le besoin de nos frères, quels qu'ils soient, en exige le sacrifice? et, dans les circonstances ordinaires de la vie, comment pourrions-nous marchander à des êtres pour lesquels Dieu est mort, notre temps, nos services, nos sympathies, nos égards, et toutes ces délicatesses dont la sainte dilection a le secret?

Voilà la grande leçon que nous a laissée saint Jean. Si elle inspirait la conduite de tous les chrétiens et spécialement des ministres de l'Evangile, sûrement, ils trouveraient dans cet amour de leurs frères, avec cette joie pleine et toute céleste dont parle le Sauveur, [20] le moyen le plus effi-

---

[19] I *Ep.*, III, 16.

[20] Jean, XVII, 13; XV, 11.

cace d'attirer le monde sous le joug suave de Jésus-Christ. " Ah ! " s'écrie Bossuet,[21] " si l'on voyait reluire en l'Eglise cette charité désintéressée, toute la terre se convertirait. "

C'est sur ces enseignements tout imprégnés de lumière et d'amour et confirmés par les exemples de toute sa vie, que saint Jean ferma le volume des Ecritures canoniques : c'est le dernier son rendu par la tradition apostolique ; ce sont les suprêmes recommandations en quelque sorte officielles de Dieu à sa créature. On n'en imagine pas de plus hautes et de plus suaves.

La tâche de Jean était accomplie. Il avait environ cent ans, d'après la tradition. Son attente avait duré assez longtemps. Que de fois, au cours de son exil sur la terre, il s'était écrié : " Venez, Seigneur Jésus ! "[22] Le Maître vint enfin le relever

[21] *Panégyrique de saint Pierre Nolasque* : éd. Lebarq, IV, 511.

[22] *Apocal.*, XXII, 20.

de sa longue faction et mettre un terme à sa patience héroïque. Et l'apôtre bien-aimé alla reprendre, au banquet du ciel, parmi ses frères dans l'apostolat, la place qu'il occupait à la dernière Cène, près de son divin Ami.



APPENDICE

DATE DE LA NAISSANCE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOUTES les nations chrétiennes ont adopté l'époque de la naissance de Jésus-Christ comme point de départ de leur chronologie : hommage bien juste rendu à Celui qui est comme le foyer central du monde, et en qui tous les événements historiques trouvent leur raison d'être.

C'est Denys le Petit, moine de l'Eglise romaine, au 6e siècle, qui eut l'honneur de proposer le système actuel de chronologie. Il fut d'abord adopté à Rome; il était suivi en France sous Pépin et Charlemagne; et, vers le 10e ou 11e siècle, toutes les autres chronologies lui avaient cédé la place, dans l'étendue du monde chrétien. Mais si tous s'accordent désormais

à compter les années à partir de la naissance du Sauveur, on est loin de s'entendre sur la véritable année où Jésus-Christ vint au monde, et on convient même généralement qu'elle ne correspond pas exactement au commencement de l'ère vulgaire ou dionysienne. C'est là recherche de cette date précise de la Nativité de l'Homme-Dieu qui fera l'objet du présent travail.

Malgré la grande divergence d'opinions qui s'est produite dans le cours des siècles sur l'époque de la naissance du Sauveur, les exégètes s'accordent, à peu d'exceptions près, à la placer entre l'année 747 et l'année 754 de la fondation de Rome. d'après la chronologie de Varron. [1] C'est

[1] Sur la date de la fondation de Rome, il y a deux opinions principales: Verrius Flaccus fixe cette époque à la fin de la 4e année de la 6e Olympiade (on sait que les Olympiades comprenaient chacune l'espace de 4 ans et qu'elles datent de l'année 776 A. C.: c'est l'époque où furent institués ces jeux devenus si fameux qu'on célébrait tous les ans à Olympie, en Grèce). L'autre opinion plus célèbre et consacrée par la plupart des mo-

à cette dernière année que Denys le Petit l'a attachée; Jules l'Africain et le vénérable Bède partagent son sentiment. L'année 753 a été proposée par Tostat, Génébrard, Labbé et autres; l'année 752, par saint Hippolyte de Porto, saint Epiphane, Eusèbe de Césarée, Paul Orose, etc.; l'année 751, par Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Jean-Chrysostome, Cassiodore, et, parmi les modernes, Baronius, Scaliger, Vossius, etc.; l'année 750, par Sulpice Sévère, Nicetas, Nicéphore Calliste, et de nos jours, par Wieseler, dans une dissertation très savante; l'année 749, par le P. Decker, le P. Petau, le cardinal Noris, Lancelot, Noël Alexandre, Tillemont, Graveson, Trombelli, Wouters, Bergier, Rohrbacher, Aberle, Schegg, Fillion, etc.; Wieseler regarde aussi cette date comme probable à côté de celle de 750. L'année 748 est assignée par Capel, Bol-

---

numents anciens, est celle de Varron, qui rattache l'origine de Rome à l'année précédente, c'est-à-dire, à la fin de la 3e année de la 6e Olympiade, et par conséquent à l'année 753 A. C.

landus, Henschenius, Papebrock, Schelstrate, Kepler, Pagi et quelques autres. Enfin, dans les temps modernes, bon nombre de savants se sont prononcés en faveur de l'année 747, entre autres, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, Sanclemente, Ideler, le P. Patrizzi, Sepp, Weighl, Wallon, Chevallier, Dumas, Mémain.

De toutes ces dates, qui se disputent la gloire d'avoir marqué la naissance de l'Enfant Dieu, quelle est celle qui offre les meilleurs titres ? De nos jours, ce sont les années 747 et 749, principalement, qui se partagent les suffrages. Après un mûr examen de la question, nous allons essayer de montrer que c'est à l'année 749 qu'il faut, semble-t-il, donner la préférence.

Dans une première partie, nous établirons que la naissance de Jésus-Christ doit être placée avant le printemps de l'an 750 ; nous montrerons ensuite qu'il n'est guère possible de la reculer au-delà de 749, en nous appuyant sur 4 arguments, tirés de l'époque 1. du baptême de Notre-Seigneur, 2. de la reconstruction du Tem-

ple par Hérode, 3. du massacre des Saints Innocents, 4. de la paix universelle qui marqua l'avènement du Messie. Ces preuves n'auront pas toutes la même valeur; mais, si nous ne nous trompons, on ne pourra nier que leur ensemble forme un argument imposant en faveur de notre thèse. Une seconde partie sera consacrée à la discussion des arguments mis en avant par les adversaires et spécialement par les partisans de l'année 747.

I

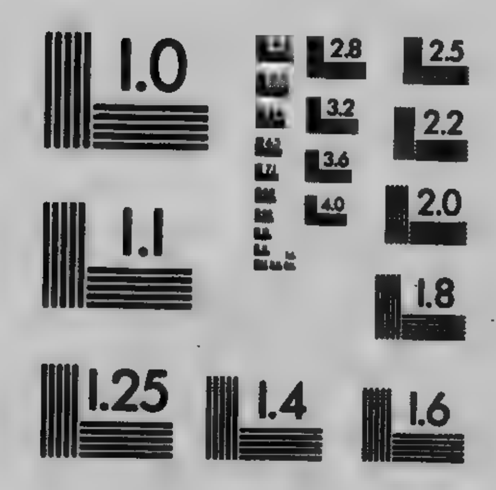
Et d'abord, il parait certain que la naissance de Notre-Seigneur doit être placée avant le printemps de 750. D'après l'Evangile, il vint au monde, reçut la visite des Mages et fut transporté en Egypte,sous le règne d'Hérode-le-Grand. [8] Or, il semble hors de doute qu'Hérode mourut au printemps de 750. Etablissons solidement ce point qui a échappé à la

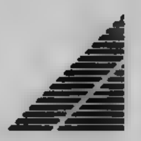
[8] Cf. Matt., II.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





diligence d'un si grand nombre d'auteurs.

Voici ce que dit l'historien juif, Josèphe, dans les " Antiquités juives ", l. XVII, c. VIII : " Hérode mourut 5 jours après avoir fait tuer son fils Antipater. Son règne fut de 34 ans, à partir de la mort d'Antigone, et de 37, à dater du temps où il fut déclaré roi par le Sénat. " On lit la même chose au l. I, c. XXXIII, de la " Guerre des juifs. " Or, d'après le même historien, la déclaration du Sénat romain en faveur d'Hérode eut lieu sous le consulat de C. Domitius Calvinus pour la seconde fois, et de C. Asinius Pollion, [3] c'est-à-dire, en l'an 714 U. C.; et la prise de Jérusalem par Hérode, laquelle fut suivie de la mort d'Antigone, arriva sous le consulat de Marc Agrippa et de Caninius Gallus, pendant la solennité du jeûne [4] (fête des Expiations), c'est-à-dire, par conséquent, l'an 717, le 10 du mois de Tisri (octobre).

---

[3] *Antiq. juives*, l. XIV, c. XIV, 5.

[4] *Antiq. juives*, l. XIV, c. XVI, 4.

Le cardinal Noris et le P. Magnan ont aussi clairement établi que le royaume de Palestine n'a pu être octroyé à Hérode par un sénatus-consulte avant le commencement de septembre 714. [5] D'après l'usage des Juifs, qui comptaient les années de leurs rois du premier mois [6] (Nisan) de l'année sacrée où ils étaient montés sur le trône, [7] il faut donc dater la première année d'Hérode du 1er jour de Nisan 714 ou 717, selon que l'on aura en vue sa nomination ou la mort d'Antigone; et par

[5] V. Magnan, *De anno natalitio Christi:* p. 83.

[6] Le mois de Nisan comprenait une partie de nos mois de mars et d'avril.

[7] Voici en faveur de cet usage, auquel il importe de faire attention, le témoignage du Talmud et de Buxtorf :

" Le premier jour du mois de Nisan ", dit le Talmud, " est le commencement de l'année des rois et des fêtes "; à l'occasion de ce texte, Buxtorf ajoute : " Alors même que l'élection du roi n'aurait eu lieu qu'un mois, une semaine, un jour avant Nisan, ce mois, cette semaine, ce jour, étaient considérés comme une année entière, et le roi commençait la seconde année de son règne à l'ouverture du mois de Nisan. " Buxtorf, *Synagoga judaica*, c. XII.

conséquent il commençait sa 37e année de règne à partir de sa nomination, et sa 34e à partir de la mort d'Antigone, en l'an de Rome 750, le premier jour du mois de Nisan. Il s'agit maintenant de prouver qu'Hérode n'atteignit point l'année 751, et même qu'il dut mourir quelques jours seulement après le commencement de Nisan 750.

On a d'Hérode Antipas, fils d'Hérode-le-Grand et son successeur dans la Galilée, plusieurs médailles qui marquent la 43e année de son règne. Or, ce prince fut privé de sa tétrarchie et exilé par Caius Caligula au plus tard en septembre 792.[a] Comme, d'après les médailles ci-dessus mentionnées, il avait atteint la 43e année de son règne, il a dû nécessairement commencer à régner en 750, et, conséquemment, cette dernière année a dû être en même temps la première d'Antipas et la dernière d'Hérode l'Ancien.

[a] Cf. Wallon, *De la croyance due à l'Evangile :* Notes additionnelles, note XXXIV.

En outre, d'après Josèphe, il y avait dix ans, [9] qu'Archélaüs, autre fils d'Hérode, régnait en Judée à la place de son père, lorsqu'il fut déposé par l'empereur Auguste et relégué à Vienne, dans les Gaules. D'un autre côté, Dion Cassius [10] nous assure qu'Archélaüs fut exilé sous les consuls Lépidus et Arruntius, c'est-à-dire, l'an 759. Il faut donc nécessairement que ce prince ait commencé à régner en 750, et que, par conséquent, cette année soit la dernière d'Hérode. De plus, rapporte l'historien juif, après avoir pleuré son père pendant sept jours, et donné au peuple, selon l'usage, le festin des funérailles, Archélaüs se rendit au temple où il fut d'abord reçu avec de grandes acclamations de joie. Tout à coup, sur le soir, des factieux s'assemblèrent et se plaignirent hautement de la mort cruelle des Juifs livrés aux flammes par Hérode, pour avoir abattu l'aigle d'or placé, par ses

[9] *Antiq.*, l. XVII, c. XIII, 2 et 3.

[10] L. 55, p. 567.

ordres et au mépris de la loi de Moïse, sur la porte du Temple: une sédition s'éleva dans l'édifice sacré, et Josèphe ajoute positivement qu'Archélaüs, n'ayant pu apaiser les rebelles par la douceur, les dissipa enfin par les armes durant *les jours des Azymes.* [11] Il résulte clairement de tout ce récit qu'Hérode dut mourir 7 ou 8 jours avant les fêtes pascales, qui s'ouvraient le 14e jour de Nisan, et, par conséquent, une semaine environ après le 1er jour de ce mois.

Une autre circonstance, qui nous a été transmise par Josèphe, vient appuyer nos calculs sur la date précise de la mort d'Hérode. Selon cet historien, la lune s'éclipsa à Jérusalem quelques jours avant la mort du roi; or, d'après les données astronomiques, il y eut en effet, dans la capitale de la Judée, une éclipse de lune le 13 mars de l'an 750; et il est à remarquer que les deux années suivantes on ne constata rien de semblable.

---

[11] *Guerre des Juifs*, l. II, c. I; et *Antiq.*, l. XVII, c. IX.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il semble qu'on peut affirmer avec certitude qu'Hérode l'Ancien est mort au printemps de l'an de Rome 750. Notre-Seigneur n'a donc pas pu naître plus tard qu'au commencement de cette année. Essayons maintenant de montrer qu'il n'est guère possible de reculer sa naissance au-delà de 749.

I. Et d'abord, d'après saint Luc,[12] ce fut l'an quinzième de Tibère que saint Jean-Baptiste inaugura sa mission; « tout le peuple se faisant baptiser", Jésus se présenta lui-même au baptême; c'était le début de son ministère; il avait alors 30 ans environ.

A quelle année de Rome correspond la 15e année du règne de Tibère ? On peut compter cette année soit à partir de la mort d'Auguste, qui arriva le 19 août 767, soit à partir de l'association de Tibère à la puissance tribunitienne, qui eut lieu

[12] Luc, III, 1 seqq.

vers le commencement de 765.[13] Le ministère du Précurseur commença donc ou bien du 19 août 781 au 19 août 782, ou bien en 779, selon que l'on aura égard à l'un ou l'autre des commencements de Tibère. Et maintenant, combien de temps après la manifestation de Jean-Baptiste fut baptisé le Sauveur ? Il est impossible de le déterminer au juste. Il n'y a rien que de vraisemblable dans l'hypothèse d'après laquelle il y aurait eu entre le commencement du ministère de Jean et de celui de Jésus le même espace de temps qui sépara leurs deux naissances, c'est-à-dire, 6 mois. Quoi qu'il en soit, on est fondé à penser que le baptême du Sauveur a pu avoir lieu ou bien en 782, ou bien, et nous verrons bientôt que nous n'avons à nous occuper que de cette dernière date, au commencement de 780, par exemple, le 6 janvier, jour où l'Eglise célèbre ce grand événement.

---

[13] Cf. Patrizzi, *De Evangeliis:* l. III, dissert. XXXIX, 4.

Or, remarque l'évangéliste, lorsque Jésus inaugura par le baptême son ministère public, il avait environ (*quasi*) trente ans. Si on a égard aux habitudes de précision chronologique qui distinguent saint Luc et à l'importance du fait dont il a l'intention de fixer l'époque, il est très vraisemblable, pour ne rien dire de plus, qu'il n'attache pas à cette expression, *environ 30 ans*, le sens d'un nombre rond qui peut admettre une variation de plusieurs années. La chose devient encore plus claire, si l'on considère que l'évangéliste, pour prévenir toute erreur, prend soin de nous avertir que c'est au commencement de son ministère que Jésus-Christ avait 30 ans environ. [14] Si saint Luc n'avait voulu nous donner qu'un nombre rond, il aurait désigné aussi bien la fin que le commencement de la vie publique du Sauveur, qui dura au plus trois ans et demi. On est donc autorisé à affirmer que

[14] V. S. Luc, dans le texte original : III, 23, et le commentaire de Fillion.

Jésus-Christ, au moment de son baptême, s'il n'avait pas 30 ans juste, n'était ni beaucoup au-delà, ni beaucoup en deçà de cet âge, et qu'il avait dépassé la 29e année sans avoir encore atteint la 31e.

Nous voilà en possession de toutes les données du problème: il n'est pas difficile maintenant de constater que la Nativité du Sauveur ne peut être reculée au-delà de 749. Supposé qu'il eût été baptisé en 782, comme il avait alors 30 ans, il faudrait placer sa naissance vers l'an 752. Mais, nous l'avons vu, Jésus n'a pas pu naître avant le printemps de 750. Faisons donc remonter la date de son baptême jusqu'en 780, et comptons par conséquent la 15e année de Tibère à partir de son association à l'empire. « Aussi bien », dit Fillion,[15] « Wieseler a récemment démontré, à l'aide d'inscriptions et de médailles, que cette manière de calculer le temps du règne des empereurs était usitée dans les provinces de l'Orient. » Il est

[15] *Commentaires sur S. Luc;* III, 1.

d'autant plus probable que saint Luc l'a adoptée, que, d'après Tertullien, Jésus-Christ a été baptisé la 12e année de Tibère César. [16] Si on ne veut pas supposer une contradiction entre l'évangéliste et le grand docteur africain, il faut reconnaître qu'ils ont compté, l'un à partir de l'association de Tibère à l'empire, et l'autre, à partir de la mort d'Auguste. Or, si l'on admet que Jésus a reçu le baptême au commencement de 780, [17] et qu'il était alors âgé de 30 ans environ, il est évident qu'on ne peut reculer sa naissance au-delà de 749, et que toutes choses s'expliqueraient parfaitement, si on la fixait, selon une tradition, vers la fin de décembre de cette année.

---

[16] Adv. Marc., I, 15.

[17] Il est à remarquer que cette année était précisément un année sabbatique; elle s'était ouverte à l'automne de l'année précédente, époque vers laquelle le Précurseur a dû commencer son ministère. (Cf. Wieseler, *Synopse chronologique*, c. II, § 2.) On sait que, pendant l'année sabbatique, qui revenait tous les sept ans, tout travail agricole était interdit et la terre devait se reposer. Cette année-là, le peuple avait donc plus de loisirs.

II. Ce premier argument en faveur de 749 se trouve confirmé par ces paroles que les Juifs adressèrent au Sauveur, à Jérusalem, lors de la première Pâque qu'il y célébra après son baptême: "On a mis 46 ans à bâtir ce Temple, et vous le relèverez en 3 jours!" [18] De quelle construction s'agit-il ici? Les Juifs parlent-ils de la réédification du Temple par Zorobabel, au retour de la captivité de Babylone, ou bien de sa reconstruction plus récente par Hérode? On ne peut guère douter, semble-t-il, qu'il ne soit ici question du temple d'Hérode. C'est ce qu'indique d'abord le pronom démonstratif, *ce* temple, templum *hoc,* c'est-à-dire, le Temple que les Juifs avaient alors sous les yeux, et qui était précisément le Temple d'Hérode. D'ailleurs, il est certain que la construction du temple de Zorobabel n'avait pas duré 46 ans. Commencée la première année de la monarchie de Cyrus, qui ne fut que de 3 ans, et continuée d'abord sous Cambyse,

[18] S. Jean, II, 20.

son fils, qui régna 6 ans, puis sous Magi, qui ne régna que 7 mois, elle fut terminée la 6e année de Darius, fils d'Hystaspe, et, par conséquent, 15 ans seulement après le commencement des travaux. Il paraît donc à peu près certain que le texte cité de saint Jean se rapporte au temple rebâti par Hérode. C'est le sentiment de la plupart des exégètes modernes. Il est vrai qu'à lire le c. XI du l. XV des " Antiquités juives ", il semble que la construction du Temple d'Hérode ait été achevée en 9 ans et 6 mois; mais il ne s'agit en cet endroit que du temple proprement dit (le parvis des prêtres, le Saint et le Saint des Saints) et des portiques: les parties accessoires se continuèrent lentement et ne furent entièrement terminées que sous Agrippa II, 5 ou 6 ans seulement avant la prise de Jérusalem par Titus, comme nous le donne à entendre Josèphe lui-même dans un autre endroit de ses " Antiquités": " En ce temps-là ", dit-il, (c'est-à-dire, l'an 64 de l'ère chrétienne, et par conséquent 6 ans avant l'entrée de Titus

dans Jérusalem, laquelle eut lieu le 1er septembre 70), " le temple venait d'être terminé : le peuple ému de compassion sur l'embarras où allaient se trouver les 18 000 ouvriers qui y avaient été employés, demanda au roi (Agrippa) de rebâtir le portique oriental. " [19] Or, Hérode commença cette grande entreprise de la réédification du Temple dans la 18e année de son règne, à dater de la mort d'Antigone, comme il résulte des témoignages de Josèphe et de Dion. " Après les événements qui viennent d'être racontés ", dit l'historien juif, " Hérode, alors dans sa 18e année de règne, entreprit une oeuvre difficile, etc. " Or, entre les choses précédemment racontées, il avait été question du second voyage d'Auguste en Syrie, que Dion place sous le consulat de M. Apulius et de P. Silius, c'est-à-dire, en l'an 734-735, [20] et, par conséquent, précisément la 18e année

[19] *Antiq. juives;* l. XX, c. IX, 7.

[20] *Hist.*, l. LIV, p. 525

du règne d'Hérode à partir de la mort d'Antigone. Il est vrai que dans la "Guerre des Juifs", du moins d'après le texte actuel, il est dit qu'Hérode fit rebâtir le temple la 15e année de son règne. [21] Mais comme Josèphe, ici encore, rapporte ce fait après avoir parlé du voyage d'Auguste en Syrie, il est à croire qu'il y a eu, en cet endroit, erreur de copiste, comme le remarquent entre autres Patrizzi [22] et Wieseler. [23] "La manière la plus simple de concilier Josèphe avec lui-même", dit le P. Gillet, traducteur et annotateur de l'historien juif, "c'est de dire, après M. Basnage, que les copistes ont écrit ici ié quinze, au lieu de iê dix-huit, comme on lit dans les *Antiquités juives*". Il paraît donc certain que la reconstruction du Temple d'Hérode commença l'an 734-735. Ajoutons à cette date les 46 ans qui avaient déjà été consacrés à ce travail, la

[21] *Guerre des Juifs:* l. I, c. XXI, 1.

[22] *De Evangeliis*, lib. III, diss. 47, c. 1.

[23] *Synopse chronol.* des quatre Evang.

première année de la vie publique du Sauveur, et nous trouverons, qu'on était alors en l'an de Rome 780. Mais, avons-nous dit d'après saint Luc, Notre-Seigneur avait, à cette époque, environ 30 ans. Il a donc dû naître en 750, où plutôt à la fin de 749; et il n'y a pas moyen de reculer sa naissance jusqu'en 747.

III. L'étude du massacre des Saints Innocents ajoute un nouveau poids à cette solution. D'un côté, il est indubitable que ce massacre eut lieu immédiatement après la visite des Mages, et que cette visite suivit de très près la Nativité du divin Roi des Juifs; c'est le sentiment de la plupart des Pères, et de tous ou presque tous les exégètes modernes. D'un autre côté, au témoignage d'Eusèbe, ce fut immédiatement après le massacre de Bethléem qu'Hérode contracta la terrible maladie qui devait l'emporter. " Il importe ", dit cet historien, " de considérer maintenant ce que rapporta à Hérode le crime dont il se rendit coupable à l'égard du

Christ et des enfants de Bethléem, et de voir de quelle manière la vengeance divine s'appesantit sur lui sans le moindre retard, " *e vestigio, nulla mora interposita.* "[24] Il ajoute, un peu plus bas, que ce prince, immédiatement après son forfait, fut atteint, par un juste jugement de Dieu, de la maladie dont le ciel se servit comme d'un fouet pour le pousser au tombeau. Or, d'après Josèphe, Hérode avait alors environ 70 ans.[25] C'est précisément aussi l'âge où il est mort. D'où il est facile de conclure que cet impie ne survécut que très peu de temps à ses innocentes victimes de Bethléem, et que, par conséquent, la naissance de Jésus-Christ n'a pas dû précéder de plus de quelques mois la mort du monarque iduméen, arrivée, nous l'avons dit, au printemps de 750.

Nous avons, dans un texte de Macrobe, une confirmation de ce rapprochement chronologique que nous avons établi entre

---

[24] *Hist. ecclésiast.*, l. I, c. 8.

[25] *Antiq. juives*, l. XVII, c. VI, 1.

le meurtre des Innocents et la mort d'Hérode. Voici ce que dit cet auteur païen, qui vivait à la fin du 4e siècle : " Lorsque Auguste apprit qu'avec les enfants au-dessous de 2 ans qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait massacrer en Syrie, son fils, à lui aussi, avait été tué, il s'écria : Il vaut mieux être le porc [26] d'Hérode que son fils. " [27] Macrobe fait sans doute ici allusion à la mort d'Antipater, fils aîné d'Hérode, qui fut massacré par les ordres de son père 5 jours avant la mort de celui-ci, comme nous l'avons dit plus haut. Aussi bien, il n'y a point la moindre apparence dans l'histoire qu'Hérode ait eu, vers la fin de sa vie, un fils au-dessous de 2 ans ; et, en eût-il eu un, cet enfant ne serait pas né et n'aurait pas été élevé à Bethléem

[26] Allusion à l'usage des Juifs, qui s'abstiennent de la chair de porc.

[27] Voici le texte même de Macrobe : *Cum audisset (Augustus) inter pueros quos in Syria Herodes rex Judaeorum intra biennium jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait ; Melius est Herodis porcum (ὗν) esse quam filium (υἱόν).*

et partant n'aurait pas été compris dans la liste de proscription des Innocents. D'ailleurs, comme le remarque Patrizzi, comment les émissaires d'Hérode auraient-ils osé porter la main sur le fils de leur roi? Or, si l'auteur païen mêle Antipater aux Innocents, ce ne peut être que parce qu'il fut exécuté vers le temps où moururent ces derniers, et que la nouvelle de cette exécution arriva à la cour de l'empereur avec celle du massacre de Bethléem. [28] Il semble donc bien que le meurtre des Innocents et par conséquent la naissance du Fils de Dieu ont été très rapprochés de l'époque de la mort d'Antipater et d'Hérode.

IV. Le sentiment que nous défendons s'harmonise parfaitement et mieux que les autres avec l'époque de la paix universelle qui marqua l'avènement du Messie. C'est l'opinion commune de tous les chré-

---

[28] *Cf.* Sandini, *Historia Familiae sacrae;* et Dom Calmet, *Commentaire littéral sur la Bible:* sur S. Matthieu, II, 17.

tiens que le Sauveur parut lorsque tous les peuples étaient en paix. « Toutes les guerres», dit saint Jérôme, «avaient cessé à la naissance du Sauveur. »[29] « Que toute la terre », dit Maldonat, « ait alors joui de la paix, et que le temple de Janus ait été fermé pour la 3e fois, c'est ce qu'attestent tous les écrivains ecclésiastiques et profanes. »[30] Aussi bien, il était juste que l'humanité se recueillît et fît silence à l'arrivée du Prince de la paix et rendît ainsi hommage à cette paix céleste qu'il venait apporter à la terre, et que les anges chantèrent sur son berceau. Or, quoi qu'il en soit de l'époque précise où Auguste ferma le temple de Janus pour la 3e fois et que beaucoup d'auteurs placent vers le milieu de 746, après le triomphe de Tibère sur les Allemands, il est certain que l'empire ne fut pas complètement en paix

---

[29] *Tunc omnia bella cessaverunt.* (S. Hier.)

[30] *Ubique enim terrarum fuisse pacem, clausumque tunc tertio Jani templum, omnes et ecclesiastici et profani testantur auctores.* (Mald., in Luc., II, 2.)

avant le commencement de 749. Dion écrit que Tibère retourna en 747 guerroyer en Germanie, où de nouvelles séditions s'étaient élevées.[31] En 748, selon le même auteur, eut lieu la révolte de l'Arménie : à la mort de Tigrane, Artabaze avait été mis à sa place par ordre d'Auguste : il fut chassé bientôt après, et les Romains, qui le voulaient défendre, furent assez maltraités.[32] " Tacite et Strabon ", dit le docteur Sepp,[33] " parlent aussi de quelques mouvements chez les Homonades du mont Taurus,[34] et les tables d'Ancyre, de quel-

[31] *Ac paulo post coortis in Germania motibus, ad bellum profectus est... eo anno in Germania nihil memorabile actum.* (Dion, *Hist.*, l. 55, 8.)

[32] *Non sine clade nostra* (Usserius, p. 606). Cf. Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. I, p. 34.

[33] Vie de N.-S. J.-C., c. III.

[34] Voici en quels termes Tacite rapporte le triomphe de Quirinus sur les Homonades : *Quirinus, impiger militiae et acribus ministeriis... expugnatis per Ciliciam Homonadensium castellis insignia triumphi adeptus.* — " Le brave et dévoué Quirinus... s'étant rendu maître en Cilicie des forteresses des Homonades, reçut les honneurs du triomphe. " (*Ann.*, l. III, c. 48.)

ques autres chez les Ituréens du mont Liban, mouvements qui auraient eu lieu l'an 748. " Il est évident, d'après tous ces témoignages, que la paix n'a pas été bien établie dans l'empire avant 749. " Les anciens et surtout Dion nous disent ", écrit Trombelli, " que jusqu'en 749, l'empire romain fut agité par la guerre. " Mais, à partir de cette date jusqu'en 752, époque à laquelle Caius César fut envoyé par Auguste contre les Parthes, aucune guerre ne vint plus troubler la paix de l'univers et un grand calme s'établit partout. On ne peut donc nier qu'à ce nouveau point de vue où nous nous sommes placé, il n'y ait des raisons spéciales d'attacher à 749 plutôt qu'aux années précédentes l'Incarnation et la Naissance du Prince de la paix.

II

Il est temps maintenant d'étudier les raisons des adversaires en faveur de leur thèse, et spécialement celles des partisans

de l'an 747. Le principal argument des critiques qui ont adopté cette dernière année est fondé sur diverses considérations relatives au dénombrement universel qui eut lieu, selon saint Luc, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. [33] On a allégué d'abord l'inscription du monument d'Ancyre, d'après laquelle Auguste fit 3 recensements, le 1er en 726, le 2e en 746, et le 3e en 767. De ces 3 recensements, dit-on, il en est un qui répond parfaitement au temps voulu par l'édit dont parle l'évangéliste: c'est celui de 746; publié à Rome en cette année, il a dû être exécuté en Palestine en 747.

Les auteurs de ce raisonnement ont supposé à tort que les lustres mentionnés sur le marbre d'Ancyre étaient des recensements universels: il n'est question, là, que du recensement des citoyens romains, et l'inscription d'Ancyre n'offre pas la moindre raison de considérer le recensement particulier de 746, non plus que les deux

---

[33] S. Luc, II, 1 seqq.

autres, comme partie intégrale d'un recensement général de l'Empire, qui aurait aussi embrassé les habitants des provin-[redacted]

On allègue encore et surtout, par rapport à l'époque du dénombrement dont parle saint Luc, un passage de Tertullien ainsi conçu : " Il est constant qu'il y eut en Judée, sous Auguste, un recensement fait par Sentius Saturninus. "[36] Or, dit-on, Saturninus, investi du gouvernement de la Syrie en 744, en a dû sortir avant l'automne de 748, puisque, d'après certaines médailles d'Antioche, Varus, son successeur, était en charge avant le mois d'octobre 748.[37] Si Jésus-Christ est né vers la

---

[36] *Sed et census constat actos sub Augusto nunc in Judaea per Sentium Saturninum. Tertul.*, Adv., Marc., IV, 19.

[37] Les partisans de 748 s'appuient sur ce même raisonnement en faveur de leur thèse. Voici comment s'exprime Pagi, l'un d'entre eux, après avoir rappelé que le sentiment que nous défendons lui avait toujours paru plus probable, avant qu'il eût vu les médailles de Varus : "Si Sentius Saturninus fit le recensement de la Judée, comme le dit Ter-

fin de décembre pendant le recensement exécuté sous Saturninus, il est clair qu'on ne peut placer sa naissance après l'an 747.

Mais ce raisonnement est loin de paraître concluant. Supposé que l'autorité du texte de Tertullien soit indiscutable, ce qui n'est pas admis de tous, ce texte pourrait très bien s'entendre dans ce sens que Saturninus aurait promulgué l'édit de l'empereur, dont l'exécution n'aurait eu lieu ou du moins n'aurait été complétée que sous son successeur ; il est difficile, par conséquent, de voir qu'on puisse tirer rien de précis des paroles de Tertullien par rapport à la question qui nous occupe.

A l'appui de leur hypothèse sur le recensement de Saturninus les partisans de 747 allèguent un texte des *Antiquités juives* où Josèphe rapporte que " toute la nation avait prêté serment de demeurer attachée à l'Empereur et de servir ses rois

tullien ; et si, d'un autre côté, Varus lui succéda en 748, il ne semble pas qu'on puisse reculer la Nativité du Christ jusqu'en 749. " *Apparatus chronologicus ad Annales Card. Baronii*, CXL.

avec fidélité ", et que plus de 6 000 Pharisiens avaient refusé de prêter ce serment et en avaient été punis par Hérode. [38] Or, disent-ils, ce serment eut lieu pendant le gouvernement de Saturninus et avant le départ d'Antipater pour l'Italie, c'est-à-dire, selon toute apparence, vers la fin de 747. D'autre part, il a dû être accompagné de l'enregistrement de ceux qui l'ont prêté, puisque ceux qui l'ont refusé ont pu être signalés à Hérode. Il est donc à croire, concluent-ils, qu'il faut identifier ce serment, dont parle l'historien juif, avec le dénombrement mentionné par saint Luc : il n'est pas vraisemblable qu'il y ait eu en Judée deux recensements dans un si court intervalle de temps. [39]

Cette conclusion paraît assez fragile. Voici, sur le texte de Josèphe, les sages

[38] *Antiq. juives;* l. XVII, c. 2, § 4.

[39] Cf. Patrizzi, *De Evangeliis;* dissert. XVIII, c. II, 32; ainsi que Wallon, *De la croyance due à l'Evangile;* p. II, c. 3.

remarques de l'annotateur de cet historien, le P. Gillet, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, et qui n'était pas préoccupé de questions de chronologie : "Comme Josèphe ne marque point que c'était par l'ordre de l'Empereur qu'Hérode exigeait ce serment, on ne voit rien qui autorise la conjecture d'un savant, qui prétend que le serment dont il s'agit ici est le dénombrement dont parle saint Luc. Ce serment fut bien vraisemblablement l'effet de la politique d'Hérode, qui, en même temps qu'il faisait la cour à l'Empereur, en lui témoignant qu'il pouvait compter sur les Juifs dans le cas d'une guerre avec les Parthes, tâchait de s'assurer de la fidélité de ses sujets." On ne voit pas, du reste, qu'il soit si difficile, sans les identifier, de concilier la prestation du serment exigé par Hérode en Judée avec le dénombrement universel prescrit par Auguste, et il ne semble pas du tout certain que de la dénonciation faite à Hérode des 6 000 Pharisiens qui avaient refusé d'obéir, on puisse conclure que le

serment entraînait l'inscription de toute la nation.

A dire vrai, si le dénombrement mentionné par saint Luc favorisait quelque date, ce serait plutôt 749 que 747. Selon l'évangéliste "ce dénombrement fut le premier qui se fit sous Quirinus, gouverneur de Syrie." [40] Or, d'après les calculs si savants et si vraisemblables de Zumpt, [41] Quirinus a été gouverneur de Syrie à deux reprises, une première fois, entre Quintilius Varus et M. Lollius, depuis la fin de l'an 750 ou l'an 751 jusqu'en 753,

---

[40] Luc, II, 2. C'est la manière la plus simple et la plus naturelle de traduire ce verset, qui a donné lieu à tant de commentaires différents. Il serait difficile, en particulier, de donner à l'expression *praeside Syriae* de la Vulgate, ou à celle qui lui correspond dans le texte grec, un autre sens que celui que nous avons indiqué, par exemple, comme le voudraient beaucoup d'interprètes, celui de commissaire extraordinaire envoyé par Auguste à l'effet de présider au recensement. " Le terme grec employé par l'évangéliste (êgemoneuein) ", remarque Wallon (*De la Croyance due à l'Evangile* : p. II,

[41] Cf. l'abbé Fouard, *Vie de N.-S. J.-C.*, 1 vol. p. 55.

c'est-à-dire, vers l'époque de la nativité du Sauveur, et une seconde fois, de 759 à 764, après la déposition d'Archélaüs. Comme le premier gouvernement de Quirinus est postérieur à la mort d'Hérode, le recensement qu'il a accompli et auquel il a donné son nom, a dû être, il est vrai, commencé avant lui; mais peut-on le faire remonter jusqu'en 747? est-il croyable que dans une seule province, il ait absorbé 3 ou 4 ans? et cela, comme le remarque Patrizzi, à une époque où l'empire pouvait s'attendre sans cesse à quelque nouvelle guerre.

Outre l'argument tiré du recensement, on a produit en faveur de l'an 747 un autre argument relatif à l'époque du mas-

c. III), " marque sans doute tout pouvoir emportant avec soi l'*imperium* ; et l'on peut dire, quoique cela ne fût pas l'usage, qu'un magistrat revêtu d'une si haute commission avait pu être investi de cette puissance. Mais S. Luc ne se sert pas du verbe seul; il le joint au nom de la Syrie. Or, par là, le mot prend une acception plus particulière, et implique nécessairement le gouvernement du pays. "

sacre des Innocents. L'ange qui rappela d'Egypte la Sainte Famille s'adressa ainsi à Joseph: *Defuncti sunt qui quaerebant animam pueri;* "ceux-là sont morts qui en voulaient à la vie de l'Enfant." [a] Ce pluriel, dit-on, ne peut désigner, avec Hérode, que son fils aîné, Antipater, qu'il fit tuer 5 jours avant sa propre mort. Aussi bien, ajoute-t-on, Antipater, d'après Josèphe, régnait en maître sur le coeur du roi, et il était dévoré d'une telle ambition de monter sur le trône, que, pour parvenir à ses fins, il n'eut pas horreur de conspirer contre la vie de ses deux frères, Alexandre et Aristobule, et contre celle de son père lui-même. D'autre part, il pouvait se croire menacé, lui aussi, et même plus que le vieil Hérode, par le nouveau roi des Juifs qu'on annonçait. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été compté par saint Matthieu au nombre de ceux qui cherchaient à faire périr l'Enfant. Or, poursuit-on, cette conjuration d'Hérode et

[a] Matth., II, 20.

d'Antipater contre les Innocents n'a pu avoir lieu que quelque temps avant le départ de celui-ci pour l'Italie, vers le milieu de 748, puisque, à partir de cette époque, toutes les machinations d'Antipater furent découvertes, et qu'il perdit ainsi toute son influence sur le coeur du roi. D'où il suit qu'on ne peut pas placer le meurtre des Saints Innocents plus tard que le printemps de 748, et que, par conséquent, le Sauveur a dû naître en décembre 747. [43]

Ce raisonnement suppose, mais ne prouve pas, qu'Antipater a été complice du massacre de Bethléem. Vouloir fonder la preuve de cette complicité sur l'ambition d'Antipater et sa toute-puissance sur l'esprit du roi, c'est présupposer que le massacre eut lieu avant le départ du prince pour Rome, ce qui est précisément en question; vouloir l'appuyer sur le texte de saint Matthieu rapporté plus haut, c'est

[43] V. Patrizzi, *De Evang.*, lib. III, dissert. XXXIII, c. II; ainsi que Wallon, *De la croyance due à l'Evangile:* p. 383.

faire une hypothèse gratuite,que rien n'autorise. Dans le texte évangélique, il n'est question que d'Hérode: " à la mort d'Hérode ", dit-il, " l'ange du Seigneur apparut à Joseph, en Egypte, et lui dit... Retourne dans la terre d'Israël; car ils sont morts, ceux qui voulaient tuer l'Enfant."[44] Mais pourquoi ce pluriel, objectera-t-on ? Par cette façon de parler, l'ange fait sans doute allusion à une parole que Jéhovah avait autrefois adressée à Moïse dans une circonstance analogue: " Le Seigneur dit à Moïse dans la terre de Madian: Va, et retourne en Egypte: car tous ceux qui en voulaient à ta vie sont morts." [45] D'ailleurs, qui ne sait que, dans le langage usuel, le pluriel est assez fréquemment employé pour le singulier, alors même que ce pluriel n'est pas ce que les grammairiens appellent un pluriel de majesté ?

---

[44] Matt., II, 19 et seqq.

[45] Ex., IV, 19... *mortui sunt enim omnes qui quaerebant animam tuam.* Cf. Van Steenkiste, *Commentar. in Matt.*, h. l.

Dans l'évangile de saint Matthieu,en particulier, le pluriel est mis volontiers à la place du singulier, spécialement pour exprimer quelque chose d'indéterminé. [46]

A l'argument fondé sur le dénombrement universel et le massacre des Innocents, on a été ajouté un autre qui a joui pendant quelque temps d'une grande faveur, et dont le docteur Sepp a été un des plus ardents défenseurs. [47] C'est celui qui est tiré de l'époque où serait apparue l'étoile des Mages. D'après les calculs de plusieurs savants modernes, il y eut en 747, à trois reprises différentes, une conjonction de deux planètes, Jupiter et Saturne, qui simulaient un seul corps lumineux d'une très vive clarté. C'est précisément ce corps surprenant de grandeur et d'éclat qui serait l'étoile du Messie. A la première conjonction, qu'ils aperçurent vers l'Orient, les Mages se seraient mis en

[46] Cf. E. Lévesque, *Nos quatre Evangiles*, p. 306 seqq.

[47] V. Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*

route pour la Judée; la seconde conjonction se serait accomplie pendant leur voyage; et c'est au moment où ils quittèrent Jérusalem qu'ils auraient vu vers le sud les deux planètes réunies pour la troisième fois, dans la direction même du lieu où ils se rendaient, et paraissant en quelque sorte suspendues au-dessus de Bethléem.

Si cette hypothèse était fondée, évidemment la question serait tranchée, et la date de l'avènement de l'Homme-Dieu serait hors de toute discussion. Malheureusement il est difficile de voir que ce fameux phénomène sidéral, qui parut en 747, réponde aux données de l'Evangile sur l'étoile du Christ. D'après le texte sacré, l'étoile " allait devant les Mages, jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. " [48] Mais comment concevoir qu'un de ces globes qui roulent dans le firmament marche devant des voyageurs, s'arrête sur une

[48] Matt., II, 9.

maison en particulier et leur désigne ainsi l'endroit qu'ils cherchaient ? Il est bien plus vraisemblable et plus simple de croire, avec la plupart des interprètes, que l'étoile des Mages n'était qu'un météore resplendissant, formé par une opération miraculeuse, dans la région de l'atmosphère. Et en conséquence, l'argument fondé sur la célèbre conjonction sidérale de 747 paraît dépourvu de toute valeur.

Reste maintenant à répondre à une objection directe contre l'an 749. Cette année, dit-on, semble trop rapprochée de la mort d'Hérode. Entre cet événement et la naissance du Sauveur, il faut placer le voyage et l'adoration des Mages, la fuite et le séjour en Egypte, et le massacre, à Bethléem, de tous les enfants mâles au-dessous de deux ans. Comment cela a-t-il pu s'accomplir entre la fin de 749 et le commencement d'avril 750 ?

En vérité, la réponse est aisée. Et, d'abord, pour ce qui regarde les Mages, supposé même qu'ils vinssent de régions très éloignées de l'Orient, et qu'ils ne se

fussent mis en route qu'après la naissance du Sauveur, il est reconnu que, montés sur des dromadaires, ils pouvaient en quelques semaines franchir la distance qui les séparait de la capitale de la Judée, * et rien absolument n'empêche de croire qu'ils soient arrivés au terme de leur voyage, sinon le 6 janvier, comme beaucoup le croient, du moins une quarantaine de jours après la Nativité, par exemple, immédiatement après la Présentation de Jésus au Temple, selon l'opinion qui semble la plus probable. D'après ce sentiment, la fuite en Egypte aurait suivi immédiatement l'adoration des Mages, et aurait eu lieu par conséquent au commencement de février. Au bout de 5 ou 6 jours de marche, les augustes exilés purent gagner l'Egypte, dont ils n'étaient éloignés que d'une distance de 40 lieues environ. Pendant les quelques semaines qui les séparaient encore de la mort d'Hé-

* Un bon dromadaire peut en un jour franchir une distance qu'un cheval mettrait huit ou dix jours à parcourir.

rode, ils eurent bien le temps, certes, de goûter toute l'amertume de l'exil ; et l'évangéliste ne suppose nullement qu'ils firent un plus long séjour sur la terre étrangère : il dit simplement : " Joseph... prit l'Enfant et sa mère... se retira en Egypte, et y resta jusqu'à la mort d'Hérode. " [30]

Quant au texte de saint Matthieu d'après lequel Hérode fit massacrer à Bethléem tous les enfants mâles depuis l'âge de 2 ans et au-dessous selon le temps dont il s'était enquis auprès des Mages, [31] on peut l'expliquer parfaitement sans recourir à l'hypothèse que le massacre des Innocents aurait eu lieu un an ou deux après la naissance du Sauveur, annoncée par l'étoile. Et d'abord si l'on voulait absolument mettre ce long intervalle entre le meurtre des Innocents et l'apparition de l'étoile, rien n'empêcherait de supposer que l'astre mystérieux s'est montré aux

[30] Matt., II, 14, 15.

[31] Matt., II, 16.

Mages un temps considérable avant la Nativité. Mais, croyons-nous, il est bien plus simple de dire avec saint Jean Chrysostome que c'est la crainte de manquer son prétendu rival qui poussa Hérode, agité de mille vaines inquiétudes, à étendre son décret jusqu'aux enfants de deux ans. D'ailleurs le tyran jaloux ne pouvait-il pas craindre que l'étoile ne fût apparue qu'un temps plus ou moins long après l'enfantement divin, ou que les Mages ne l'eussent pas aperçue immédiatement ?

Il ne nous reste plus maintenant qu'à conclure, et ce sentiment nous semble assez près de la certitude, qu'il faut placer la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ en l'année de Rome 749, qui correspond à la 5e année avant l'ère vulgaire, à la 41e année julienne, à la 40e de César Auguste, à la 4e de la 193e olympiade, enfin, à l'année 4 709 de la période julienne.

TABLE DES MATIÈRES